

PRÉCIS

[illegible]HISTOIRE LITTÉRAIRE

[illegible]ES PAYS-BAS,

[illegible] DU HOLLANDAIS DE M. SIEGENBEEK,

[illegible] D. LEBROCQUY, AVOCAT.

A GAND,

[illegible] VANDEKERCKHOVE, IMPRIMEUR, [illegible] RUE DES CHAMPS, N. 15.

1827.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES PAYS-BAS,

TRADUIT DU HOLLANDAIS DE M. SIEGENBEEK,

PAR J. H. LEBROCQUY, AVOCAT.



A GAND,

CHEZ LES ÉDITEURS, VANDEKERCKHOVE, IMPRIMEUR, ET VASSAS ET C.e, LIBRAIRES, RUE DES CHAMPS, N. [illegible]

1827.

A Monsieur le Conseiller-d'Etat

J. Van Crombrugghe,

BOURGMESTRE DE LA VILLE DE GAND, MEMBRE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX ET DE LA COMMISSION DE RÉDACTION DES CODES, L'UN DES CURATEURS DE L'UNIVERSITÉ ET DU COLLÉGE ROYAL, CHEVALIER DE L'ORDRE DU LION BELGIQUE, ETC., ETC.

Monsieur le Conseiller-d'Etat,

Rien de ce qui intéresse les Lettres & les Arts ne vous est étranger : au milieu des graves méditations du jurisconsulte & de l'homme d'état, on vous

vit constamment fidèle au culte des Muses; & la populeuse & florissante cité, dont Sa Majesté vous a confié l'administration, retrouve aujourd'hui, dans son premier magistrat, ce noble amour du beau, qui vous distinguait naguère parmi ses meilleurs & ses plus honorables citoyens.

C'est à ce même amour que je dois la faveur de faire paraître cet ouvrage sous vos auspices. Vous avez pensé, sans doute, qu'un livre, destiné à populariser

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES PAYS-BAS.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE littéraire des Pays-Bas ne commence, à proprement parler, qu'au treizième siècle, époque à laquelle s'ouvre d'ordinaire l'histoire générale de la littérature moderne (1). Il importe cependant, pour arriver à une connaissance plus approfondie de notre idiome, de remonter un peu plus haut, et de consi-

(1) Ce ne fut qu'au XIII[e] siècle que la langue d'oil l'emporta, en France, sur la langue d'oc; à cette époque, plusieurs causes s'unirent pour donner aux esprits la direction qu'ils ne cessèrent de suivre jusqu'au siècle de Louis XIV.

(NOTE DU TRADUCTEUR.)

dérer les monumens de la langue tudesque, qui nous sont restés des siècles antérieurs. C'est ce que nous allons faire rapidement dans cette introduction.

Les anciens Germains, et parmi eux surtout les premiers habitans de nos contrées, les Bataves, ont reçu de Tacite et d'autres écrivains de l'antiquité, le tribut d'éloges que méritaient leur valeur, leur bonne foi, et la pureté de leurs mœurs; mais tout au plus avaient-ils fait quelques progrès insensibles dans la carrière des sciences et de la civilisation. La plupart des savans mêmes pensent, d'après un passage de Tacite, et l'ensemble de leur civilisation, que, dans le premier siècle de notre ère, l'écriture leur était entièrement inconnue, ou que du moins elle n'était que peu cultivée. Les Romains créèrent dans ce pays, comme ailleurs, quelques institutions destinées à propager les arts et les sciences; mais ces institutions qui n'exercèrent d'ailleurs qu'une bien faible influence, suivirent de près la chute de l'empire. Au troisième siècle de notre ère et plus tard, une nuée de Germains et d'autres peuples barbares vint, du fond du nord,

fondre sur les provinces romaines; ce fut alors, selon l'opinion la plus générale, que les Francs, assemblage de plusieurs peuples de la Germanie transrhénane, s'étant jetés sur notre pays, s'y établirent, peu de temps après la première moitié du troisième siècle. Les Saxons qui les suivirent environ un siècle plus tard, et les Frisons qui habitaient ce pays, se soumirent à regret, ainsi que les autres peuples Germains, à la domination toujours croissante des Francs, qui parvinrent aussi, vers la fin du cinquième siècle, à s'établir dans les Gaules. Il en résulta des séditions et des guerres continuelles qui, jointes à d'autres obstacles, arrêtèrent les progrès de la civilisation. Ce fut seulement vers le neuvième siècle, sous le règne de Charlemagne, dont les armes étendaient au loin la domination, et qui s'était aussi rendu maître des provinces Belgiques, que l'on vit tomber la plupart de ces obstacles devant le christianisme introduit par lui chez ces peuples, avec plusieurs établissemens d'instruction publique; depuis cette époque il parut de loin en loin, sinon dans ce pays, du moins dans une contrée que la langue,

les mœurs et le degré de civilisation rapprochaient beaucoup de nous, l'Allemagne, quelques écrivains que nous allons faire connaître.

Nous devons, au préalable, faire mention de quelques monumens de la langue tudesque, antérieurs à cette époque. Le plus important et le plus ancien est une traduction de l'évangile, en langue *meso-gothique,* c'est-à-dire dans la langue de ces Goths occidentaux, qui émigrèrent vers la fin du quatrième siècle de la Dacie en Mesie, aujourd'hui la Valachie. Ces tribus, que leurs relations avec la Grèce avaient plus ou moins civilisées, ayant été converties au christianisme, trouvèrent dans leur évêque Ulphilas, un protecteur éclairé des lettres et de la civilisation; ses soins ne se bornèrent point à leur faire connaître l'écriture alphabétique, il leur fit donner une traduction de la bible en langue vulgaire; les Evangiles qui en faisaient partie, et qui ont été traduits avec soin sur le texte grec, ont été conservés jusqu'à nos jours. Ce précieux monument, déposé à la bibliothèque royale de Suède, copie fidèle du manuscrit primitif, est devenu célèbre sous

le nom de *Codex Argenteus,* et a été publié pour la première fois en 1665, par notre savant compatriote *Franciscus Junius,* qui y a joint un glossaire gothique. Quant aux éditions postérieures, nous n'en citerons que deux, celle d'un savant Anglais, *Edouard Lye,* qui parut en 1750, et celle que publia en Allemagne, en 1805, un savant saxon M. J. C. Zahn. Cette dernière édition, où l'on a mis à profit les corrections et les éclaircissemens du savant Suédois *M. Joh. Jhre,* un des interprètes les plus distingués d'*Ulphilas,* se trouve encore enrichie des fragmens de la traduction *meso-gothique* de l'épître aux Romains, qui fut découverte pour la première fois à la bibliothèque de Wolfenbuttel, par un savant Allemand F. A. Knittel, et publiée en 1763. Cette édition, dont on regrette que le texte soit imprimé en caractères romains, plutôt qu'en caractères *meso-gothiques,* a en outre l'avantage de renfermer une introduction très-détaillée, qui concerne à la fois les Goths, leur langue et, en particulier, Ulphilas, sa vie, sa traduction biblique, et tout ce qui se rapporte au fragment qui en est resté;

ainsi qu'une grammaire et un glossaire méso-gothique. Enfin, le célèbre Angelo Majo a de plus publié, en 1819, quelques morceaux inédits de la traduction de la bible d'Ulphilas, en un volume in-4.° Puisqu'il est certain que la langue méso-gothique, telle qu'elle se trouve dans le monument précité, se rattache à la langue allemande, dont elle forme une des plus anciennes branches, on sent de quelle importance l'ouvrage d'Ulphilas doit paraître aux yeux de ceux qui désirent approfondir la langue allemande en général, et en particulier la langue neêrlandaise, dont l'analogie avec la méso-gothique a été démontrée par le savant Ten Kate (1).

Après ce précieux monument de la langue méso-gothique, nous avons à considérer, pour compléter la connaissance de notre langue, une autre branche ancienne de l'Allemand, l'*anglo-saxon,* d'où l'Anglais dérive en grande partie; les monumens qui nous en restent sont plus nombreux, mais il n'entre point dans

(1) Gemeenschap tusschen de Gottische spraeke en de Nederduitsche, 1710.

notre plan de les citer tous. Un des principaux *est* une traduction anglo-saxonne des évangiles qui, dans l'opinion des savans, appartient au septième ou au huitième siècle, et que Junius a jointe à son édition de la traduction méso-gothique. Le même savant a encore publié une paraphrase de la Genèse, qu'on attribue à un moine anglais, nommé Caedmon, qui vécut vers le septième siècle. Parmi les œuvres d'un autre ecclésiastique Anglais, nommé Beda, qui se distingua par son érudition au huitième siècle, et s'acquit quelque célébrité comme philosophe et comme historien, on trouve aussi plusieurs morceaux écrits dans la langue anglo-saxonne. Beaucoup d'autres monumens de cette langue, indiqués à la suite de la grammaire anglo-saxonne et méso-gothique de l'Anglais Hickesius, ont été recueillis, pour la plupart, par ce savant, dans son ouvrage intitulé : *Thesaurus Antiq. septemtr.* 2 v. in-f.°

Charlemagne, qui nous rappelle à lui maintenant, et dont le règne se prolongea depuis 767 jusqu'en 814, ne se bornait pas à conquérir des nations ; il s'attachait à les réfor-

mer et à les polir après les avoir soumises. Ses soins particuliers s'étendirent à la culture de la langue nationale, pour laquelle il ouvrit des écoles, et il ordonna que l'on s'en servît pour prêcher la morale au peuple. Il fit aussi recueillir les anciens chants populaires dans lesquels on célébrait les exploits des premiers rois. C'est surtout depuis son règne qu'on rencontre dans la langue allemande quelques productions qui méritent d'être signalées ici; elles sont écrites dans des dialectes qui se rapprochent encore plus du nôtre que le méso-gothique et l'anglo-saxon, c'est-à-dire dans le dialecte *franco-tudesque,* qui fut long-temps la langue de la cour, et l'*allémanique* qui ne diffère du premier que par plus de dureté. De tous les morceaux qui remontent à des temps antérieurs à Charlemagne, le plus ancien et le plus remarquable est la traduction franco-tudesque d'un petit ouvrage latin sur la naissance du Sauveur, composé par l'archevêque Espagnol Isidore, surnommé *Hispalensis,* qui fleurit au commencement du septième siècle. La traduction franco-tudesque, qui parut vers la fin du septième siècle, se

trouve dans la collection de Schilter, *Thesaurus Antiquitatum teutonicarum*, à la fin du 1.er vol. Immédiatement après cette pièce est placée une traduction franco-teutonne de la règle de S.t-Benoit, faite au commencement du huitième siècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse, nommé Kéros.

Il ne nous est resté aucune production remarquable des contemporains de Charlemagne; mais peu de temps après la mort de ce prince, on rencontre un théologien-poète nommé Otfridus, dont un ouvrage étendu, contenant la traduction en vers des quatre évangiles fondus ensemble, peut être envisagé comme le monument le plus précieux et le plus important de la langue et de la poésie tudesque. L'auteur, qui vivait vers le milieu du neuvième siècle, au couvent de Weissenburg, en Alsace, a partagé son poème en cinq chants, dont chacun renferme une partie distincte de la vie du Sauveur. Cette production, qui atteste tout à la fois le savoir de l'auteur et son zèle pour la culture de sa langue maternelle, a été également recueillie dans le 1.er vol. de la Collection précitée de Schilter,

dont nous recommandons les notes à l'attention de nos lecteurs. On pourra encore consulter avec fruit la notice pleine de détails judicieux que nous a donnée de cet ouvrage, M. Van Wyn, dans ses *Soirées historiques* (1), ainsi que l'Histoire de la langue nationale, par le professeur Ypey (2). Comme poème, nous avons un ouvrage encore plus remarquable : c'est un *Chant de triomphe* à l'occasion de la victoire remportée en France, par le roi Louis III, sur les Normands; cette production dont l'auteur est resté inconnu, date aussi du neuvième siècle; elle se trouve enrichie de remarques très-étendues, dans le 2.e v. de la Collection de Schilter. On peut voir à ce sujet les Soirées historiques de M. Van Wyn (3).

Sans nous arrêter à des ouvrages peu intéressans, nous citerons encore brièvement quelques restes importans de la langue tudesque

---

(1) Historische Avondstonden, 1 B. bl. 208—216.

(2) Beknopte geschiedenis der nederduitsche taal, door den hoogleeraar Ypey, bl. 244 — 250.

(3) I. B. blad. 222 — 232.

du onzième et du douzième siècle. Au commencement du premier de ces deux siècles appartient une traduction allémanique, avec commentaire, des psaumes et d'autres poésies bibliques, imprimée dans le 1.er vol. de la collection de Schilter, à la suite des évangiles d'Otfridus. Elle eut pour auteur Notkerus, surnommé Labeo, moine de l'abbaye de Saint-Gall, qui mourut l'an 1022. Le même siècle nous fournit encore une double paraphrase du *cantique des cantiques,* l'une en vers latins, l'autre en prose franco-tudesque, qui a beaucoup d'analogie avec notre ancien idiome. Nous en sommes redevables à Willeramus, d'abord prêtre à Fulde, ensuite abbé de l'abbaye d'Ebersperg en Bavière, et qui mourut l'an 1085. Junius en donna une explication savante jointe à l'édition de l'ouvrage par Merula; la paraphrase se trouve aussi dans la collection de Schilter, à la suite de la traduction de Notkerus. Une production non moins importante pour la connaissance de notre ancienne langue maternelle, et d'ailleurs très-remarquable comme œuvre poétique, c'est un poème franco-tudesque d'un inconnu, qui

date de la fin du onzième siècle, ou du commencement du douzième; on y célèbre les louanges de l'archevêque de Cologne Anno, qui mourut l'an 1075. Ce poème, publié pour la première fois en 1609, par le célèbre poète Allemand Martin Opitz, qui l'enrichit de notes, se lit également dans le 1.er vol. de la collection de Schilter (1). On rencontre encore, dans le 2.e vol. de cette collection, deux pièces de vers, l'une d'un poète du treizième siècle, nommé Strickerus; l'autre, qui paraît un peu plus ancienne, d'un auteur inconnu, toutes deux ayant pour objet l'expédition de Charlemagne contre les Sarrasins, par delà les Pyrénées.

Nous ne terminerons pas cette introduction sans dire un mot des poètes ou *trouvères* de Souabe, qui brillèrent depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au quatorzième; durant cette période surtout, la poésie trouva appui et protection chez les princes et les grands d'Allemagne; à l'ombre de cette protection

(1) On peut encore consulter à ce sujet Bouterwek, Geschichte der Poësie; IX Band, f.o 82—88.

on vit éclore un grand nombre de poètes, qui, eu égard aux temps, la portèrent à une très-grande hauteur. On les désigne sous le nom de poètes de *Souabe*, parce que ce dialecte devint dominant après que la couronne impériale eut passé sur la tête des électeurs de Souabe. La qualification de *trouvères* est moins propre, parce que leur lyre n'était pas sans cesse consacrée aux amours, et qu'ils traitaient d'autres sujets. Outre Henri Van Veldig, Reinmar l'ancien, Walter Van Vogelweide, et plusieurs autres, en trop grand nombre pour que nous puissions les citer tous, celui d'entre ces troubadours dont les chants eurent le plus de succès fut Wolfram Van Eschilbach, qui fleurit au douzième siècle et au commencement du siècle suivant. On lui attribue entre autres ouvrages trois poèmes moraux intitulés : *Koning tyrol von Schotten, de Winsbeke* et *Wisbekin*, dans lesquels ces trois personnages, probablement fabuleux, donnent des leçons de sagesse et de vertu à leurs fils et à leur fille. Ces poèmes très-favorablement jugés par des hommes compétens, ont été insérés au 2.ᵉ vol. de la collection de

Schilter. Mais un ouvrage qui mérite surtout d'être signalé ici, c'est un poème épique très-remarquable et très-étendu, ayant pour titre : Chant ou poème des *Nibelungen* (1), peuple héroïque du nord qui appartient aux temps fabuleux. L'auteur de ce poème, dont le nom est resté inconnu, peut être considéré, sous bien des rapports, commme l'Homère de l'Allemagne. Il existe bien encore des poèmes dont le caractère se rapproche plus ou moins du genre épique ; mais il n'y en a aucun qui puisse entrer en parallèle avec le chant héroïque dont nous venons de parler.

Il nous reste encore à dire un mot d'une collection de cent quarante-quatre pièces de vers, de différens poètes de Souabe, publiée, en 1748, par un poète zurichois, nommé Bödmer, sous le titre d'*Essais de poésie ancienne* (2). On peut consulter à ce sujet les Soirées historiques de M. Van Wyn, et l'ouvrage de Bouterwek que nous avons déjà fait connaître.

Avant de terminer cette introduction par

---

(1) Lied of gedicht der Nibelungen.

(2) Proeven der oude Swabische poëzij.

l'indication des époques dans lesquelles notre histoire littéraire peut convenablement se partager, nous ne pouvons nous dispenser de parler brièvement de la célèbre *Chronique rimée* (2) de Klaas Kolijn. Cette chronique, qui renferme l'histoire des premiers comtes de Hollande, fut imprimée pour la première fois, en 1719, dans le 1.er volume des *Annalecta Belgica* de Dumbar, d'après un manuscrit trouvé parmi les papiers de Matheus, professeur à l'université de Leyde, qui l'avait reçu de l'antiquaire Corneille Van Alkemade. On a long-temps regardé cette chronique, dont Van Loon a donné, en 1745, une réimpression magnifique, comme l'ouvrage d'un moine du couvent d'Egmond, nommé Klaas Kolijn, et qui aurait vécu au douzième siècle; mais le savant Huydecoper a démontré le premier que ce livre n'était qu'un tissu de fictions et de pièces rapportées. Cette opinion fut depuis adoptée par Wagenaar, qui en prouva la solidité dans une dissertation intitulée : *Examen de l'authenticité de la Chronique rimée de Klaas*

(1) Rijmkronijk.

Kolijn (1), imprimé dans le 3.me vol. de la Collection de la Société de Littérature nationale, à Leyde. Depuis cette époque, l'authenticité de cette chronique ne trouva plus de partisans parmi les érudits; seulement MM. Kluit et Van Wyn recherchèrent plus soigneusement la source de ces fictions, et les mirent dans un plus grand jour. On peut voir les *Soirées historiques* de ce dernier, vol. 1, pag. 139 — 169, et surtout sa *Vie sédentaire* (2), qui renferme une lettre du professeur Kluit à M. Van Wyn sur quelques manuscrits de Van Alkemade, et en particulier sur Klaas Kolijn.

L'histoire littéraire des Pays-Bas proprement dite, dont nous allons maintenant offrir le précis, se partage le plus convenablement, selon nous, en quatre époques, dont les deux premières feront le sujet du premier livre, et les deux autres seront traitées, chacune séparément, dans un des deux livres suivans. Dans la première partie, nous donnerons l'his-

---

(1) Toets van de Egtheid der rijmchronijke van Klaas Kolijn.

(2) Huiszittende leven, 1 D. 2.e stuk.

toire depuis le treizième siècle jusqu'au seizième, époque à laquelle la renaissance de la liberté et la réforme religieuse amenèrent l'aurore des beaux jours de notre littérature. Cette période se partage encore en deux parties : la première s'étend depuis le treizième siècle jusqu'à la première moitié du quinzième, ou l'avènement de la maison de Bourgogne, en 1433, lorsque la langue commença à se corrompre de plus en plus; la seconde, depuis cette époque, jusqu'à la fin du seizième siècle, ou la renaissance des lettres. Le second livre présentera l'époque la plus glorieuse de notre littérature, au dix-septième siècle; nous donnerons enfin dans le troisième livre la continuation de l'histoire littéraire de la patrie jusqu'à nos jours. Nous avertissons le lecteur que ne nous proposant ici que de tracer une légère esquisse de cette histoire, nous ne pourrons pas rappeler le nom de tous ceux qui ont écrit parmi nous, et que, prosateurs ou poètes, ceux-là seuls, qui se sont illustrés dans la carrière, ont mérité de fixer nos regards.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE NATIONALE DEPUIS LE XIII.e SIÈCLE, JUSQU'A LA FIN DU XVI.e

SECTION PREMIÈRE.

Depuis le XIII.e siècle jusqu'à la première moitié du XV.e

Les monumens littéraires de notre pays ne remontent guères au-delà de la dernière moitié du treizième siècle, quoiqu'on ne puisse douter qu'avant cette époque on n'eût déjà écrit, principalement en vers. Ce fut vers ce temps que l'usage et le goût de la langue maternelle commencèrent à s'y répandre davantage; parmi les circonstances qui concoururent à en accélérer les progrès, on doit

mettre au premier rang l'autorité croissante des communes, et l'affranchissement de la classe moyenne de l'état d'abjection et de servitude où elle avait été réduite jusqu'alors. Cependant, les moyens propres à activer le perfectionnement de l'esprit humain restèrent encore très-bornés, jusqu'au moment où l'imprimerie eût multiplié ses bienfaits; nous ne devons donc pas nous attendre à rencontrer dans ce siècle, ni dans le siècle suivant, des productions qui portent l'empreinte du goût et du génie. Nous voyons même, durant cette période, la langue s'altérer insensiblement, et se corrompre par le mélange d'une foule de termes bâtards, licence dont on a encore usé plus largement dans la période suivante. Au reste, la plupart des écrits de ce temps sont versifiés ou pour mieux dire rimés, circonstance d'ailleurs commune à presque tous les peuples de la terre, chez qui la poésie a été perfectionnée avant l'éloquence.

AUTEURS DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Comme citoyen de la Hollande et le plus

vieil annaliste de son pays, Melis Stoke doit, à ce double titre, attirer le premier notre attention, quoiqu'il ait été précédé dans la carrière par le poète flamand J. Van Maerlant, dont nous allons nous occuper après lui. On n'a point de données certaines sur la personne de ce Melis Stoke, mais on peut assurer, d'après des autorités respectables, qu'il était hollandais, revêtu de fonctions ecclésiastiques, et que, soit en qualité de chapelain, soit en qualité d'employé de la chancellerie, il eut des relations avec le comte Floris V et ses successeurs immédiats. Il naquit, selon toute probabilité, vers le milieu du treizième siècle ou un peu auparavant, et vécut jusqu'au commencement du siècle suivant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il termina en 1305 sa *Chronique rimée,* qu'il avait commencée en 1283. Cette Chronique renferme, en dix livres, l'histoire des premiers comtes de Hollande depuis Didier I.er, au commencement du treizième siècle, jusqu'à Guillaume III, qui fut inauguré comte au commencement du quatorzième, et dont le mariage, célébré en 1305, termine le poème.

Cet ouvrage, considéré comme le plus ancien monument de l'histoire de nos comtes, est infiniment précieux à cause de l'exactitude et de la véracité de l'auteur; il ne l'est pas moins comme un des plus anciens restes de notre langue, qui y brille dans toute sa pureté, quoique le mérite poétique n'en soit que très-mince. Les vers de sept, de dix et quelquefois d'un plus grand nombre de syllabes n'ont d'harmonieux que la rime, et n'offrent aucune trace de beautés poétiques, quoique dans quelques passages le style en soit mâle et nerveux. La meilleure édition de cette chronique en trois volumes a paru en 1772, enrichie de notes très-étendues et très-intéressantes par Huydecoper.

Jacques Van Maerlant, que nous avons cité plus haut, naquit en 1235, à Damme, en Flandre, où il exerça les fonctions de greffier; il y mourut en 1300. Ses concitoyens reconnaissans honorèrent sa mémoire par une épitaphe en vers latins, qu'ils placèrent sur son tombeau, et par un monument qu'on lui éleva à l'hôtel-de-ville. Il méritait bien ce double honneur, ayant été, comme l'attestent ses

nombreux poèmes, un homme infatigable au travail, doué de connaissances rares, d'un esprit élevé et pénétrant, et des plus heureuses dispositions pour la poésie; qualités qui l'ont fait regarder, à juste titre, comme le père de la poésie nationale. Ses vers, imités pour la plupart du latin et du français, sont en grand nombre et présentent un caractère différent; les uns ont trait à la théologie, les autres à l'histoire, quelques-uns enfin aux sciences morales et naturelles. Nous ferons connaître d'abord ses traductions, et ensuite ses productions originales.

La plus ancienne de ses traductions est sa *Bible rimée* (1), achevée en 1270, d'après l'ouvrage latin d'un théologien français du douzième siècle, nommé Pierre Comestor, et portant pour titre *Historia scholastica.* Cette traduction, qui renferme la majeure partie des livres de l'ancien testament, ne contient du nouveau que les quatre évangiles par forme de concordance. On lui attribue encore, sans toutefois en fournir de preuves certaines, la

(1) Rijmbijbel.

plus ancienne traduction de la Bible, qui existe en prose.

Parmi les ouvrages historiques de Van Maerlant, on distingue surtout son *Miroir historique* (1); la première des quatres parties (2) qui le composent a été publiée par les soins de MM. Clignett et Steenwinkel. La publication en a été continuée par ce dernier, et après sa mort, par la seconde classe de l'institut qui l'a terminée, autant que possible, en publiant la troisième partie. Cet ouvrage est une traduction en vers du *Speculum historiale*, qu'un moine français, nommé Vincentius, écrivit vers le milieu du treizième siècle, et qui renferme l'histoire universelle depuis la création jusqu'à l'année 1254 de notre ère.

Il existe encore de Van Maerlant quelques poésies manuscrites de moindre étendue, telles qu'une description en vers des guerres des Juifs et des Romains, d'après Josèphe, connue sous le titre de *Destruction de Jérusalem*, et qu'on trouve à la suite de quelques manuscrits de

(2) Spieghel historiael.
(3) Paerties.

sa *Bible rimée;* une vie de saint François, imitée en vers du latin de Bonaventure; quant au récit de la *Guerre de Troie*, mis en vers d'après un auteur français, et dont il est fait mention dans un passage du *Miroir historique*, aucun manuscrit n'en a encore été découvert.

Au nombre des ouvrages les plus remarquables de Van Maerlant, se place encore son *Bestiaris* ou *der Naturen Bloeme*, le plus ancien traité d'histoire naturelle qui existe dans notre langue, calqué sur un ouvrage latin (*liber rerum*) d'un ecclésiastique de Cologne nommé Albert, philosophe célèbre à cette époque. On peut en dire autant d'un poème moral, traduit du latin, sous le titre de *Maximes* d'Aristote (1), ou *Mystère des Mystères* (2), qui renferme des leçons de morale données par le philosophe de Stagyre à son royal élève, Alexandre-le-Grand.

En finissant l'article de Van Maerlant, nous devons encore faire mention de plusieurs pièces de poésies moins étendues et la plupart

(1) Bloemen (spreuken) van Aristoteles.

(2) Heimelycheit der Heimelycheit.

originales, dont on conserve un manuscrit à la bibliothèque de l'Université de Leyde. On y remarque surtout deux poèmes intitulés *Wapen Martijn* et *Verkeerde Martijn*, des mots par lesquels ils commencent; chacun est divisé en trois livres, contenant environ 1800 vers, partagés en couplets. On y lit une conversation entre *Jacques* et *Martin* sur des matières diverses, tantôt sérieuses et tantôt badines, dans laquelle ils s'interrogent et se répondent alternativement. Une autre pièce du même recueil intitulée *Les pays transmarins* (1), renferme une allocution énergique du poète aux chrétiens de son temps, pour les engager à arrêter les progrès des Sarrasins dans la Terre-Sainte. Cette pièce a été publiée par le savant Van Wyn, dans sa *Vie sédentaire* (2).

Les connaisseurs rapportent encore à la fin de ce siècle un autre poème historique et philosophique; c'est la *Chronique rimée* de

(1) Over den lande van Overzee.

(2) Huiszittend leven; II.e deel, 1.ste st., bl. 306 en volg.

Jean Van Helu ou *Van Leeuwe,* ainsi appelé d'une petite ville du Brabant, où il vécut retiré dans un monastère. Dans cette chronique, partagée en deux parties, qui se composent d'environ 10,000 vers, l'auteur raconte les exploits du duc de Brabant Jean I.er, et principalement la victoire signalée que ce prince remporta en 1288, près de Woeringen, petite ville dans les environs de Cologne, sur le comte *Renaud de Gueldre;* le poète se trouvait lui-même à cette bataille. La poèsie n'en est guère meilleure que celle de Melis Stoke, mais le ton en est plus noble, et il y a plus de force et de vivacité dans les idées.

On doit encore ranger parmi ces ouvrages rimés, un poème sur l'histoire naturelle, ordinairement cité sous le titre d'*Astronomie* ou Histoire naturelle de l'univers, par le frère Thomas (1); mais il paraît que l'auteur véritable de ce poème est un Flamand nommé Gérard Van Lienhout; que Thomas n'a écrit qu'un traité en prose sur un sujet semblable, et que son ouvrage s'est trouvé relié par

(1) Starrekunde van broeder Thomas.

hasard avec le même manuscrit. On peut voir relativement à cette production des détails plus étendus dans la préface du *Miroir historique* de Van Maerlant, et dans les *Soirées historiques* de Van Wyn.

Nous devons faire une mention particulière de la traduction d'un certain nombre de fables; les unes appartiennent à Ésope, et les autres sont écrites dans sa manière. Ce recueil qui n'existait qu'en manuscrit et qui n'était connu que des savans sous le titre d'*Esopet,* a été publié, en 1819, par le savant archéologue Clignett, dans des mémoires relatifs à la littérature nationale (1); il se compose de soixante-sept fables, traduites très-purement en vers, circonstance qui les a fait ranger parmi les productions du treizième siècle (2). M. Clignett, à qui la publication de ce recueil avait déjà valu les plus grands éloges, s'est encore acquis un nouveau titre à la reconnaissance des gens de lettres, par les notes savantes dont il a enrichi son édition.

(1) Bijdragen tot de Nederlandsche letterkunde.

(2) Voy. Clignett, Van Wyn, et autres.

Nous terminerons par l'aperçu de quelques romans ou fictions en vers, que la fin du treizième siècle a vus éclore pour la plupart; les récits qu'on y lit se rapportent presque tous aux temps fabuleux de l'empereur Charlemagne, d'Artur, roi de la Grande-Bretagne et des *chevaliers de la table ronde,* qui fleurirent sous leur règne. Parmi ces productions qui, pour la plupart, sont des imitations du français, la plus gracieuse et la mieux versifiée est celle de *Charles* et *Elegast,* personnages du temps de Charlemagne. Le savant Van Wyn en parle au long dans ses *Soirées historiques* (1).

Au temps du roi Artur se rapporte le *Roman de Walewein,* ainsi nommé du nom du héros, et déja cité par J. Van Helu. On n'en a vu jusqu'à présent que quelques fragmens dans les notes dont Huydecoper a enrichi les œuvres de Melis Stoke. Il en est de même du roman *des enfans de Limborch,* en douze livres.

C'est encore à cette époque qu'il faut rapporter le roman de *Fergut et Galiène;* ce

(1) I. B. pag. 308 — 312.

Fergut est un guerrier de ce temps, à qui le roi Artur accorda la main de la belle Galiène, pour le récompenser de ses vertus chevaleresques. De deux autres romans qui méritent d'être cités, l'un a pour titre : *Florys* et *Blansefloer*, traduit du wallon en flamand (1), par Didier d'Assenede, ville autrefois célèbre en Flandre, l'autre *Seghelyn de Jérusalem*, que Van Wyn a fait connaître dans ses *Soirées historiques*.

AUTEURS DU QUATORZIÈME SIÈCLE ET DU COMMENCEMENT DU QUINZIÈME.

Le premier que nous pouvons classer avec certitude parmi les écrivains de cette époque, déjà marquée par la décadence des lettres, est Louis Van Velthem, ainsi appelé d'un village du Brabant où il exerçait des fonctions ecclésiastiques. Il a donné la continuation du *Miroir historique* de Van Maerlant, pendant un espace de soixante ans, depuis la mort de Frédéric II, en 1250, jusqu'à l'an 1316. Les

(1) Uten walsche in dietsche gedicht.

six premiers livres de son *Miroir*, renferment cette période, et se composent d'extraits ou de passages mutilés d'autres auteurs. Les deux derniers livres sont une traduction en vers des prophéties de Daniel, d'Ambroise Merlin, de l'apôtre Saint-Jean, d'Hillegarde et Joachim, touchant la fin du monde, le jugement dernier, etc. Le style en est assez semblable à celui de Melis Stoke et de Van Maerlant, quoique l'auteur soit bien inférieur à ces écrivains, et surtout au dernier, sous le rapport de l'esprit et du talent. Le Long a donné une édition in-f.° de ce *Miroir* de Van Velthem.

Après lui vient Nicolas Le Clerc (1), autre chroniqueur, ainsi appelé parce qu'il était ecclésiastique et secrétaire de la ville d'Anvers, où il naquit en 1280 : il y mourut peu de temps après la première moitié du quatorzième siècle. Nous avons de lui, en manuscrit, une chronique rimée du Brabant, sous le titre de : *Brabandsche yeesten,* qu'il commença en 1318 et qu'il poursuivit jusqu'en 1350. Un

---

(1) Niklaes de Klerk.

inconnu en a donné la continuation jusqu'en 1402.

Une autre production du même siècle est un ouvrage moral en III liv. intitulé *Dietsche Doctrinale,* que l'auteur, qui a gardé l'anonyme, a traduit du latin; c'est un composé de plusieurs extraits de différens auteurs tant sacrés que profanes. On y trouve une grande pureté de langage, des idées saines et de salutaires instructions, comme on peut s'en convaincre par les fragmens que Van Wyn en a donnés dans ses Soirées historiques (1).

On doit en dire autant d'un autre poème moral imité du latin, et qui a pour titre : *le Nouveau doctrinal* ou *Miroir des vices* (2), par Jean ou Guillaume de Weert, d'Ypres, quoiqu'on ne puisse décider avec certitude s'il appartient plutôt à cette période, qu'au milieu du quinzième siècle. La même indécision existe relativement à un poème intitulé : *les Amours* (3), qu'on attribue communément à

---

(1) Pag. 327 et 328.

(2) Spyghel van sonden.

(3) Der Minnenloep.

Claes Willemsz. (1), dont le nom se trouve à la fin de chaque livre, et même sur une copie séparée qui porte la date de 1486. Cependant la pureté du langage semble annoncer que l'ouvrage a dû être composé à une époque antérieure, et que la date susmentionnée est celle de la copie qui en a été faite. Le savant Clignett va plus loin, et prétend que ce Claes Willemsz., ne doit être considéré que comme le copiste de l'ouvrage original. Celui-ci est divisé en 4 livres et chaque livre en plusieurs chapitres qui renferment chacun une anecdote amoureuse, prise tantôt dans l'ancienne mythologie, tantôt dans un temps plus rapproché de nous. Le récit est ordinairement suivi de réflexions morales, quelquefois même de l'analyse des passions qui ont agité les personnages du poème. Le style en est simple, et le mérite poétique en est très-vulgaire.

Vers la fin du quatorzième siècle, vivait en haute considération à la cour du duc Albert un orateur célèbre, nommé Guillaume Van Hildegaertsberch. Sans connaître encore les

---

(1) Willemsz. abréviation pour *Willemszoon*, fils de Guillaume.

poésies de cet auteur, M. Van Wyn nous en avait entretenus dans ses Soirées historiques (1); depuis, ce savant a découvert un manuscrit contenant plusieurs pièces de poésies fugitives, qui ont trait pour la plupart à la religion, à la morale, aux sciences naturelles et à l'histoire. M. J.-C. De Jonghe a publié, en 1817, dans sa Dissertation sur les querelles des *Cabillauds* et des *Hameçons* (2), une pièce très-curieuse de cet auteur touchant l'origine de ces démêlés. Une autre de ses pièces, intitulée *des Bons Seigneurs* (3), se trouve dans une lettre de M. Van Wyn, placée en tête de la Dissertation. Enfin, M. Clignett nous a donné, au sujet de cet écrivain, des détails plus étendus dans la préface de l'ouvrage que nous avons déjà eu l'occasion de citer (4).

La pénurie d'ouvrages en prose, publiés

(1) I. B. bl. 340 — 343.

(2) Hoeksche en Kabbeljaauwsche, pag. 269.

(3) Van goede heeren.

(4) Pag. 23 — 33.

durant cette période, nous force à dire un mot d'une ancienne Chronique de Hollande, par un *Clerc anonyme*, né dans la *West-Frise* (1), ainsi que l'auteur s'annonce au commencement de son livre. Cette Chronique, qui s'étend depuis les temps les plus réculés jusqu'à l'an 1316, paraît, d'après la dédicace, avoir été écrite vers le milieu du quatorzième siècle. La diction et le style en sont purs, et eu égard au temps, ne manquent ni de facilité ni d'élégance. Nous devons donc de la reconnaissance au savant Van Mieris, pour l'avoir publiée en 1740.

On peut encore, sans crainte de se tromper, rapporter au quatorzième siècle la plus ancienne traduction en prose de la Bible, imprimée à Delft en 1477. Cet ouvrage remarquable par une grande pureté de langage, est également précieux comme un des plus anciens produits de la typographie hollandaise. Il ne renferme cependant que les livres de l'ancien testament, les psaumes exceptés,

(1) Geboren vyten laegen lande by der zee.

et la traduction en a été faite d'après la *Vulgate* latine (1).

Une particularité que nous devons faire remarquer en terminant cette période, c'est qu'il est fait mention, surtout au treizième siècle, d'une espèce de gens de lettres, connus sous le nom d'*Orateurs* (2). C'étaient des acteurs qui, aussi long-temps qu'ils ne se trouvaient pas engagés au service de quelque grand seigneur, parcouraient le pays et s'amusaient à débiter, avec des gestes, dans les cours et dans les châteaux, des maximes morales, en prose ou en vers, arrangées par eux-mêmes ou par d'autres, et auxquelles on donnait alors le nom géneral de *Proverbes* (3).

---

(1) V. Lelong, Boekzaal der nederl. bijbels, bl. 365—376.

(2) *Sprekers.*

(3) Spreuken.

SECTION DEUXIÈME.

Depuis la première moitié du XV.e siècle jusqu'à la fin du XVI.e.

Le règne de Philippe I.er, duc de Bourgogne, qui fut inauguré comte de Hollande en 1433, contribua infiniment à altérer notre langue et notre littérature. La langue française, qui était celle du prince et de ses courtisans, fut introduite dans les affaires civiles et judiciaires, ou du moins, elle se mêla tellement avec la langue nationale, que celle-ci en perdit sa pureté et sa richesse. Dans la suite du quinzième siècle, et pendant le seizième, cette corruption se propageant de plus en plus, infecta jusqu'à la poésie, qui trouva cependant des protecteurs dans quelques comtes, entre autres dans Philippe lui-même, dans son fils Charles I.er, dans le petit-fils de Charles, Philippe II, dit le Bel. A l'ombre de cette auguste protection, les hommes dévoués au culte des muses se multiplièrent, et les Sociétés, devenues célèbres sous le nom de Cham-

bres de Rhétorique (1), s'acquirent vers la fin du quinzième siècle, et durant le seizième, une grande illustration. La plupart des poètes de cette époque sont nés en Flandre et dans le Brabant; mais vers la fin du seizième siècle, le siége de la civilisation fut transféré en Hollande, avec celui de la liberté et de l'industrie, et l'on y vit naître des hommes qui posèrent les premiers fondemens de cette supériorité et de cette gloire à laquelle l'éloquence et la poésie nationales atteignirent pendant le dix-septième siècle. Parmi les causes qui préparèrent cette heureuse révolution (pour ne point parler ici de la cause immédiate, la renaissance de la liberté civile et religieuse), on doit mettre au premier rang l'invention de l'imprimerie, vers le milieu du quinzième siècle, découverte qui se répandit partout vers la fin de ce siècle et dans le seizième.

---

(1) Rederijkkamers.

DES CHAMBRES DE RHÉTORIQUE.

Dans une histoire consacrée à la poésie nationale, nous ne pouvons passer sous silence les Chambres de Rhétorique. Avant donc de nous occuper spécialement des poètes et des prosateurs de l'époque, nous allons faire connaître, en peu de mots, l'origine, l'organisation et le but de ces sociétés, leurs succès aux quinzième et seizième siècles, et leur décadence dans les temps qui suivirent.

Pour ce qui concerne leur origine, elles paraissent avoir été calquées sur des institutions analogues en France, et remonter, sinon au treizième siècle, très-certainement du moins au quatorzième. Ceci ne s'applique néanmoins qu'aux Chambres flamandes, qui donnèrent naissance aux Chambres hollandaises, dans le quinzième siècle. La qualification de *Rhétoricien* (1) commença à être en vogue au même siècle, lorsqu'à l'imitation des Français, dont les poètes étaient désignés

(1) Rederijker.

sous ce nom, aux quatorzième et quinzième siècles, on appela la poésie elle-même l'*Art de la Rhétorique* (1), et *Rhétoriciens* (2) ceux qui la cultivaient.

Ces Sociétés poétiques qui, pendant les quinzième et seizième siècles, couvrirent le sol des Pays-Bas, avaient des salles de réunion fixes qu'elles devaient à la munificence des autorités locales. Dans le principe, la plupart des membres étaient gens d'église; mais après le milieu du quinzième siècle et dans le seizième, on y vit des hommes de tous les rangs et de toutes les conditions, parmi lesquels on remarquait souvent des personnages de la plus haute distinction. Les membres, appelés aussi *Camaristes*, étaient divisés en *chefs* et en *frères Camaristes ordinaires* (3). Les premiers portaient le titre d'*Empereur*, *Grand-Doyen*, *Capitaine*, *Prince*, *Facteur*, *Expert* (4). Les Sociétés avaient encore, outre

(1) Kunst van rhetoryke.

(2) Rhetorijkers, puis, par euphonie, rederijkers.

(3) Hoofden en gemeene kamerbroeders.

(4) Vinder.

un *Fiscal* chargé du maintien du bon ordre, et un *Enseigne* qui paraissait dans les solennités, un *Bouffon* (1) ou fou, dont les farces égayaient le peuple dans les cérémonies publiques. Elles étaient soumises à des statuts rédigés par elles-mêmes, et quelquefois sanctionnés par l'autorité. Chacune avait ses *armoiries* particulières, ou un écusson portant une figure emblématique et une devise analogue. Elles étaient encore distinguées par la dénomination de Chambres *libres* et *non libres* (2). On appelait Chambres libres, celles qui avaient été reconnues par l'autorité, et qui, par suite de cette faveur, jouissaient de quelques priviléges, dont étaient privées les Chambres *non libres,* c'est-à-dire celles qui s'étaient érigées de leur autorité privée et n'avaient pas reçu une sanction légale. Pour obtenir le titre de *libre,* il fallait, en outre, que la Chambre qui aspirait à cet honneur, fût reçue par toutes les autres Chambres libres. Cette dernière disposition s'applique spécia-

---

(1) Nar of Zot.

(2) Vrije en onvrije.

lement aux Chambres flamandes et brabançonnes qui, d'après le savant Van Wyn, paraissent avoir été régies par des lois communes (1).

Les *Rhétoriciens* s'exerçaient à composer des vers dans tous les genres. Il y avait, à cet effet, des réunions périodiques, où ils se communiquaient entre eux les fruits de leurs veilles, soit qu'ils eussent traité des sujets choisis par eux-mêmes, soit qu'ils n'eussent fait que répondre à l'appel de la Chambre, qui proposait ordinairement des pièces de circonstance. Leurs poésies légères portaient le nom de chansons ou de refrains (2); ils s'exerçaient aussi à une espèce d'improvisation, et ces *impromptus* étaient appelés *kniedicht,* parce qu'on les écrivait sur le genou (3). Mais leur occupation principale était de composer des *drames* de différente espèce, dont nous allons parler plus au long, et qui nous fourniront

(1) Soirées historiques, T. II, pag. 175 et 176.

(2) Liedekens of refereinen.

(3) Voyez Van Hasselt, sur le diction. de Kiliaan V.° *Kniedicht.*

l'occasion de faire connaître l'origine de notre théâtre national.

Nous trouvons les premières traces de l'art dramatique dans les exercices de cette espèce particulière d'acteurs (1), connus au quatorzième siècle sous le nom de *Sprekers*. Le savant Van Wyn nous apprend que, dès la fin du quatorzième siècle, et dans les premières années du quinzième, on donnait déjà chez nous des représentations théâtrales. Il est surtout fait mention d'un drame intitulé : *Le roi Hérode et ses Crimes*, représenté, en 1418, dans la Cathédrale d'Utrecht, par des ecclésiastiques qui, dans ces temps d'ignorance, se servaient de ce moyen, ici comme ailleurs, pour donner à une populace grossière une idée de la Bible (2). Il est probable que déjà dès le quinzième siècle, on repré-

(1) Kamerspelers.

(1) De Pélérins, dit-on, une troupe grossière
En public, à Paris, y monta la première ;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété.

BOILEAU, *Art. poét.*

senta sur le théâtre d'autres pièces profanes; cependant ce n'est qu'au seizième qu'il en est fait une mention expresse. La plus ancienne pièce de ce genre qui ait été vue par M. Kops, auteur d'une histoire élégante et très-détaillée des *Rhétoriciens*, insérée au deuxième volume de la Société de Littérature nationale, fut imprimée à Gand, en 1519, sous le titre de *Meyspel amoureus, daer Pluto Proserpina ontscaect*, c'est-à-dire *Jeu de Mai amoureux, dans lequel Pluton enlève Proserpine.* L'état prospère des Chambres de Rhétorique dans ce siècle, augmenta considérablement le nombre des pièces de théâtre. Tels sont les drames appelés *Sinnespelen*, parce qu'on y voyait paraître des personnages allégoriques sous le nom de *Sinnekens* (les Sens). Ce sont des drames moraux, composés le plus souvent en réponse à une question proposée. Telles sont encore les pièces tirées de l'Ecriture (1), dans lesquelles on représentait des événemens de la Bible, avec l'intervention de quelques personnages

---

(1) Schriftuurlijke spelen van sinne.

allégoriques. Ces représentations étaient embellies par le jeu de machines et par un appareil de théâtre propre à faire illusion aux spectateurs. Les Rhétoriciens jouaient aussi des comédies sous le titre d'*Esbatementen* ou *Batementen* (ébats), et des farces appelées *Kluiten* ou *Zotte Kluiten* (1). Il y avait même une sorte de farces très-courtes, désignées sous le nom de *Facéties*, qui se terminaient par des couplets appelés *Factieliedeken*. Toutes ces pièces sont, sous le rapport littéraire, de la plus grande médiocrité, et décèlent un goût faux ou dépravé, comme on peut s'en assurer par les fragmens que M. Kops en a publiés.

Nous devons maintenant dire un mot des fêtes publiques et autres solennités des Rhétoriciens, dans lesquelles ils étalaient surtout leurs talens. Indépendamment des réunions ordinaires de chaque Chambre, qui avaient aussi quelquefois pour objet la représentation d'une pièce devant les habitans de la ville, il se donnait régulièrement entre elles des fêtes

---

(1) *Kluitachtig* signifie *raboteux, inégal,* où il y a beaucoup de mottes.

poétiques, dans lesquelles on proposait, conformément à la carte d'invitation, un sujet à traiter en *couplets* ou en *refrains*, et des prix pour ceux qui auraient le mieux satisfait à la question. Mais ce qui mérite surtout notre attention, ce sont les *entrées* des Rhétoriciens, tant à cause de l'éclat dont elles étaient environnées, que de la diversité des productions auxquelles elles donnèrent naissance. De temps en temps, l'une ou l'autre des Chambres de Rhétorique les plus distinguées, adressait aux autres Chambres de la contrée une carte en vers, par laquelle elle les invitait à se rendre, à une époque déterminée, dans la ville où elle se trouvait établie, afin d'y prendre part à la fête poétique qu'on se proposait d'y célébrer publiquement. Cette carte contenait le programme détaillé de tous les exercices auxquels on désirait que la Société invitée se livrât pour embellir la fête, tels que la représentation d'une pièce allégorique, en réponse à une question donnée, suivie d'*esbatemens,* facéties, prologues, dont le sujet était également déterminé; des *entrées* et des marches magnifiques, avec leurs armoi-

ries et autres accessoires. On proposait un grand prix d'honneur, et quelques prix secondaires, pour la Société qui se distinguerait le plus dans l'un ou l'autre de ces exercices. Quant aux *entrées*, elles étaient de deux espèces, les Joyaux du Pays (*Landjuweelen*), et les Jeux de Haie (*Haagspelen*). Les premières étaient les plus brillantes et n'avaient lieu que dans les villes; les autres étaient spécialement réservées aux villages, quoiqu'on les admît quelquefois pour la clôture des *Joyaux du Pays*, ou dans quelqu'autre solennité. La plus brillante de ces *entrées*, dont il soit fait mention, est celle qui eut lieu à Anvers en 1561. On y vit paraître quatorze Sociétés appartenant à onze villes différentes du Brabant, et formant un ensemble de quatorze cent soixante-treize membres. La fête se prolongea pendant huit jours; elle fut suivie d'un *Jeu de Haie*, où figurèrent quatre Chambres. On trouve une description détaillée de cette fête magnifique dans la préface des pièces allégoriques représentées à cette occasion, et imprimées à Anvers en 1562 (1).

(1) V. aussi Kops, pag. 254 — 258.

Nous dirons aussi un mot de la conduite des Rhétoriciens lors de la réception de nos princes, ou dans d'autres solennités publiques. Ils étaient dans l'usage, soit d'après leur propre impulsion, soit à l'invitation des autorités, d'embellir de leurs représentations l'inauguration des princes, la réception de quelque personnage illustre et les fêtes nationales. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple, que la Société d'Amsterdam, sous la devise *in Liefde bloeijende,* célébra, en 1609, à la demande du magistrat de la ville, par neuf représentations différentes, dûes au génie du célèbre P. Cz. Hooft, l'armistice conclu entre la république et le roi d'Espagne.

L'influence que les Chambres de Rhétorique exercèrent sur l'esprit public, et les services qu'ils rendirent à la langue et à la littérature nationale, méritent de fixer un instant notre attention. Les gens d'église qui composèrent d'abord ces sociétés, n'écrivirent pas toujours dans la seule intention de répandre la connaissance de la Bible; ils avaient parfois des vues moins nobles et moins désintéressées. Lorsque plus tard les laïcs s'y trouvèrent en

majorité, les ecclésiastiques devinrent, à leur tour, l'objet de leurs satires et de leurs railleries. Du temps des querelles des *Cabillauds* et des *Hameçons*, les deux partis se servirent également de l'influence des Chambres de Rhétorique, et elles n'aidèrent pas peu à propager la réforme naissante; par là, elles encoururent la disgrâce des partisans de la domination espagnole; mais, d'un autre côté, elles se trouvèrent favorisées par les autorités qui tenaient au parti des états. Quant aux services qu'elles ont rendus à la langue et à la littérature nationale, ils sont en général peu importans comme on a pu déjà le remarquer par ce que nous en avons dit précédemment. Une seule Chambre cependant mérite à cet égard une honorable exception, c'est celle d'Amsterdam, *in Liefde bloeijende*, qui, vers la fin du seizième siècle, comptait parmi ses membres des littérateurs distingués, tels que les Spiegel, les Cornhert, les Visscher, et qui peut être considérée comme l'école où se formèrent les Hooft et les Vondel.

Terminons cet aperçu par un mot sur la splendeur et la décadence des Chambres de

Rhétorique. Celles du Brabant, de la Flandre et des autres provinces, brillèrent d'un vif éclat au seizième siècle, époque à laquelle elles comptaient dans leur sein les personnages les plus illustres, des princes même et des souverains. Cependant la tyrannie espagnole fit décheoir les Chambres flamandes et brabançonnes, vers la fin du même siècle, en forçant un grand nombre de membres à s'expatrier, tandis que celles de Hollande et de Zélande profitèrent de tous ces bannissemens. Ces dernières célébraient aussi, de temps en temps, des fêtes poétiques, parmi lesquelles la plus brillante est celle qui eut lieu à Haarlem, en 1606. On peut voir les pièces allégoriques et les divers poèmes composés à cette occasion, ainsi que la représentation des *entrées*, armoiries, etc., dans le recueil connu sous le titre de *Consttoonend Juweel der stad Haarlem*. Mais déjà, dès les premières années du dix-septième siècle, les Rhétoriciens, asservis au mauvais goût de leurs devanciers, tombèrent dans l'opinion des gens éclairés, et quoique le nombre en augmentât plutôt qu'il ne diminuait, surtout

dans les bourgades, leur gloire s'était éclipsée pour ne plus reparaître. Pendant le dix-huitième siècle, la plupart des Chambres cessèrent d'exister dans les villes; elles se maintinrent encore dans les bourgs, où elles continuèrent à égayer le public par la représentation de pièces aussi irrégulières que mal écrites. On peut juger de la médiocrité de leurs vers et de la dépravation de leur goût par ce que nous en disent *Poot* dans ses poésies, et *Rotgans* dans sa *Kermesse de Village* (1). Parmi les Chambres établies dans les villes, celles de Haarlem (2) et de *Gouda* (3) se maintinrent le plus long-temps.

POËTES CÉLÈBRES DE L'EPOQUE.

Le quinzième siècle, dont il nous reste encore beaucoup à dire, produisit peu de poëtes distingués. Parmi les meilleurs, on doit ranger les auteurs de deux traductions, partie en

---

(1) Boeren kermis.

(2) *Trouw moet blijken.*

(3) De goudbloem.

prose, partie en vers, des *Consolations de la Philosophie*, par Boëce; le premier, nommé Jacques Vilt, orfèvre à Bruges, acheva sa traduction de 1462 à 1466; elle ne fut point imprimée; l'autre, dont le nom est resté inconnu, publia la sienne à Gand, en 1485. L'ouvrage de Dirk van Munster, intitulé le *Kerstenspyeghel* (Miroir du Sauveur), mérite aussi des éloges pour la pureté du langage. C'est encore au quinzième siècle qu'appartiennent les poésies d'un chanoine de Louvain, nommé Gérard Roelants, mort en 1491; le *Miroir de la Jeunesse* (1), dont il est l'auteur, fut achevé en 1488 par Lambert Goetman. Les Chambres de Rhétorique de cette époque n'eurent point de membre plus distingué que Jean Van Dale, qui remporta le premier prix dans un concours ouvert par Philippe-le-Bel. Il est encore fait mention d'un certain Antoine De Roucre, de Bruges, qui vécut vers le milieu du quinzième siècle; M. Kops nous a conservé un échantillon de

(1) Spyeghel der jonghens.

son style pitoyable (1), tiré de l'*excellente Chronique de Flandre*, d'André De Smet, imprimée à Anvers, en 1531. Cette Chronique se trouve semée de vers, composés en partie par d'autres écrivains, et en partie par l'auteur lui-même. Le même mélange a lieu dans un autre écrit du temps, imprimé à Anvers en 1541, sous le titre de *Destruction de la ville de Troie.* Tout dans cet ouvrage, comme dans le précédent, annonce que la dépravation du goût était parvenue à son dernier période.

Arrivés au seizième siècle, nous rencontrons d'abord une femme-poète qui eut de nombreux admirateurs. Anna Byns, vouée à la vie dévote et à l'instruction, vécut à Anvers, dans la première moitié du seizième siècle. Ses poésies ou refrains qui traitent de matières religieuses et morales, dirigées pour la plupart contre le luthéranisme, pour lequel elle montrait une aversion prononcée, après avoir été imprimées souvent, l'ont été en dernier lieu à

---

(1) V. werken van de Maatschappij der Nederl. lett. II.e D. bl. 231.

Anvers, en 1688, sous le titre de *Konstighe Refereynen, vol schoone schrifture ende leeringhen, begreepen in drye verscheyde boeken*, etc. Elles furent composées, pour la plupart, de 1520 à 1530, comme il paraît par une traduction latine, en vers de différens mètres, qui en fut publiée, en 1529, par un certain Eligius Eucharius. Quoique les productions de notre béguine ne méritent pas, à beaucoup près, les éloges que ses contemporains leur ont prodigués; qu'on y remarque les défauts dominans de l'époque, la défectuosité de la mesure et l'emploi de termes bâtards; il n'en est pas moins vrai que ces taches y sont moins fréquentes que partout ailleurs, et qu'on y trouve plus d'imagination et de verve que dans aucun autre poème de ce siècle (1). Un poète latin fit, en l'honneur de cette femme célèbre, l'épigraphe suivante :

Arte pares Lesbis Sappho et mea Bynsia; solo
Hoc distant : vitia hæc dedocet, illa docet (2).

---

(1) V. Huizinga Bakker, werken vande Maatschappij der Ned. lett. V.e D. pag. 93—94.

(2) V. Foppens, Paquot, Willems, etc.

On ne peut pas donner les mêmes éloges à Matthieu Casteleyn, poète presque contemporain, surnommé l'*excellent poète moderne.* Il naquit à Oudenaerde, en Flandre, fut prêtre et directeur (factor) de la Chambre de Rhétorique établie dans sa ville natale, et fleurit probablement vers le milieu du siècle. Il nous reste de lui des poésies diverses, hérissées de termes bâtards et très-défectueuses sous le rapport de la mesure, entre autres ses *Ballades de Tournai* (1), qui contiennent les annales de cette ville; *Pyrame et Thisbé* en forme de drame; quelques *Chansons et Refrains* sur divers sujets, et enfin un Traité de Rhétorique (2) divisé en deux cent trente-neuf couplets, de neuf vers chacun. Ce dernier ouvrage est remarquable comme le plus ancien traité de poésie qui existe en notre langue, et celui dans lequel on trouve les idées dominantes de l'époque relativement à cet art.

Nous devons faire mention maintenant de Corneille Van Ghistele, savant Anversois, qui

(1) Baladen van Doornycke.

(2) Kunst van rhetoryken.

fut directeur d'une des Chambres de Rhétorique (*le Souci,* de Goubloem), qui se trouvaient alors établies à Anvers. Il était très-versé dans la langue latine, dans laquelle il a même versifié, comme le prouvent les traductions en vers qu'il a publiées de plusieurs auteurs latins, telles que l'*Énéide de Virgile,* les *Comédies de Térence* et les *Héroïdes* d'Ovide. Sous le rapport poétique, ces imitations n'ont que peu de valeur; mais les termes bâtards y sont moins prodigués que dans les ouvrages de Casteleyn et d'autres poètes du temps, et la diction en est assez pure; ce qui a engagé Huydecoper, dans ses recherches sur la langue, à invoquer souvent le témoignage de cet auteur. Il serait difficile de préciser l'époque où il naquit, mais il est certain qu'il a écrit de 1550 à 1560.

On place vers le milieu du seizième siècle le *Miroir des Amours,* de Colin de Lille (Colyn van Ryssele) (1), *comprenant en six ébattemens* (batementspelen) *la très-amoureuse*

---

(1) On croit qu'il naquit dans la ville dont il porte le nom.

histoire de Didier le Hollandais, et de Catherine Sheermertens, arrivée jadis à Middelbourg (1). On peut juger, par le titre, du contenu du poème, qui est tout entier dans le goût des représentations ordinaires des Rhétoriciens. Il fut imprimé d'abord à Anvers en 1561, et en dernier lieu à Rotterdam en 1671. On y lit un épilogue de Didier Coornhert, où il recommande l'ouvrage au *lecteur bénévole*. Quoique la langue et le style n'en soient pas aussi purs que ceux de Van Ghistele, ils ne sont pas néanmoins tout-à-fait à dédaigner.

On reconnaît plus de mérite dans un poème moral de Jean Fruytiers, maître des requêtes du prince d'Orange, homme de talent qui, de son temps, composa plusieurs écrits, pour fortifier le peuple contre les séductions de la papauté. Il a pour titre l'*Ecclésiaste* ou *Maximes de Jésus Syrach mises en vers*, et il fut

(1) Spiegel der minnen, begrypende in zes batementspelen die seer amoreuse historie van Dierik den hollandere ende Katherina Sheermertens, eertyts ghesciet binnen Middelburch.

publié à Anvers en 1565. Non seulement la diction et la mesure y sont plus soignées et plus coulantes que dans la plupart des poèmes de ce siècle; mais le sentiment de la poésie et l'imagination s'y font remarquer davantage.

La traduction en vers des fables, connue sous le nom de *véritables Fables des Animaux, par Marc Gheeraerts,* et imprimée à Bruges, en 1567, ne doit pas être passée sous silence. Le véritable auteur de cette traduction est Edouard De Deene, de Bruges; Marc Gheeraerts, peintre célèbre de cette époque, n'a fait que dessiner et graver les planches dont cet ouvrage est enrichi.

Nous arrivons maintenant à un homme qui occupe à juste titre une place distinguée parmi les premiers réformateurs de notre littérature. Didier Volkertszoon Coornhert naquit à Amsterdam, de parens honnêtes, en 1522. Il était un des membres les plus distingués de la Chambre de Rhétorique *in Liefde bloeijende.* Sans être absolument littéraire, son éducation avait été soignée, et il exerça pendant quelques années, à Haarlem, la profession de graveur, pour laquelle il montrait

beaucoup d'aptitude, ainsi que pour les autres arts. A l'âge de trente ans, il commença à s'appliquer à la langue latine, et se la rendit tellement familière qu'il traduisit plusieurs auteurs latins avec autant d'élégance que de fidélité. Ses connaissances lui valurent d'abord la place de notaire, ensuite celle de secrétaire de la ville d'Haarlem, en 1562, et enfin, deux ans après, celle de pensionnaire de la même ville. Vers la même époque, il prit part, avec autant de zèle que de discernement, à l'insurrection des Hollandais contre la tyrannie espagnole; non seulement il éclaira de ses conseils le seigneur de Brederode, qui présenta à la gouvernante des Pays-Bas la supplique des nobles, mais il obtint aussi la faveur d'être employé par *Guillaume I.er* dans plusieurs affaires importantes. Il eut à expier néanmoins son ardent amour de la liberté dans une prison de La Haye, d'où il ne s'échappa que pour se rendre en exil.

Lorsque l'insurrection contre les Espagnols eut éclaté, il quitta la ville de Clèves où il s'était réfugié, revint à Haarlem et remplit les fonctions de secrétaire auprès des états de

Hollande; mais la haine du comte de Lumey et de ses partisans, le forcèrent bientôt à s'exiler une seconde fois. Rendu de nouveau à son pays, après un court intervalle, il fut constamment mêlé aux grands intérêts qui s'agitaient alors; mais, partisan zélé de la liberté de conscience, il se vit entraîné dans des controverses théologiques, qui lui attirèrent l'anathème d'un clergé intolérant et persécuteur. Après avoir ainsi vécu dans des agitations continuelles, il mourut à Gouda, le 29 octobre 1590, âgé de soixante-huit ans.

Sans être un poète du premier ordre (nous l'apprécierons plus tard comme prosateur), Coornhert est cependant bien supérieur à la plupart de ses contemporains. Son imagination et son génie n'ont point d'élan, il est vrai; ses poésies ne sont point tout-à-fait exemptes des défauts dominans de son siècle; sous le rapport du plan et de l'invention, ses drames ne sont guère meilleurs que ceux des Rhétoriciens, mais la beauté des images, la vérité et l'élévation des pensées, l'harmonie du style, et surtout la pureté, la force et l'élégance de la diction, lui assignent une

place bien au-dessus de la plupart des poètes du même siècle. Ses principales productions sont trois pièces allégoriques tirées de l'Ecriture, ayant pour titre : *la Sortie d'Abraham, les Aveugles devant Jéricho* et *Israël* (1); un recueil de poésies morales, imitées du latin de Pandulphus Collenutus, intitulé : *de l'usage et de l'abus des Biens temporels, des Illusions du monde, ou de la Vie oisive et friande* (2); un grand nombre de chansons religieuses et morales, et d'autres pièces imprimées dans le premier et le troisième volume de ses Œuvres in-folio, et réimprimées séparément. Nous ne devons pas passer sous silence sa traduction en vers des vingt-quatre livres de l'Odyssée d'Homère, et des passages poétiques dont est semé l'ouvrage de Boèce, *des Consolations de la Philosophie.*

Nous dirons un mot en passant du fameux Pierre Dathenus, l'auteur du Psautier en vers

(1) *Comedie van Abrahams uitgang,* van de *Blinden* van *Jericho* et van *Israël.*

(2) Recht gebruyck en misbruyck van tydlicke have, 't Bedrogh des werelts, of van 't loye en leckere leven.

dont on se servait anciennement. Il naquit à Ypres, en Flandre, fut d'abord moine et ensuite ministre de l'église réformée à Gand, à Heildeberg et à Utrecht. Après bien des courses, occasionnées en grande partie par son zèle fanatique et son humeur ambitieuse et tracassière, il mourut médecin, en 1590, à Elbing, dans la Prusse Polonaise, où ses talens lui attirèrent une estime qui lui survécut. Il se fit une réputation par sa traduction flamande des Psaumes, calquée sur celle de Marot et de Bèze; elle parut en 1561, et n'a cessé d'être employée dans l'église réformée des Pays-Bas que depuis environ cinquante ans. Elle n'est point sans mérite, eu égard à l'époque de son apparition; on y distingue même une pureté de langage et une facilité de style qu'on chercherait vainement dans des productions contemporaines; mais elle le cède de beaucoup aux traductions qui l'ont suivie, à celle surtout qui l'a remplacée.

Deux poètes brabançons vont maintenant nous occuper; l'un, Jean Baptiste Houwaert, naquit à Bruxelles, en 1531, d'une famille distinguée, et exerça les fonctions de con-

seiller et de maître des comptes du duché de Brabant. Il mourut dans la même ville, en 1599, avec la réputation d'un protecteur éclairé des lettres et d'un amateur passionné de la poésie qu'il cultiva avec succès. Ses ouvrages, où l'on remarque à la fois un homme joignant à une érudition variée et profonde le sentiment de la poésie et le feu de l'imagination, sans être à l'abri de la critique sous le rapport de la langue et de la mesure, sont pourtant moins sujets aux défauts dominans de son siècle. Les principaux sont le *Commerce amoureux* (*Handel der Amoureusheid*) en quatre livres, dont le premier renferme, en deux jeux allégoriques, les amours de *Didon et d'Énée;* le second, en trois jeux, ceux de *Narcisse et d'Écho;* le troisième, en autant de jeux, les amours de *Mars et de Vénus,* et le dernier, en quatre jeux allégoriques, *Héro et Léandre;* 2.° *le Vallon de Pégase ou le Jardin des Vierges,* en seize livres, dont chacun offre une instruction morale ou un avis salutaire aux femmes, appuyés d'un récit vrai ou fabuleux; 3.° enfin un poème moral en six livres, intitulé le *Train du Monde.* Nous croyons

pouvoir passer sous silence *la Plainte de Milenus sur la tyrannie des Romains, les quatre Fins de l'Homme, les Tableaux antiques, et les Instructions politiques à l'usage de tous les hommes.*

L'autre poète brabançon, Pierre Heyns, naquit, vers l'an 1537, à Anvers, où il fut directeur d'une école et où il mourut en 1597. Il cultiva surtout la géographie, et la poésie nationale et française. Nous pouvons juger de ses connaissances géographiques et littéraires par un ouvrage qu'il nous a laissé sous le titre de *Miroir du Monde, mis en vers, où l'on décrit et où l'on représente littéralement et figurativement la situation, la nature et le caractère de tous les pays* (1). Cet ouvrage, qui s'élève peu au-dessus du style des Chroniques rimées, nous donne une idée assez peu favorable de son talent poétique.

Parmi les poètes de cette époque, on doit

(1) Spieghel der Werelt, gestelt in ryme, waer in letterlyk ende figuerlyck de gelegentheydt, natuure ende aerdt aller landen claerlyck afgebeeldt ende beschreven werdt.

compter Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde, homme d'état et savant célèbre. Né à Bruxelles, en 1538, d'une famille illustre, il reçut une éducation très-distinguée. Il se rendit à Genève pour y continuer l'étude des sciences, et en revint imbu des principes de Calvin, qui le portèrent à seconder de tout son pouvoir la tendance de ses compatriotes vers la réforme religieuse et la liberté politique; on peut croire avec fondement qu'il fut le rédacteur du *compromis* ou traité d'alliance signé par la noblesse des Pays-Bas en 1565. Forcé de s'expatrier pour échapper aux persécutions du tyran espagnol, il n'en continua pas moins à déployer le plus grand zèle pour l'affranchissement de son pays, et à seconder de ses conseils et de sa fidèle coopération GUILLAUME I.er, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Revenu dans sa patrie avec ce même prince, il eut le malheur de tomber entre les mains des Espagnols, et subit une captivité qui se prolongea au-delà d'une année. Depuis cette époque, il figura encore avec éclat sur le théâtre politique, et fut nommé, en 1583,

par GUILLAUME I.er, aux fonctions de bourgmestre de la ville d'Anvers, qu'il défendit, en cette qualité, contre les troupes espagnoles commandées par le duc de Parme. La capitulation qu'il fut contraint de signer avec l'ennemi lui fit perdre, pour quelque temps, la confiance des états, qu'il regagna cependant en 1590. La dernière mission qu'on lui confia de la part du gouvernement, fut celle de traduire la Bible d'après le texte original, et il se rendit à cet effet à Leyde, en 1592. Il s'occupait avec zèle de ce travail, et déjà il était parvenu à traduire de l'hébreu une grande partie de l'ancien testament, lorsque la mort vint l'enlever, au milieu de ces occupations, le 15 décembre 1598.

Cet habile homme d'état rendit d'éminens services aux sciences en général, et à la littérature nationale en particulier. Nous nous réservons de parler plus tard de ses écrits en prose, pour ne le considérer ici que comme poète. Le seul monument certain qu'il nous ait laissé de son talent poétique, est sa traduction en vers des psaumes, que la fidélité de l'imitation, la pureté et la noblesse du

langage, et la facilité de la versification rendent bien supérieure à celle de Dathenus. La meilleure édition en parut en 1617, d'après les dernières corrections de Marnix, accompagnée de sa traduction en prose des psaumes, et d'un sommaire de leur contenu. L'ouvrage est précédé d'une belle préface en vers, dans laquelle il en fait hommage aux états-généraux des provinces-unies. On lui attribue aussi la célèbre chanson patriotique *Guillaume de Nassau* (*Wilhelmus van Nassouwen*) qu'on trouve dans le Chansonnier des Gueux (*Geusen Liedtboek*) (1), et qui, en électrisant les esprits, contribua puissamment au triomphe de la liberté. Quelques écrivains cependant, et Brandt est de ce nombre, regardent Coornhert comme l'auteur de cette chanson (2).

Un poète flamand et un poète brabançon appellent de nouveau notre attention. Le premier, qui se rendit aussi célèbre comme peintre, se nomme Karel van Mander, et

---

(1) Pag. 44 et 45.

(2) Historie der reformatie, I.e D. pag. 535.

naquit en 1548, à Meulebeck, en Flandre, à peu de distance de Courtrai. Dès ses plus tendres années, la peinture et la poésie furent ses occupations chéries. Afin de se perfectionner dans le premier de ces arts, il se rendit à Rome, et, à son retour, il se fixa à Haarlem. Après y avoir séjourné pendant vingt-et-un ans, il alla, en 1604, s'établir à Amsterdam, où la mort l'enleva, deux ans après son arrivée, à sa nombreuse famille. Il s'était fait une grande réputation, comme peintre et comme poète. Il nous a laissé aussi quelques écrits en prose dont nous parlerons par la suite. Son talent poétique se révèle dans plusieurs ouvrages qu'il composa en partie avant son départ pour Rome, et en partie après son retour; tels sont quelques drames dans le goût des *Rhétoriciens,* sous le titre de *Noach, Dina, David,* etc., qu'il fit représenter avec un grand appareil et des machines de son invention; une ode sur la peinture, intitulée : Les fondemens du noble et libre art de la Peinture (*de Grondt der edelvrij Schilderkonst, waer in haer gestalt, aerdt ende wesen de leerlustighe jeugd in verscheyden deelen in*

ryndicht wort voorghedragen), imprimée à Haarlem, en 1604; un grand nombre de poésies religieuses, telles que le Mont des *Olives*, ou poèmes sur le dernier jour; la Harpe d'Or, ou recueil de toutes les chansons religieuses de Van Mander (*Olijfberg ofte poëmata van den laetsten dagh; den Gulden Harpe, inne-houdende alte gheesteliijke liedekens die bij C. Van Mander gemaekt zijn*), et plusieurs autres. Il a encore traduit en vers les douze premiers livres de l'Iliade d'Homère, les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile (*Ossenstal en Landtwerk van P. Virgilius Maro*), et publié une explication des Métamorphoses d'Ovide; le mérite des poèmes de Van Mander n'est point en raison de leur nombre, car ils sont en général assez médiocres, et loin de pouvoir être comparés aux productions des poètes hollandais qui ont écrit vers la fin de cette époque.

Le poète brabançon, Philippe Numan, était secrétaire de Bruxelles, sa ville natale, où il mourut en 1617. On a de lui un poème moral en cinq livres, intitulé le *Combat de la Conscience dans le chemin de la vertu*, qui fut

publié in-4.° en 1590. Il décèle des dispositions poétiques et des connaissances amassées par de longues études, mais la langue, qui du reste y est assez pure, est mêlée de beaucoup de termes bâtards.

Nous arrivons maintenant à l'un des poètes les plus célèbres de cette époque, *Roemer Visscher*. Il naquit à Amsterdam, en 1547, et mourut, le 11 février 1620, à Alkmaar, où il avait fixé son domicile depuis quelques années. Ce fut lui qui, de concert avec Coornhert et Spiegel, ses amis intimes, éleva, vers la fin du seizième siècle, la Chambre de Rhétorique d'Amsterdam *in Liefde bloeijnde*, au rang d'une école de poésie et d'éloquence, et contribua efficacement au perfectionnement de la langue et de la poésie nationale, tant par ses propres écrits, que par les instructions et les encouragemens qu'il donnait aux talens naissans. Ses poésies ne sont pour la plupart que des épigrammes comiques, qui lui valurent le surnom du *Martial* hollandais; l'édition la plus complète en parut à Amsterdam en 1669, sous le titre de *Brabbeling van Roemer* (Brouillamini de Roemer). Quoiqu'elles laissent parfois

à désirer sous le rapport de la mesure et d'autres qualités essentielles à la poésie, elles n'en portent pas moins l'empreinte d'un génie original et poétique, et sont d'ailleurs bien supérieures, pour la pureté et la délicatesse du langage, à la plupart des poésies de ce siècle. Il a encore composé un petit ouvrage sous le titre de *Zinne Poppen* (1), où se trouvent des figures allégoriques accompagnées d'une explication en prose, et de distiques. Une partie de ces explications est l'ouvrage de sa fille Anna Roemer Visscher, qui publia l'opuscule de son père, revu par elle, en 1669.

Henri Laurenszoon Spiegel, l'ami et le collaborateur de Coornhert et de Visscher, et le plus illustre personnage de ce triumvirat, auquel nous devons la renaissance de notre langue et de notre littérature, naquit à Amsterdam en 1549, d'une famille distinguée; dès son jeune âge il reçut une éducation propre à le former à la science et à la vertu, et quoiqu'il se vouât au commerce, qui le rendit possesseur d'une fortune considérable, sans compromet-

(1) Figures allégoriques.

tre en rien son honneur, il ne négligeait pas de perfectionner ses connaissances, et se livrait surtout à la culture de la langue et de la poésie nationale. Doué d'un caractère sérieux et ami de l'ordre, la morale devint l'objet spécial de ses méditations, et il étudia avec prédilection les philosophes de la Grèce et de Rome. Se sentant de l'éloignement pour les honneurs, il préféra passer ses jours dans un loisir occupé, et resta inaccessible aux factions politiques et religieuses qui divisaient alors les esprits. Il sut néanmoins se concilier l'estime des hommes éclairés des deux partis, et les savans les plus illustres de cette époque, les Scaliger, les Juste Lipse, les Janus Dousa, et autres, lui donnèrent des marques de leur affection et de leur estime. Il mourut à Alkmaar, au commencement de 1612, à l'âge de soixante-deux ans, laissant quelques enfans, fruits d'un second mariage : sa femme lui survécut encore quelque temps.

Ses poésies, si on en excepte quelques pièces comiques qui ont été imprimées à la suite des œuvres de son ami R. Visscher, furent publiées en dernier lieu, en 1730, par le savant P. Vla-

ming, qui les a enrichies de notes et d'une biographie très intéressante, en un vol. in-8°. Parmi ces pièces, toutes consacrées à la morale, on distingue surtout le fameux *Miroir du cœur* (hertspiegel), ouvrage aussi remarquable par son étendue que par le mérite de l'exécution. C'est un poème didactique sur la morale, écrit en vers alexandrins, et divisé en sept livres, dont chacun porte le nom d'une des muses. L'auteur se proposait de compléter l'ouvrage en y ajoutant encore deux livres, mais la mort ne lui permit probablement pas de réaliser ce plan. Pour engager l'homme à la vertu, qu'il lui fait envisager comme la seule base d'une félicité pure et durable, il avait puisé dans les écrits des plus illustres moralistes anciens et modernes, un trésor de connaissances et d'études sur le cœur humain, qu'il étale à nos yeux avec une énergie et une élégance de style admirables; ses leçons et ses raisonnemens sont semés d'images et de tableaux poétiques qui les relèvent et en rendent la lecture encore plus attrayante. Il faut avouer cependant que la versification n'en est pas toujours coulante et facile, et qu'il y

règne une sorte d'obscurité et de rudesse, résultant en partie de l'emploi de termes vieillis, et de bizarres assortimens de mots, et en partie de constructions peu usitées et de transitions brusquées; défauts auxquels l'auteur aura été entraîné en sacrifiant partout à la concision et à l'énergie. Néanmoins le manque d'agrément qui en provient, et le travail nécessaire pour triompher de ces difficultés, sont abondamment compensés par l'importance de la matière, la vigueur de l'exécution, et le grand nombre de beautés poétiques d'un ordre élevé, dont l'ouvrage étincelle.

Si le cadre étroit dans lequel je me suis resserré ne me forçait de me borner aux poètes qui nous ont laissé un plus grand nombre d'ouvrages, je pourrais encore signaler parmi les poètes hollandais de cette époque, Janus Dousa, Jean Van Der Hout, le célèbre secrétaire de la ville de Leyde, à laquelle il rendit de si importans services, surtout pendant le siège de 1574, et plusieurs autres. Nous terminerons cette période par un mot sur Zacharie Heyns, fils de Pierre Heyns, dont il a été fait mention plus haut. Il naquit probablement à

Anvers, en 1570; mais il passa sa vie en Hollande, d'abord à Amsterdam et ensuite à Zwol, où il fut imprimeur du pays d'Over-yssel, et où il mourut en 1640. A l'exemple de son père, il cultiva l'archéologie et la géographie, s'exerça à la poésie française et nationale, et, comme poète hollandais, obtint quelque renom. Nous avons de lui deux poèmes de longue haleine, l'un est une traduction fidèle et élégante d'un ouvrage de Guillaume de Saluste, seigneur de Bartas, poète français qui eut quelque réputation à la fin du seizième siècle, mais dont le nom est tombé plus tard dans l'oubli. Elle a pour titre *les Semaines* et renferme, dans plusieurs divisions, la *création du monde*, l'*état des premiers humains*, le *déluge*, les *aventures d'Abraham*, etc. L'autre, qui est un poème original sous le titre *d'emblêmes servant à des méditations chrétiennes et à l'enseignement de la morale*, renferme une quantité de figures allégoriques, accompagnées de vers français et flamands, et d'explications en prose. Le même volume contient en outre une *pièce allégorique des trois vertus cardinales*, *la foi, l'espérance et la charité*; 2° *l'école de*

la vertu ou *le miroir des jeunes demoiselles*, écrit en vers sous la forme d'un drame ; et 3° enfin un *jeu de nôces*, (bruiloftstafelspel) dont les interlocuteurs sont le *plaisir* et la *peine*. Les poésies de Heyns, surtout ses poésies originales, sont écrites généralement avec pureté et avec esprit, et ne manquent pas d'harmonie ; elles attestent d'ailleurs le génie de l'auteur et des connaissances étendues.

PROSATEURS CÉLÈBRES DE LA MÊME ÉPOQUE.

Le quinzième siècle n'est pas très-riche en prosateurs dignes d'être cités. Nous avons déjà parlé de deux traductions de Boèce, en prose mêlée de vers, et d'autres ouvrages qui appartiennent à l'histoire de l'éloquence autant qu'à l'histoire de la poésie. Il nous reste à dire un mot d'un prédicateur nommé Jean Brugman, dont l'éloquence est devenue proverbiale. C'était un moine de l'ordre des frères mineurs, qui naquit, selon Foppens, à Kempen, dans l'archevêché de Cologne. Il prêcha avec un grand succès en 1462, à Amsterdam, et dans d'autres places de la Hollande et des

provinces limitrophes; il mourut à Nimègue en 1473. Brandt, Wagenaar, et d'autres historiens nous ont donné quelques échantillons de son éloquence.

Vers la fin de ce siècle il parut aussi quelques traductions d'ouvrages latins, entre autres celle d'un traité de morale, intitulé *Dialogus creaturarum*, consistant en fables et en dialogues d'animaux, avec des applications morales, imprimée à Gouda en 1481, et celle d'un traité d'histoire naturelle d'un philosophe anglais du quatorzième siècle, Bartholomée de Glanvilla, surnommé *Anglicus*, *de proprietatibus rerum*, qui parut en 1485, sous le titre : *Bartholomeus den engelsman, over de proprieteiten der dingen*. C'est encore à la fin de ce siècle qu'il faut rapporter l'ouvrage d'un savant d'Utrecht, Jean Veldenaar, intitulé *Fasciculus temporum*, imprimé en 1480, ainsi qu'une *chronique abrégée de la Hollande, de la Zélande et de la West-Frise* du même auteur, publiée, avec des notes, en 1650, par Van Boxhorn. Mais nous devons ici mentionner avant tout un ancien dictionnaire *neêrlandais* ou bas-saxon, intitulé *Teuthonista* ou

Duitschlender, imprimé à Cologne, en 1477. Il fut composé par Gérard Van der Schueren, chancelier de deux ducs de Clèves, et se divise en deux parties, dont l'une offre la traduction en latin des mots bas-saxons, l'autre la traduction en neêrlandais ou bas-saxon des mots latins. On avait long-tems attendu une nouvelle édition de cet ouvrage aussi rare que précieux pour la connaissance de notre ancienne langue. Ce ne fut qu'en 1804 que parut la première partie, contenant les termes bas-saxons et leur explication en latin, avec une savante préface de M. J. A. Clignett. On trouvera une indication plus complète des ouvrages du quinzième siècle, les uns manuscrits, les autres imprimés, avec un échantillon de chacun d'eux, dans l'élégante et savante *Histoire de la langue neêrlandaise* de M. le professeur Ypey (1).

Le seizième siècle, dans lequel nous entrons maintenant, vit éclore un plus grand nombre d'écrits en prose, de tout genre; les uns doivent être passés sous silence; il suffira pour les

(1) Pag. 381 — 388.

autres d'une simple indication. Nous plaçons parmi ces derniers, la traduction d'un ouvrage de Bonaventura, intitulé *Stimuli divini amoris*, par le frère Lucas Van der Hey, imprimé à Leyde en 1511, et plusieurs autres ouvrages ascétiques cités par Ypey (1) ainsi que différentes versions partielles ou intégrales de la bible, publiées dans la première moitié de ce siècle et énumérées en détail par Le Long, dans sa *Bibliothèque des bibles neêrlandaises*, parmi lesquelles se fait remarquer la plus ancienne traduction de la bible, imprimée à Anvers en 1526, chez J. Van Liesveldt. Nous ne croyons pas non plus devoir nous arrêter à la chronique de Jean Carion (2), imprimée à Anvers en 1543, et à l'histoire de la belgique de Marc Van Vaernewyck (3) célèbre gantois, mort en 1567, et qualifié

(1) Pag. 388 — 395.

(2) Chronycke van al 't gene datter geschiet is, van 't beginsel des werelts, totten jare 1543, beschreven door M. *Joannem Carionem.*

(3) Historie van Belgis, of spieghel der nederlandsche audtheit.

dans la seconde édition de 1574 (la première parut en 1569) *d'excellent poète et historiographe moderne*, titre qu'il justifie peu, puisque son histoire est mêlée d'absurdes fictions, et que les vers dont il l'a entrelacée en quelques endroits sont fautifs et médiocres. Nous pourrions citer encore d'autres ouvrages de ce genre, mais il nous tarde d'arriver à l'écrit qui mérite d'être placé au premier rang parmi les productions classiques de ce siècle.

Cet ouvrage est la célèbre *Ruche de la S^te^ église romaine* (1) rédigée par Philippe de Marnix, seigneur de Ste-Aldegonde, tout à la fois homme d'état, savant et poète. Elle fut imprimée pour la première fois en 1569. Dans cette production étincelante de savoir et d'esprit, l'auteur réfute de la manière la plus ingénieuse et la plus subtile, les doctrines de la cour de Rome, qu'il a l'air de vouloir défendre. L'ouvrage est particulièrement dirigé contre un écrivain français de cette époque, nommé Hervet, qui dans une lettre destinée à convaincre les huguenots, avait

(1) Byencorf der H. roomsche kercke.

défié l'auteur. Aldegonde fait paraître son livre comme contenant l'explication, le développement et la confirmation des principes brièvement énoncés par Hervet, et sous ce voile il fait la critique la plus amère et la plus sanglante des opinions ultramontaines. Ce qui rend en outre cet ouvrage très-remarquable, c'est la pureté de la diction, la netteté, la facilité et l'élégance du style; qualités qui, sans le rendre comparable à des productions plus récentes, méritent les plus grands éloges, eu égard au temps où il fut écrit.

Coornhert n'occupe pas une place moins distinguée qu'Aldégonde parmi les prosateurs de cette période. Cet illustre et infatigable écrivain nous a laissé un grand nombre d'écrits en prose, qui remplissent presqu'en entier les trois volumes in-f.° de ses œuvres. Plusieurs de ces écrits ont trait aux controverses religieuses de l'époque, et n'offrent plus guère d'intérêt; mais ils nous font connaître Coornhert comme un homme modéré, animé d'un noble zèle pour la tolérance religieuse, et profondement versé dans les matières théologiques. Ses traités sur la morale sont encore

d'un intérêt général. Parmi ceux-ci on distingue surtout la *Science de la morale* (zedekunst) qui renferme, en six livres, un système complet et régulier de cette science. On n'y trouve pas seulement un trésor de sagesse usuelle, puisé dans les moralistes les plus estimés, mais une pureté, une délicatesse et un choix de mots qui, joints à la clarté, à la facilité et à la grâce admirable du style et de la construction, en font un modèle d'écrit didactique. Sa traduction de Boèce ne mérite pas moins d'éloges sous le rapport de la fidélité et de la pureté du langage. On en doit dire autant de celle *des devoirs de Cicéron,* qu'on peut ranger, à juste titre, parmi les meilleures que nous ayons en notre langue. Elle a été imprimée séparément en petit format; celle de Boèce se trouve à la fin du 1.er vol. de ses œuvres complètes (1).

Ajoutons à cela que dans l'édition du *Miroir du cœur,* de Spieghel, publiée par Vlaming, il se trouve aussi quelques traités de morale, en prose, de notre auteur, qui se

(1) Voyez le II.e vol. du Musée de Siegenbeek.

distinguent également par la pureté de la diction et la beauté du style.

Il nous reste à faire connaître comme prosateur Karel Van Mander, que nous avons déjà apprécié comme poète. Ses principaux ouvrages, en prose, sont : *la Vie des plus illustres peintres de l'antiquité;* la *Vie des plus célèbres peintres italiens modernes;* la *Vie des plus célèbres peintres allemands et flamands;* et une *explication des métamorphoses d'Ovide;* tous réunis en un vol. in-4.º. Quoique son style ne soit pas aussi châtié ni aussi agréable que celui de Coornhert, il n'est pourtant pas dépourvu de mérite; ses ouvrages d'ailleurs sont encore intéressans par le fond, ce qui est surtout vrai pour son histoire des peintres allemands et flamands.

Parmi les prosateurs, et surtout parmi les réformateurs du langage de cette époque, on doit compter aussi Corneille Kiliaan, qui naquit à Duffelen, en Brabant, probablement dans l'intervalle de 1530 à 1540, et occupa pendant cinquante ans, avec beaucoup de zèle et d'exactitude, le poste de *correcteur*, à la célèbre imprimerie de Plantin, à Anvers.

Il mourut dans cette ville, en 1607, rassasié de jours et de travaux, comme l'indiquent les dernières lignes de son épitaphe. Il nous a laissé des poèmes de divers genres et des traductions estimables, qui attestent ses connaissances dans les langues latine, française et nationale, aussi bien que son amour pour les lettres. Parmi ces traductions on remarque la *Description des Pays-Bas, de Guichardin;* les *Mémoires historiques de Philippe de Commines,* etc., etc. Mais, ce qui a le plus illustré son nom, c'est son excellent dictionnaire de la *langue neërlandaise,* sous le titre de : *Etymologicum teutonicæ linguæ,* etc., *studio et opera Cornelii Kiliani, Dufflæi;* ouvrage qui non-seulement a contribué de son temps à épurer et à perfectionner la langue, mais qui de nos jours est encore d'un très-grand prix. La meilleure édition de ce dictionnaire, et la plus complète, est celle qui parut sous les yeux de l'auteur, en 1599; elle était déjà devenue très-rare lorsque le savant archéologue Van Hasselt rendit un service très-important à la langue, en en publiant une nouvelle édition, en 1777.

A la suite du dictionnaire de Kiliaan, il ne sera pas hors de propos de mentionner encore quelques autres travaux lexicographiques, et, en premier lieu, le dictionnaire du célèbre typographe Christophe Plantin, intitulé *Thesaurus theutonicæ linguæ* (1), lequel parut en 1573, et partant avant le lexique de Kiliaan; moins parfait que celui de son successeur, il peut toutefois servir, en bien des circonstances, à le sanctionner ou à le compléter.

On doit aussi beaucoup d'éloges au travail lexicographique d'un savant de Delft, nommé Pontus de Heuiter, qui naquit en 1535, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut après bien des vicissitudes, en 1602, dans le pays de Liège, où il fut élevé à la dignité de chanoine, dignité dont il avait déjà été revêtu à Gorcum. Nous passerons sous silence ce qu'il a écrit, en latin, sur l'histoire de Bourgogne et des Pays-Bas, pour ne parler ici que de son *Orthographie neêrlandaise* (nederduytsche orthographie), publiée à Anvers,

---

(1) Schat der nedertuytscher spraken.

en 1581, où il prouve, selon le témoignage du professeur Kluit, qu'il s'était fait une idée très-nette du génie de notre langue.

Un ouvrage également recommandable, c'est le *Dialogue sur la littérature nationale* (twee-spraack der nederduytsche letterkunst), publié en 1584, par la Chambre de rhétorique *in liefde bloeyende,* et rédigé, comme on le croit communément, par Spiegel. Cette production qui mérite d'être remarquée comme la plus ancienne grammaire de notre langue, contribua puissamment à corriger le langage. Une année après, la même Chambre publia un *Essai de dialectique* (Ruygh bewerp van de redenkaveling ofte nederduytsche dialectike), en cinq livres, avec un abrégé, en vers, de cet ouvrage, sorti comme le précédent de la plume de Spiegel. Cet écrivain est encore regardé comme l'auteur d'un *Abrégé de rhétorique,* en vers (Rederyckkunst in rym op 't korst vervat), publié par la même Chambre, en 1587. Tous ces traités se recommandent autant par leur contenu, que par la pureté du langage; d'un autre côté, ce projet de perfectionner la langue avait été favorisé quelques

années auparavant, par un ouvrage de J. Van Der Werve, intitulé *Schat der duytsche tale*, qui renferme un grand nombre de termes bâtards rendus par autant de mots purement hollandais.

Pour terminer la série des prosateurs de cette époque, nous indiquerons brièvement quelques ouvrages historiques qui appartiennent en partie à la fin du seizième siècle, et en partie aux premiers jours du dix-septième. En premier lieu se présente la description du siége et de la délivrance de la ville de Leyde, en 1574, par Jean Fruytier, maître des requêtes du prince d'Orange, dont nous avons eu déjà occasion de parler. Elle parut peu de temps après cet événement, et c'est la plus ancienne source où l'on ait puisé les particularités qu'on en a consignées par écrit.

Il y eut vers la fin de ce siècle plusieurs écrivains qui recueillirent les événemens les plus mémorables arrivés dans les Pays-Bas, de leur vivant, ou peu avant leur naissance. A leur tête se trouve Emmanuel Van Meteren, négociant instruit et éclairé, qui naquit à Anvers, en 1535, et mourut à Londres, en

1612. Son *Histoire des guerres des Pays-Bas,* qui parut pour la première fois en 1599, et qu'il continua depuis, comprend, d'après le dernier travail de l'auteur, en trente-deux livres, le récit de tous les événemens importans arrivés dans les Pays-Bas, et dans les provinces limitrophes, depuis l'an 1500 jusqu'à l'an 1612, recueillis avec beaucoup de zèle dans une foule de mémoires historiques.

Il fut suivi par Everard Van Reyd, homme d'une grande instruction, qui figura avec éclat sur le théâtre politique. Il naquit à Deventer, en 1550 et mourut à Leeuwaarden, en 1602, au service du prince Guillaume Louis de Nassau. Il composa un ouvrage en dix-huit livres sur l'*Origine et les progrès des guerres des Pays-Bas, ou Histoire véritable des principaux événemens arrivés dans les Pays-Bas, et ailleurs, depuis* 1566, *jusqu'à* 1601, qui fut publié après sa mort par un conseiller frison, nommé Jean Van der Sande, et continué, dans la dernière édition, depuis 1650, jusqu'à l'an 1619.

Peu de temps après on vit paraître, en trente-huit livres, l'histoire d'une période à-peu-

près égale, de 1556 à 1600, écrite avec plus de détails encore, par Pierre Bor, né à Utrecht, en 1559, et mort à Haarlem, en 1635. Il avait passé une grande partie de sa vie à rassembler tous les documens propres à éclaircir l'histoire des Pays-Bas, surtout pendant cette période, et il fut nommé historiographe par les états de Hollande. La dernière édition et la plus complète de son ouvrage, qu'il avait publié lui-même, par parties, dès l'an 1595, et dont la dernière parut un an après sa mort, a été donnée au public en 1679, en quatre volumes in-f.° Sans entrer dans la discussion du mérite de ces trois historiens, nous nous bornerons à observer que leurs ouvrages, quoique très-importans pour ceux qui font une étude spéciale de l'histoire de la patrie, ne se distinguent, comme productions historiques, ni par le style, ni par l'ordre et l'enchaînement des récits, ni par la considération philosophique des causes et de l'ensemble des événemens.

Terminons par un mot sur l'ouvrage historique du savant P. Merula, de Dort, qui occupa, pendant quinze ans, la chaire d'his-

8..

toire à l'Université de Leyde, se rendit célèbre par une foule d'écrits historiques, et mourut en 1607, à l'âge de 49 ans. L'ouvrage dont il s'agit a pour titre : *Trésor du temps* (tydt-thresoor), ou *Récit abrégé de l'état des églises et du gouvernement séculier,* etc., et comprend les événemens les plus remarquables de la terre, depuis la naissance de J. C. jusqu'à l'an 1260. Son fils Guillaume Merula, qui publia l'ouvrage de son père, en 1614, le continua jusqu'à cette année. On lui doit des éloges pour la pureté de son langage, qualité qui se trouve aussi dans ses autres écrits tels que sa *Manière de procéder en justice,* et son *Traité des déserts.*

LIVRE II.

POÈTES ET PROSATEURS CÉLÈBRES DU XVII.e SIÈCLE.

LE siècle dont nous allons dérouler le tableau, est regardé, à juste titre, comme l'âge d'or de notre littérature. Sur les fondemens si heureusement posés par Coornhert et Spiegel, vers la fin de la période précédente, Hooft, Vondel, Cats, et d'autres écrivains célèbres, élevèrent, dans la première moitié du dix-septième siècle, le temple majestueux des lettres et des arts. Il serait trop long de développer ici les causes qui répandirent tant d'éclat sur cette époque; nous en avons d'ailleurs suffisamment parlé dans une autre occasion (1).

(1) Voyez la préface que l'auteur a jointe à ses *Essais de poésie du dix-septième siècle*, p. 23—36.

Cependant cet éclat ne fut que passager, et déjà vers la fin de ce siècle, nous le voyons s'effacer peu-à-peu. Il y eut pourtant quelques écrivains, tels que Brandt, Vollenhove et Antonides, qui se montrèrent de dignes élèves de cette école fondée par Hooft et par Vondel, et qui maintinrent la poésie et l'éloquence au point d'élévation où ces grands génies les avaient portées. Nous partagerons ce qu'il nous reste à dire touchant cette époque, en deux sections, l'une consacrée aux poètes, l'autre aux prosateurs.

SECTION PREMIÈRE.

POÈTES CÉLÈBRES DU XVII.e SIÈCLE.

Nous ouvrons cette période en signalant un homme qu'on peut considérer comme le chef de notre littérature, le célèbre poète et historien P. Cz. Hooft. Il naquit à Amsterdam, en 1581, d'une famille distinguée, et eut le bonheur d'avoir pour père le bourgmestre Corn. Pietz. Hooft, que sa sagesse,

sa probité et sa fermeté, firent appeler le *Caton d'Amsterdam et le miroir de tous les bourgmestres à venir.* Grâce à une éducation soignée et toute dirigée vers les lettres, ses heureuses dispositions se développèrent en lui sans obstacle. Après avoir achevé ses études à l'Université de Leyde, il parcourut l'Allemagne, l'Italie et la France, et revint dans sa patrie, riche des observations auxquelles il s'était livré, et des connaissances qu'il avait acquises. Comme il s'était initié, pendant son voyage, à la littérature italienne, il apprit des poètes de cette nation, objets de son enthousiasme, le secret de l'harmonie, qu'il chercha à naturaliser dans ses vers, et c'est à ce titre qu'on peut le regarder comme le principal réformateur de notre ancien système prosodique. Ses poésies cependant appartiennent pour la plupart à une époque antérieure à cette heureuse innovation. Parvenu à un âge plus mûr, il s'occupa de l'histoire générale et spécialement de l'histoire de sa patrie; après l'avoir long-temps étudiée, il se mit à l'écrire, s'attachant de préférence à reproduire les formes vigoureu-

ses de Tacite. Il se livra à ces travaux au château de *Muiden*, qu'il habitait depuis 1609, en sa qualité de *drossart* de cette ville, bailli de *Gooiland*, et grand-bailli de *Wesp* et *Wesper karspel*, et s'en occupa jusqu'à sa mort qui arriva en 1647, au grand regret de tous les amis des lettres et de tous les appréciateurs du véritable talent, qui l'avaient honoré pendant sa vie de leur haute estime et de leur sincère affection.

Les poésies de Hooft (car nous ne le considérons ici que comme poète), ont été recueillies pour la première fois en un vol. in-4.°, publié en 1636 par son confrère J. Van Der Burg; mais la collection la plus complète s'en trouve dans la dernière édit. de ses *mélanges* in-folio, de 1704, où l'on n'a omis que deux tragédies réprouvées par l'auteur lui-même, *Achille et Polyxène*, et *Thésée et Ariane*, qu'on a imprimées séparément en 1739. Cette collection se compose d'abord de quelques drames, tels que *Warenar met de pot*, heureuse imitation de l'*Aulularia* de Plaute; une comédie pastorale, intitulée *Granida*, où il rivalise avec les Italiens, ses modèles, de grâce

et d'harmonie; et enfin deux tragédies, imitées du théâtre grec, *Gérard Van Velsen* et *Bato*, qui tout en portant l'empreinte du goût peu épuré de l'époque, se recommandent néanmoins par l'élévation des pensées, la force et la vérité des tableaux, et la noblesse vraiment poétique de l'expression. Viennent ensuite plusieurs pièces fugitives plus ou moins étendues, de différens caractères et sur des sujets variés, parmi lesquelles ses poésies érotiques se distinguent par la gaîté, la grâce et l'harmonie. Ce qui caractérise en général la poésie de Hooft, c'est la vigueur, l'énergie et un heureux choix d'images; souvent il arrive que son style s'élevant avec le sujet, frappe l'esprit par sa hardiesse; souvent encore il attendrit par la douceur et la mollesse de ses accens; et quelquefois enfin, il réjouit par sa gentillesse et sa piquante originalité. On ne peut nier cependant que sa manière ne soit quelquefois recherchée et trop étudiée, qu'il n'y ait des jeux de mots de mauvais goût, défauts qu'il avait apportés de l'Ecole italienne, trop applaudie de son temps.

Vondel, quoiqu'il ait été précédé dans la

carrière par d'autres écrivains, mérite de trouver sa place après Hooft. Cet illustre écrivain, le prince et le père de nos poètes, naquit à Cologne, le 17 nov. 1587; peu de temps après sa naissance il arriva à Amsterdam, avec ses parens, que des persécutions religieuses avaient forcés de se réfugier en Hollande. Il y fut élevé et y passa le reste de ses jours. Destiné par son père au commerce de la bonneterie, il ne reçut point une éducation littéraire; il chercha plus tard à remédier, autant que possible, à cet inconvénient, en se familiarisant avec la langue latine, et même un peu avec la langue grecque, dans l'intention d'ennoblir le talent poétique qui s'était révélé en lui de bonne heure de la manière la plus éclatante. La première production, de quelque étendue, où se manifesta l'heureuse influence de ces études, fut sa tragédie de *Palamède*, qui parut en 1625. Nous ne rapporterons pas en détail les tracasseries que lui suscita cette pièce de la part de quelques hommes puissans, qui s'y croyaient grièvement offensés. Il nous suffira de savoir qu'elles ne ralentirent en rien ni son zèle pour la liberté civile et

religieuse, ni son amour pour la poésie. Cette dernière passion s'accrut au contraire avec sa gloire. L'énumération de toutes ses pièces, dans l'ordre où elles ont paru, nous mènerait trop loin. Nous dirons néanmoins que vers l'an 1632, il conçut le plan d'un poème épique très-étendu, dont le sujet était la *Marche de Constantin-le-Grand vers Rome* (den togt van Konstantijn-den-Grooten naar Rome), auquel il avait déjà travaillé pendant plusieurs années, lorsque la mort de son épouse, arrivée en 1640, vint l'en détourner. Plus tard il forma, à ce qu'il paraît par la dédicace de sa traduction en vers de Virgile, un nouveau plan de poème épique, en douze livres, sous le titre de *Bato,* qui resta probablement en projet, puisque Brant n'en fait point mention dans sa Biographie. Le poète n'en continua pas moins à se livrer à ses études chéries, et à s'occuper surtout de la tragédie, jusque dans un âge très-avancé. Tandis qu'à chaque nouvelle publication il voyait croître sa renommée, sa fortune bien loin d'augmenter dans la même proportion, déclinait sensiblement, par le peu de soins qu'il

donnait à son commerce, et surtout par les prodigalités d'un fils dénaturé. Celui-ci, entraîné par la licence et l'amour du jeu, se porta à de tels excès, que son respectable père, pour préserver son fils de la plus honteuse flétrissure, fut forcé d'abandonner à ses créanciers la majeure partie de ses biens. Alors l'honnête vieillard, qui était entré dans la soixante-dixième année de son âge, se vit sur le point de tomber dans la plus affreuse indigence; mais la faveur de quelques grands le sauva de l'abîme en lui procurant un mince emploi au Lombard. On l'avait condamné depuis dix ans à ce travail servile, lorsqu'enfin on songea à donner sa retraite à l'illustre octogénaire, avec une pension égale à son traitement. Après avoir porté encore quelques offrandes sur l'autel des muses, il passa le reste de ses jours dans une paix profonde et mourut, sans agonie, le 5 février 1679, âgé de quatre-vingt-onze ans.

Voilà, en peu de mots, la vie d'un homme qui, quelles que soient les imperfections de la plupart de ses ouvrages, mérite d'être placé à la tête de nos poètes, par l'originalité de

son génie, la force de son imagination, la vivacité du sentiment poétique, constamment unies à un langage noble et majestueux. Il n'y a presque pas de genre de poésie où il ne se soit exercé avec succès. Il avait pour le genre lyrique, un de ceux qui demandent le plus de force et d'élévation, des dispositions particulières comme l'attestent les deux volumes de ses poésies diverses, et les chœurs de ses tragédies. Son *Etrille* (Roskam), prouve son talent pour la satire. Plusieurs morceaux d'un style noble et élevé, insérés au premier volume de ses poésies, et entre autres son poème sur la *Prise de Grol*, écrit d'une manière large et hardie, font voir avec quelle habileté il embouchait la trompette héroïque.

Mais c'est dans ses tragédies surtout, qui ne sont pas d'ailleurs irréprochables, qu'il déploya toute la sublimité et toute la force de son génie. Son *Palamède*, *Gilbert d'Amstel*, *Lucifer*, *Joseph à Dothan*, les *frères Bataves*, *Jephté* et plusieurs autres pièces, méritent, malgré les imperfections qui les déparent, d'être comptées parmi les plus heureuses imitations du théâtre grec qui exis-

tent en notre langue. On peut même ajouter, sans crainte d'être contredit, que la plupart des tragédies originales de Vondel, au nombre de 24, réunissent, à un degré éminent, les qualités les plus essentielles à la tragédie, et que les beautés de premier ordre dont elles étincellent en surpassent de beaucoup les imperfections. Ses autres productions, parmi lesquelles se distinguent ses poèmes didactiques, tels que ses *Méditations sur Dieu et la religion*, en six livres; les *Mystères de l'autel*, en trois livres, composés après sa célèbre conversion au catholicisme; *Saint-Jean le précurseur* (Joannes de boetgezant), espèce de poème héroïque ou plutôt historique en six livres; toutes ces productions révèlent le génie poétique dont la nature l'avait doué, et sa facilité à orner des couleurs les plus brillantes les sujets même les plus ingrats. Quant à sa traduction en vers de l'Enéide de Virgile, et des Métamorphoses d'Ovide, tout en reconnaissant qu'elles ne sont pas absolument indignes du talent de l'auteur, il faut avouer qu'il y est resté en deçà de la perfection dont un pareil travail est susceptible.

En résumé, si Vondel, contrarié par l'influence fâcheuse de son époque et par les circonstances difficiles de sa vie privée, ne s'est point élevé à toute la hauteur de l'art, il n'en doit pas moins être placé au rang de ces hommes qui furent poètes par la force de la nature et l'essor instinctif de leur génie. Disons encore à sa louange que ce fut lui surtout qui créa parmi nous le langage poétique, et qui joignit au charme et à la noblesse du style, cette diversité de mesure et de cadence qui fait qu'il est toujours approprié au sujet.

Le troisième rang parmi les grands poètes de ce siècle appartient incontestablement à notre aimable moraliste Cats. Il naquit à Brouwershaven, en 1577, d'une famille distinguée. Son intelligence extraordinaire décida ses parens à lui donner une éducation savante. Après avoir achevé ses études avec un brillant succès, il exerça la profession d'avocat, d'abord dans sa ville natale, ensuite à Middelbourg, et s'y acquit une grande réputation. En 1621, on lui offrit une chaire de droit à l'Université de Leyde, et presqu'en même temps la place de pensionnaire de la

ville de Middelbourg. Il accepta ce dernier emploi et l'exerça jusqu'en 1625, qu'il se rendit à Dordrecht, pour y occuper le même poste. Peu de temps après il fut nommé membre du Collége des curateurs de l'Université de Leyde. Deux ans s'etaient à peine écoulés qu'il partit, en qualité d'ambassadeur, avec un autre personnage éminent, pour l'Angleterre, où il reçut des mains du roi Charles I.er, les insignes d'un ordre de chevalerie. Il fut élevé, en 1636, à la dignité de conseiller-pensionnaire de Hollande; après en avoir rempli, pendant quinze ans, les pénibles fonctions, avec un zèle, un désintéressement et une habileté qui lui concilièrent tous les suffrages, il en fut déchargé en 1651, sur sa demande réitérée. Depuis cette époque, après avoir rempli une seconde fois le poste d'ambassadeur, il vécut dans la retraite à une campagne, appelée *zorgvliet* (sans souci) qu'il avait fait bâtir dans les dunes près de la Haye.

Il s'y livrait à l'agriculture, à l'étude de la nature, à la philosophie, et au commerce des muses, témoins ses poèmes aussi coulans et aussi agréables qu'ils sont remplis d'ins-

truction et de morale, *la Vieillesse* (de Ouderdom), *l'Homme des champs* (Buyten leven), *Pensées de jardin* (Hof-gedachten), *Saillies* (Invallende gedachten), *le Cercueil des vivans* (Doodkist voor levendigen), *Dialogue entre la mort et un vieillard, l'Ame et le corps; Vie d'un octogénaire et d'un homme de quatre-vingt-deux ans* (tachtigjarig en twee-en-tachtigjarig leven), et *Pensées durant mes insomnies* (Gedachten op slapelooze nachten).

Livré à ces occupations, il s'éteignit enfin le 12 septembre 1660, âgé de 82 ans et environ 10 mois, laissant deux filles, d'un mariage que la mort avait dissous dès l'an 1627. Cats possédait des connaissances très-étendues : jurisprudence, philosophie, histoire, littérature grecque et latine, langues modernes, tout était de son ressort. A ce vaste savoir il joignait une veine poétique des plus fécondes, d'où les vers s'échappaient avec autant de facilité que de celle d'Ovide. En aucun temps de sa vie il ne négligea le culte des neuf sœurs; il s'occupa spécialement de la poésie nationale, et enrichit la langue d'une foule de productions. Outre celles que nous

avons déjà mentionnées, on distingue encore son *Anneau nuptial* (trou-ring), qui présente un grand nombre d'aventures amoureuses et conjugales, pleines d'intérêt et d'instruction, empruntées à l'histoire sacrée et profane et à la mythologie; *le Mariage*, ou tableau de l'union conjugale, en six parties, sous le titre de : *Vierge, Amante, Fiancée, Epouse, Mère,* et *Veuve* (Maeght, Vryster, Bruyd, Vrouwe, Moeder en Weduwe); *Le miroir des temps anciens et des temps modernes* (Spieghel van den ouden en nieuwen tyt), ses *Emblèmes allégoriques et amoureux* (Sinne- en minne beelden), *le Combat intérieur* (zelfstryt) et plusieurs autres sur des sujets divers.

Indépendamment de l'instruction que l'auteur y a répandue avec profusion, ses tableaux se distinguent par une touche facile et grâcieuse, et par une vivacité et une fécondité d'esprit telles qu'on en trouve rarement chez les poètes. Il possède si bien le talent de présenter la même idée sous des images mille fois variées; les objets les plus communs viennent, sous sa plume, animer et embellir si heureusement sa pensée; il est si riche en

saillies ingénieuses et en tours grâcieux, qu'on ne cesse de s'étonner de son inépuisable fécondité et de la flexibilité de son génie. Cats n'a point cette hardiesse, cette vigueur et cette élévation qu'on remarque dans les poésies de Hooft et de Vondel; mais il remplace ces qualités, dont ses productions n'étaient d'ailleurs point susceptibles, par des beautés d'un autre ordre qui lui appartiennent en propre. Ses défauts mêmes les plus essentiels, tels que son trop d'abondance, l'uniformité de mesure, la diffusion de son style et l'emploi fréquent de chevilles, disparaissent, aux yeux du lecteur impartial, devant le grand nombre de perfections qui s'offrent de toutes parts dans ses œuvres, et qui recommanderont éternellement, à l'amour et à l'estime des hommes, cet heureux peintre du cœur humain, ce moraliste aimable dont les leçons s'adressent à tous les âges et à toutes les conditions.

Voici l'inscription qu'un poète très-estimable, M. J. De Kruyff, fit placer sous le portrait de Cats :

Zie hier, ô vaderland, den dichter uwer jeugd,
Wiens zoete poëzij, gestemd op zin en harten,
Haar lagchend wijsheid leert, haar spelend vormt ter deugd,
En in oorspronkelijk schoon zelfs laatre kunst kan tarten.
Hoe! werpt een kiescher eeuw dien schat verachtelijk neêr!
Zoo ging, met d'oude zêen, allengs uw roem verloren.
Koom, breng het nieuw geslacht ter school diens zangers weêr,
En eerlang ziet ge uw' roem met dien van Cats herboren.

» Voici, ô ma patrie, le poète de la jeunesse; ce poète, dont les accens mélodieux, captivant le cœur et l'esprit, la conduisent, en riant, à la sagesse et à la vertu. Son génie original n'a point à redouter la rivalité de ceux qui l'ont suivi dans la carrière. Mais quoi! un siècle plus raffiné rejetterait-il dédaigneusement ce trésor? hélas! c'est ainsi qu'avec tes mœurs antiques périt insensiblement ton ancienne gloire! rappelle donc tes enfans à l'école de cet aimable chantre; bientôt tu verras renaître, avec son nom, ta première splendeur. »

Un grand nombre de poètes, contemporains de ces trois grands génies, mériteraient ici une mention spéciale, si l'abondance des matières ne nous forçait pas à nous resserrer. Nous placerons donc sur la même ligne quelques savans

qui n'ont pas peu contribué à l'éclat de la poésie nationale. Le plus ancien d'entre eux est Pierre Schryver (Petrus Schriverius) qui naquit à Haarlem, en 1576, et mourut à Leyde en 1660; il passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa vie, occupé de travaux littéraires. Il était très-versé dans les langues anciennes, témoins les commentaires dont il enrichit plusieurs auteurs de l'antiquité, ainsi que dans l'histoire et les antiquités de sa patrie qu'il a éclaircies dans plus d'un écrit. Passionné pour sa langue maternelle, il contribua, par ses poésies et par d'autres productions, à l'épurer et à la perfectionner. On a recueilli, en 1738, en un vol. in-4.°, ses œuvres poétiques qui sont pour la plupart des pièces de circonstance. Elles se recommandent par la pureté du langage, la facilité de la versification, le tour poétique de l'expression, et placent leur auteur, sinon parmi les premiers poètes, au moins parmi les plus estimables de l'époque.

Après lui vient le célèbre Daniel Heinsius, tout à la fois archéologue, philologue et poète. Il naquit à Gand, le 9 Juin 1580; mais s'étant rendu dès son bas-âge, avec ses parens, en Hol-

lande, il s'arrêta d'abord à Middelbourg, ensuite à Francker, et enfin à Leyde, pour s'y vouer aux lettres. Il obtint de bonne heure la chaire de littérature grecque et latine à l'université de cette dernière ville; passa ensuite à celle d'histoire et de politique, et fut nommé plus tard conservateur de la bibliothèque publique. Il mourut, plein de jours et de gloire, le 25 février 1655. Il ne nous appartient pas de l'apprécier ici comme philologue et comme poète latin; quant à ses poésies nationales, elles ont été recueillies, en 1616, par son ami Schriverius, en un vol. in-4°. et accompagnées d'une double préface en prose et en vers, à l'exception de son superbe *cantique* en l'honneur de J. C. (lofzangh van J. C.) imprimé séparément en 1618. A l'édition de Schriverius en a succédé une autre, en 1650, petit in-8°. On y reconnait un homme qui joignait à d'heureuses dispositions naturelles une connaissance parfaite des grands modèles, et qui, de même qu'il s'est placé au rang des premiers savans de l'époque, aurait pu le disputer aux plus illustres favoris d'Apollon, s'il eût pu ou voulu se consacrer tout entier à la culture de la poésie nationale.

A la suite de Heinsius nous plaçons son compatriote et son parent Jacques Van Sevecote, (Jacobus Zevecotius) qui, né vers l'an 1596, et mort dans un âge encore tendre, peut être cité avant d'autres poètes qui le devancèrent, il est vrai, mais qui lui survécurent. Après s'être initié aux sciences et aux belles-lettres, d'abord à Gand, sa ville natale, et depuis à Louvain, il embrassa l'état ecclésiastique et entra dans l'ordre de S^{t}. Augustin; de retour d'un voyage en Italie, il vint en Hollande, où il se fixa, après avoir renoncé au sacerdoce et à la communion romaine. Pendant son séjour à Leyde, il dut à son propre mérite et à la recommandation d'Heinsius, l'estime et l'amitié des plus grands hommes, et obtint par leur influence, en 1626, la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université d'Harderwijk, où il mourut le 17 mars 1642. Comme poète national, tel que nous le considérons ici, il s'est fait connaître principalement par deux ouvrages, dont l'un, imprimé in-12 à Amsterdam, en 1638, chez J. Jansen, a pour titre : *Emblêmes ornés de vers, par J. Van Sevecote, et autres pièces diverses du même auteur.* La seconde

moitié de ce recueil, sous le titre de *poésies neêrlandaises écrites pour la plupart depuis quelques années*, mérite une attention particulière. Elle renferme vingt-six élégies, et quelques autres petites pièces fugitives, parmi lesquelles le plus grand nombre, et surtout celles du genre érotique, se distinguent par une douceur et une grâce singulière, et par une heureuse imitation des anciens. L'autre ouvrage est une tragédie, *le siége de Leyde*, imprimée en cette ville en 1626, qui, quoique d'une composition tout au plus médiocre, considérée sous le rapport de l'art, excite en plusieurs endroits notre admiration par la hardiesse et la nouveauté des images, la vigueur et la vivacité des tableaux, et la beauté des chœurs qui s'élèvent à toute la hauteur de la poésie lyrique. Zevecote est encore l'auteur d'une traduction pure et élégante du poème latin de Heinsius *de contemptu mortis*.

Le quatrième et le plus illustre des quatre savans que nous avons en vue, est l'immortel Hugo de Groot (Grotius), né à Delft, en 1583, et décédé à Rostok, une des principales villes commerçantes de la Baltique, en 1645. Nous

ne parlerons ni de sa vie, qui se trouve consignée dans plusieurs biographies, et entre autres dans celle de Gaspard Brandt et d'Adrien Van Cattenburg; ni de son mérite supérieur dans les principales branches des connaissances humaines; nous nous bornerons à le considérer ici comme poète. Ses poésies, qui n'ont rien de hardi ni d'élevé, traitent pour la plupart de matières religieuses et morales. La plus remarquable de ces productions est un savant poème didactique, en six livres, contenant la *Preuve de la véritable religion* (Bewijs van den waren godsdienst), qu'il composa au château de *Loevestein*; poème qui traduit d'abord en prose latine, reçut bientôt les honneurs de la traduction dans presque toutes les langues, et se répandit dans toute l'Europe. La quatrième édition de ce poème et de ses autres poésies religieuses a été publiée à Amsterdam en 1720, augmentée de la vie de l'auteur par Hoogstraten. On trouve encore quelques pièces de vers de Grotius, disséminées dans deux recueils du dix-septième siècle, connus sous le nom de *Comptoir de Clio* (Clioos kraam) et de *Poésies diverses*

(Verscheyde gedichten), parmi lesquelles la *Plainte de la dame Van Mechtelen, au sujet du prince Maurice d'Orange,* et sa *Lettre à son épouse Marie Reygersberg sur sa délivrance,* méritent d'être distinguées pour la force et la grâce.

Nous devons encore mentionner le savant Gaspard Van Baerle, plus connu sous le nom latinisé de Barlæus, né à Anvers, le 12 février 1584. Ses parens l'ayant emmené de bonne heure avec eux en Hollande, il suivit les cours de théologie à l'Université de Leyde, fut nommé, en 1612, sous-régent du Collége des Etats, en la même ville, et cinq ans après professeur de logique. Son attachement au parti des remontrans l'ayant fait destituer en 1619, il resta assez long-temps sans emploi, jusqu'à ce qu'il fût appelé à la chaire de philosophie et d'éloquence à l'Athénée illustre d'Amsterdam, en 1631. Il occupa ce poste avec beaucoup de distinction jusqu'au commencement de l'an 1648, qu'il mourut d'une maladie de langueur. La réputation qu'il s'est acquise dans l'éloquence et la poésie latine, il la mérite aussi comme poète national; plu-

sieurs pièces de vers qui respirent la douceur, la facilité et la grâce, insérées au recueil *Clioos kraam*, lui assignent un rang distingué parmi les meilleurs poètes de son temps.

Après ces savans il nous reste à dire un mot de deux femmes-poètes que leur propre mérite et l'amitié des plus grands génies de l'époque, tels que Cats, Hooft, Vondel, Barlæus, Huygens et autres, ont rendues célèbres. Ce sont Anna et Marie Tesselschade Roemers Visscher, toutes deux filles de ce Visscher que nous avons appris à connaitre comme un des principaux restaurateurs de notre poésie, vers la fin du seizième siècle. Elles naquirent toutes deux à Amsterdam, Anna, l'aînée, en 1584, et Marie Tesselschade, la cadette, environ dix ans après sa sœur. Elles moururent dans la même ville, la première en 1651, et la seconde en 1649. La poésie, la musique vocale et instrumentale, et d'autres arts analogues, leur étaient très-familiers, ainsi que le talent d'écrire et de peindre sur verre; elles joignaient à cela une connaissance parfaite du français et de l'italien, et l'une d'elles, Tesselschade, entreprit même la traduction

de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse : malheureusement il n'est rien parvenu jusqu'à nous de cette traduction, dont ses comtemporains parlent souvent avec les plus grands éloges. Ce qui nous reste de ces deux sœurs se borne à un petit nombre de pièces éparses dans différens recueils, tels que les *Figures allégoriques* de Roemer Visscher, publiées par Anna; *le Rossignol zélandais, Clioos kraam*, et autres. Les poésies d'Anna, qui vivait dans l'intimité de Cats, respirent davantage l'esprit de ce poète; celles de Tesselschade semblent écrites sous l'inspiration de Hooft, qui lui portait une estime et une amitié particulière. M. J. Scheltema a recueilli avec beaucoup de discernement, d'exactitude et de goût, tout ce qui concerne ces femmes célèbres, dans une dissertation qu'il a publiée en 1808.

Quoique moins connu, Laurent Réal mérite d'être compté parmi les bons poètes de cette époque. Né à Amsterdam, en 1583, il y mourut en 1637. C'était un homme d'un profond savoir, et doué de puissantes facultés morales, qu'il eut occasion de déployer dans plusieurs missions militaires et politi-

ques, dont il s'acquitta avec la plus grande distinction, tant dans son propre pays que dans les pays étrangers. Protecteur zélé des lettres, il encouragea surtout l'étude de la langue et de la poésie nationale, et ne dédaigna pas de prêter son secours à Vondel, dans la traduction des *Troyennes* de Sénèque. Il cultiva lui-même la poésie avec succès, comme l'attestent le petit nombre d'ouvrages qui nous restent de lui. Indépendamment d'une satire flamande sur la *Prédestination,* commençant par ces mots : *Ol es de mensch elacie,* qui se trouve imprimée dans les œuvres de Vondel, et que celui-ci, selon le témoignage de Brandt, attribuait pendant sa vie à Réal, on trouve encore de lui trois petites pièces de poésie, d'un style gracieux et élégant, dans le recueil dont nous avons déjà parlé *Verscheyde nederduytsche gedichten* (1).

Il est deux poètes dramatiques de cette époque beaucoup plus connus ; l'un, Gerbrand Adriaansz. Bredero, naquit à Amsterdam, le 16 mars 1585, et mourut dans la même ville,

(1) Amsterdam, 1659, pag. 11, 56 et 158.

à la fleur de l'âge, le 23 août 1618. Excepté sa langue maternelle, il ne possédait aucune autre langue, si ce n'est un peu de français, et n'avait reçu ni instruction ni éducation ; mais la nature l'avait gratifié de ses dons, et il réussit surtout dans le genre comique. Ses œuvres remplissent deux vol. in-4.° Le premier contient sous le titre de *Grand chansonnier comique et amoureux* (Boertigh, amoureus en aandachtig groot liedeboeck), une grande quantité de chansons sur différens sujets; le second intitulé : *Œuvres complètes de G. A. Bredero* (Alle wercken van G. A. Bredero) renferme ses tragédies, ses comédies et ses farces, avec quelques pièces fugitives et des épîtres. Ses prétendues tragédies, assemblage informe de scènes tragiques et comiques, ne sont que des *tragi-comédies,* sans liaison, sans plan et sans unité. Ses comédies et ses farces ne sont pas exemptes de trivialité et de mauvais goût; tout ce qu'il a écrit néanmoins porte le cachet d'un véritable talent poétique, et sa versification est presque toujours facile et coulante. Ses comédies abondent en traits plaisans, et offrent une pein-

ture animée des mœurs des habitans d'Amsterdam, surtout des classes inférieures. On cite parmi les meilleures *Jerolimo ou le Brabançon espagnol* (de Spaanche Brabander Jerolimo), et son *petit Maure* (Moortje), imitation burlesque de l'Eunuque de Térence. Quant à ses chansons, elles présentent les mêmes beautés et les mêmes défauts.

L'autre, Samuel Coster, médecin d'Amsterdam, se fit remarquer vers le même temps, à la cour de Melpomène et de Thalie; il naquit, selon Paquot, vers l'an 1580 ou 1590, et mourut peu de temps après la première moitié du dix-septième siècle. Il est certain qu'il exerça pendant plus de cinquante ans la médecine à Amsterdam, et qu'il ne décéda que dans un âge très-avancé. La nature lui avait libéralement départi, ainsi qu'à Bredero, l'imagination et le talent des vers; et au jugement de Brandt, il aurait pu le disputer aux plus grands poètes, s'il eut donné plus de soin à ses compositions dramatiques. Ses principales pièces sont *Iphigénie*, *Isabelle*, *Ithys*, *Polyxène* et le *Richard* (de Rycke man), tragédies; *Teeuwis le paysan* (Teeuwis de

boer) et *Madame Grevelinckhuysen* (Menjuffer Grevelinckhuysen) et *Tyske Van der Schilde*, comédies.

A propos de Coster, nous devons ajouter un mot sur l'origine du théâtre d'Amsterdam, dont il jeta en quelque sorte les fondemens en établissant son académie dramatique. Vers le commencement du dix-septième siècle florissaient à Amsterdam trois Chambres de Rhétorique, l'ancienne sous la devise *in Liefde bloeijende* (l'Amour la fait fleurir), et deux Chambres brabançonnes, dont la principale était connue sous le nom de *la Lavande Blanche* (Witte Lavander), ayant pour devise : *Wt levender Jonst* (la Générosité l'anime). Ces deux dernières rivalisaient avec l'ancienne dans la représentation des pièces de Hooft, Vondel, Bredero, Coster, etc., représentations qui furent données d'abord par les membres de la société, ensuite par des acteurs à gages. Le bénéfice résultant des représentations de l'ancienne Chambre, ne tarda pas à être dévolu à l'hospice des vieillards, qui en supporta dès lors les frais. Coster qui, de concert avec Bredero, avait

d'abord prêté la main aux exercices de l'ancienne Chambre, résolut bientôt d'en fonder une nouvelle sous le nom d'*Académie*. Elle fut érigée, à ses frais, sous les auspices de la régence, et installée en 1617; un certain Suffridius Sextinus composa à cette occasion un prologue intitulé *Apollon*, lequel fut suivi d'une tragédie sur l'assassinat du prince d'Orange (*de moord beghaan aan Willem, prinse van Oranje*), composée par G. Van Hoogendorp, de Delft, qui se distingua parmi les Rhétoriciens, vers le commencement du dix-septième siècle. Les administrateurs de la maison des orphelins, voyant les avantages que l'hospice des vieillards retirait des représentations de l'ancienne Chambre, conclurent un traité avec Coster, et se chargèrent, en 1622, de la direction de l'*Académie* et de ses dépendances. Cependant, la dissention qui s'était glissée entre les deux sociétés prit un caractère tellement grave, que le magistrat résolut, en 1632, de réunir ces deux institutions. A cette occasion, l'*Eglantier* de l'ancienne Chambre s'enlaça à la *Ruche* de la nouvelle Académie, et de leurs devises réu-

nies on forma celle-ci : *Door ijver*, ou *ijver in Liefde bloeijende* (le zèle nourri par l'affection). Peu de temps après, la salle de l'Académie fut reconstruite sur le même emplacement, et inaugurée en 1638, sous le nom de *Spectacle*, par la représentation du fameux *Gilbert d'Amstel*, de Vondel. A cet édifice en succéda un nouveau, en 1664, lequel subsista, sans changemens notables, jusqu'en 1772, qu'il devint la proie des flammes.

Nous devons citer en passant *Théodore Rodenburgh*, auteur de plusieurs drames, et d'un ouvrage mêlé de prose et de vers, intitulé : *Eglentiers Poëtens Borst-weringh.* Neveu, par sa mère, du célèbre H. Laurenz. Spiegel, il jouissait d'une grande considération; chevalier de l'ordre de Bourgogne, il fut en outre revêtu de grandes dignités. L'ouvrage qus nous venons de signaler annonce des connaisances variées ; mais l'auteur se distingua moins par ses succès que par son zèle pour la culture de la poésie nationale, dans laquelle il ne s'éleva guère au-dessus de la médiocrité. On ne saurait préciser l'époque de sa naissance et de sa mort; néanmoins on

a des raisons de croire qu'il vint au monde dans la dernière moitié du seizième siècle, et qu'il mourut avant le milieu du dix-septième.

Fixons maintenant notre attention sur un poète moraliste très-estimable, *Dirk Rafelsz. Camphuysen*. Né en 1586, à Gorkum, il fut destiné d'abord à la peinture et ensuite à la prédication. Il se distingua pendant trois ans à Vleuten, comme orateur évangélique; sectateur d'Arminius, dont il avait puisé les principes à l'Université de Leyde, il fut enveloppé dans la persécution qu'on suscita contre les partisans de ce docteur. Fugitif et errant, sans fortune et sans abri, il trouva enfin, avec beaucoup de peine, un refuge à Dokkum, en Frise. Une mort prématurée l'y enleva le 9 juillet 1626, lorsqu'il avait à peine dépassé l'âge de 40 ans. Ses œuvres qui, comme toutes ses actions et ses paroles, respirent le plus pur amour de la vertu et de la piété, sont divisées en deux parties, dont la première contient ses poésies originales sur la morale et la religion, et la seconde une paraphrase poétique des cantiques sacrés et des psaumes. Elles révèlent

l'une et l'autre un écrivain original, qui s'exprime avec force et avec énergie, et qui revêt ses idées des images les plus justes et le plus gracieuses. Son style est moins poli et sa versification moins harmonieuse que celle des autres auteurs de cette époque; mais il rachète ces défauts, dont on n'a pas à s'étonner, si l'on considère et le temps où il vécut et les circonstances de sa vie, par une diction mâle, nerveuse et pleine de sens.

Les poètes dont nous avons parlé jusqu'à présent étaient tous, à l'exception de Cats, hollandais ou élevés en Hollande; il est vrai que d'autres provinces produisirent vers la même époque des poètes dignes d'être cités; telles que la Zélande, où la gloire de Cats fit naître une noble émulation parmi les nourrissons des muses. Un des plus anciens poètes de cette province est Antonis de Hubert, jurisconsulte, né à Zierikzee, de parens illustres, et revêtu dans sa ville natale des premières dignités. Son zèle pour la culture de la langue et de la poésie nationale, lui concilia l'estime de Hooft, de Vondel et d'autres grands hommes de son temps. Il a publié, en 1624,

une traduction en vers des psaumes, qui n'est pas sans mérite.

En 1598, la Zélande vit naître un autre poète, également issu d'une noble famille, Adrien Hoffer, qui fut homme de lettres, et occupa plusieurs emplois éminens, entre autres celui de receveur-général des domaines du comte dans sa province. Il fit imprimer en 1635, sous le titre de : *Nederduytsche poëmata*, un recueil de ses poésies qui ont trait pour la plupart à des matières religieuses et morales, et qui sont entremêlées de quelques vers latins. Quoique son génie poétique soit sans élan, sa versification ne manque ni d'harmonie ni de grâce. Il mourut le 21 mai 1644.

On doit les mêmes éloges à Johan de Brune, poète qui naquit à Middelbourg, dans la même année 1598, et qui y mourut en 1658. Il fut également homme de lettres et investi de dignités considérables; il remplit en dernier lieu les fonctions de conseiller-pensionnaire de Zélande. Au milieu de ces graves occupations, il sut dérober quelques instans aux affaires pour les consacrer aux muses

et publia plusieurs poèmes sous le titre de : *Berijmde keurspreuken van Salomon* (Proverbes choisis de Salomon, mis en vers), et *Emblemata of Zinne werck* (Emblêmes ou Allégories), accompagnés de vers et d'explications; enfin une traduction des psaumes en vers blancs. Sa versification est facile et coulante sans manquer de vigueur, surtout dans ses *Emblêmes* qui se composent de petits poèmes destinés à mettre en lumière quelques vérités utiles figurées allégoriquement, à la suite desquels on trouve des explications plus étendues en prose, écrites d'un style noble et pur et semées de vers, qui sont le plus souvent des traductions de passages choisis dans les meilleurs auteurs anciens et modernes.

Ces deux poètes contribuèrent aussi à la formation d'un recueil de poésies composées pour la plupart par des poètes Zélandais, et publié, en 1623, sous le titre de *Rossignol* (Zeeuwsche Nachtegaal). Ce recueil, suivi d'un assez grand nombre de pièces burlesques et comiques d'un peintre de Middelbourg, nommé Adrien Van der Venne, sous le titre général de *Tafereel van sinne-*

mal (Tableau des passions), est partagé en trois parties intitulées : *Minne-clagt*, *sede-sangh* et *hemel-sangh* (élégies érotiques, chants moraux et chants célestes); elles renferment, non-seulement des poésies des deux écrivains que nous venons de citer, du prince des poètes Zélandais, Cats, d'Anna Roemers Visscher, qui voulut s'acquitter ainsi envers les littérateurs de la Zélande; mais en outre un grand nombre de vers de poètes moins connus. Parmi ces derniers nous nous bornerons à nommer Simon de Beaumont, pensionnaire de la ville de Middelbourg, les frères Apollonius et Jacques Scotte, dont le premier se fit un grand renom parmi les savans de cette époque; et la spirituelle Jeanne Coomans, épouse de Jean Van der Meerschen, receveur des Etats de Zélande, que Cats honora de son estime particulière, et à laquelle il se plaît à rendre hommage dans son poème sur l'*hymen*, lorsqu'il parle des vertus et des qualités de l'*épouse*.

La province d'Overyssel eut aussi ses poètes dans la première moitié du dix-septième siècle; parmi eux, Jacob Revius figure au

premier rang. Né à Deventer, en 1586, il fut destiné à la prédication, et remplit ce ministère avec distinction pendant plusieurs années dans sa ville natale. Appelé ensuite à la direction du Collége des Etats à Leyde, il y mourut en 1658. C'était un homme d'un grand savoir, comme l'attestent de nombreux ouvrages dont l'appréciation n'appartient point à notre sujet. Il se fit connaître au parnasse par la publication d'un recueil de poésies morales et religieuses qui parut, en 1630, sous le titre de : *Overijsselsche sangen en dichten Jacobi Revii.* Il ne s'élève pas très-haut, mais il ne manque ni de facilité, ni d'élégance, ni de coloris poétique. Nous lui devons aussi une édition corrigée des psaumes de Dathenus, publiée en 1640.

Peu de temps après Revius, Deventer vit naître un autre poète, nommé Jean Van der Veen, qui mourut dans sa ville natale en 1659. Nous avons de lui un recueil considérable de vers sur des sujets allégoriques, sous le titre de *Zinnebeelden of Adams appel,* que l'on fait suivre ordinairement d'un grand nombre de poésies badines et burlesques,

telles que *Overzeesche bruiloftszangen, zegezangen, raadselen,* etc. (Epithalames, chants de triomphes, énigmes). Quoiqu'il manque assez souvent de pureté, de goût, et de vigueur, il n'en mérite pas moins d'être classé parmi les poètes spirituels, faciles et gracieux.

A la suite de Van der Veen, nous placerons un poète Frison nommé Jean Starter, qui naquit en 1594, et mourut probablement vers le milieu du dix-septième siècle. Il se rendit célèbre par son *Jardin de plaisance* (Frieschen lusthof), qui se compose en grande partie de poésies érotiques. Nous passerons sous silence ses autres productions, en nous rappelant toutefois qu'il fit les deux derniers actes de l'*Angenietje* de Bredero, comédie en vers que l'auteur avait laissée incomplète. Il a de la grâce et de la facilité, mais son style n'est pas très-pur.

L'amour de la poésie n'était pas tout-à-fait éteint en Flandre et dans le Brabant aux premiers jours du dix-septième siècle. On vit au contraire, dans ces deux provinces, s'élever des poètes qui occupent un rang très-distingué sur notre parnasse. Justus Har-

duyn, ou Harduinus naquit à Gand, en 1582, et mourut en 1630. Il reçut une éducation littéraire et se destina à l'état ecclésiastique. Les nombreuses poésies qu'il nous a laissées se distinguent toutes par l'harmonie du style, la pureté et la force du langage et la couleur poétique des expressions; telles sont *Weerlycke liefde tot Rosemond; Verzuchtingen der bruyd tot haren goddelycken bruydegom,* imitation du cantique des cantiques; *Goddelicke lofzangen tot vermaekinge van alle geestighe liefhebbers;* la chute et le repentir du roi David; une paraphrase du psaume quatre-vingt-huitième; et une imitation libre du poème latin de Herman Hugo (1).

Un autre Flamand nommé Guillaume Van der Elst, curé de Bouchaute et Waterdyck, mérite ici une mention honorable. Il est l'auteur d'un recueil de poésies morales (geestelycke gedichten) qui parut à Anvers, en 1624. Il nous apprend lui-même qu'il se proposa pour modèles Heinsius et Cats, et surtout ce

(1) Voyez Verhandeling van J. F. Willems, 2 part. pag. 39 — 45.

dernier qui eut toujours de nombreux admirateurs en Flandre et dans le Brabant. Ses imitations, à en juger par les échantillons que nous en a donnés le savant M. Willems, sont heureuses, et décèlent un poète-moraliste facile et poli.

La ville d'Anvers vit naître, en 1584, un poète nommé Guillaume Van den Nieuwlandt, qui mourut en 1635, après s'être distingué dans la carrière. Il cultiva aussi la peinture avec succès. Les tragédies qu'il nous a laissées sont au nombre de six : *Saül, Claudius Domitius Néron, Livie, Cléopâtre, Sophonisbe* et *Salomon;* elles ont toutes, au jugement du savant que nous venons de citer, beaucoup de mérite, eu égard au temps où elles furent composées. Il est de plus auteur d'un *Essai sur l'homme* (Poëma van den mensch), in-4.° dont les extraits publiés par M. Willems, donnent une si haute idée, que, si l'ensemble répond à ces fragmens, il lui assure à jamais un rang distingué sur notre Parnasse.

Olivier De Vree ou Vredius, savant Brugeois né d'une famille distinguée en 1597, et mort en 1652, se fit également connaître par son

talent poétique. Il parut de lui à Gand, en 1624, en petit format, un poème sur *l'origine et les progrès des Carmélites,* ainsi que d'autres pièces intitulées : *Vermaerde oorlog-stucken van de grave van Bucquoy, Mengel-dichten, Fyghesnoeper, Bacchus-kronyck* en *Venus-ban,* imprimées in-8.º, à Bruges, en 1625.

Nous devons aussi dire un mot d'un poème de P. Gheschier, curé du Béguinage, à Bruges, intitulé *la Pierre de touche du monde* (des Werelds proefsteen), imité librement du latin d'Antonius a Burgunda, lequel parut in-4.º, à Anvers, en 1643. Il se recommande par une versification coulante, et une diction pure et correcte; c'est à ce titre que Huydecoper le cite fréquemment dans son essai sur la langue et la poésie (Proeve van taal- en dichtkunde) (1).

En reportant nos regards sur la Hollande, nous ne saurions passer sous silence Samüel Ampzing, ministre de l'évangile et poète, qui s'offre d'abord à notre attention. Né à Haar-

(1) Voir aussi Willems, II.e D. bl. 89 — 90.

lem, en 1594, il y mourut, à ce que nous croyons, vers le milieu du dix-septième siècle. Parmi les nombreux écrits qui attestent son savoir, son zèle et sa piété, il y en a quelques-uns qui se rapportent à la langue, à la poésie et à l'archéologie nationale, qu'il cultiva avec amour; on distingue entre autre une ode sur la prise de Bois-le-Duc, par le prince d'Orange (*Nassauwsche lauwerkrans op de verovering van s'Hertogenbosch*), son Catéchisme poétique (Rym catechismus), et surtout la description et l'éloge de la ville de Haarlem, en vers, accompagnés d'une foule de notes historiques et archéologiques, et suivis de la traduction d'un poème de Scriverius en l'honneur de Laurent Coster (*laurecrans voor Laurens Coster*). Nous parlerons plus tard de la préface philologique (Nederlandsch taelbericht) placée en tête de l'ouvrage. Dans toutes ses poésies l'auteur ne s'élève guère, et il ne peut être compté tout au plus que parmi les versificateurs qui ne sont pas dépourvus de facilité.

Nous profiterons de l'occasion pour dire un mot d'Elias Berckmans, poète contempo-

rain, qui occupa un poste important dans la marine, et mourut dans l'intervalle de 1640 à 1650. Il nous a laissé un poëme étendu et en partie historique sur la marine (*der zeevaert lof*) en six livres, dont les cinq premiers sont écrits d'un style noble, en vers alexandrins. Le sixième écrit d'un ton plus familier, en petits vers, contient une peinture originale de la vie des marins de nos jours, avec le récit d'un voyage sur mer et d'un retour dans la patrie. L'auteur toutefois y fait preuve de plus de connaissance et de lecture que de talent poétique, et laisse entrevoir de nombreuses traces de mauvais goût. On rencontre néanmoins quelques passages écrits d'inspiration, qui prouvent que Berckmans réussit surtout dans le genre léger et badin.

L'ordre des temps nous amène un poëte qui mérite, à juste titre, d'être placé parmi les premiers génies de ce siècle, le célèbre Constantin Huygens, l'ami et le contemporain de Hooft. Né à La Haye, en 1596, de parens distingués, il profita des avantages d'une bonne éducation que sa naissance le mit à même de recevoir. Arrivé à l'âge mûr,

ses connaissances et ses talens lui donnèrent plus d'illustration que les titres d'honneur dont il était revêtu en qualité de chevalier, seigneur de Zuylichem, de premier conseiller et maître des comptes du prince d'Orange. La poésie eut pour lui un charme particulier; aussi la cultiva-t-il avec succès dans presque toutes les langues, en latin, en français, en italien, mais surtout dans sa langue maternelle. La première collection de ses œuvres parut à Amsterdam, sous le titre de *Loisirs* (Ledige uren); elle comprend, outre ses poésies nationales, quelques essais dans différentes langues étrangères. Environ trente ans plus tard, son fils Chrétien Huygens, qui s'immortalisa dans les sciences, publia une édition complète des œuvres de son père, en vingt-sept livres, sous le titre de *Bluets* (Koren bloemen). L'édition entière comprend vingt-sept livres; elle est partagée en deux parties : la première contient onze livres, qui renferment des poèmes plus ou moins étendus sur des sujets tantôt nobles et sérieux, tantôt légers et badins, dont l'énumération et l'appréciation nous mèneraient

trop loin. Qu'il suffise de dire, en général, que ces poèmes, étincelans de verve et de poésie, décèlent les connaissances les plus précieuses; on y remarque une diction forte, pleine de profondeur et d'une élégance exquise. Le poète dédaignant les expressions familières et triviales, donne à ses pensées un tour original, et crée, au besoin, des termes nouveaux, ou donne aux termes anciens une acception nouvelle. Son style en contracte parfois un peu de rudesse, de contrainte et d'obscurité; ses idées et sa diction sans être toujours exemptes de recherche et d'affectation, sont le plus souvent spirituelles, expressives et vigoureuses, et ses écrits sont une véritable source où l'on peut puiser des locutions nouvelles pleines de sens et de charmes. La seconde partie, si on en excepte le livre vingt-sept, qui renferme une traduction, se compose presque en entier de petits *impromptus* dans le style de Martial. Les saillies et les tournures originales y abondent; quoique certaines pièces puissent être taxées de fadeur. Huygens mourut en 1687, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, après avoir suc-

cessivement rempli les fonctions de secrétaire auprès de trois princes de la maison de Nassau. Ses talens et ses vertus avaient inspiré la plus haute estime à ses contemporains les plus illustres; témoins le panégyrique en vers placé en tête de la dernière édition de ses œuvres, les lettres que lui adressa Hooft, et l'éloge qu'en fait Brandt dans sa biographie de Vondel.

Le premier qui se présente après Huygens, est le célèbre auteur de l'Arcadie Batave (Bataafsche Arcadia), ouvrage en prose aussi agréable qu'instructif, dont nous parlerons par la suite. Jean Heemskerk, né en 1597, d'une illustre famille, après avoir étudié les sciences exactes et la jurisprudence, à l'Université de Leyde, soutint l'éclat de son nom par une vie laborieuse et consacrée au bien public; il occupa en dernier lieu le poste de conseiller à la haute cour, et décéda revêtu de cette dignité, en 1656. Comme poète il n'est bien connu que depuis peu d'années; et cependant il mérite, à ce titre, une distinction particulière. Déjà les morceaux de poésie insérés dans son *Arcadie* avaient ré-

velé une touche spirituelle et gracieuse; une élégie composée sous le nom d'une dame *Joachimi,* sur la mort de son époux, le seigneur Van Ketel, et insérée dans le *Recueil de poésies diverses* (1), vint ajouter un nouveau fleuron à sa couronne; cette pièce respire une douceur et une mollesse de tons singulière, jointe à un style facile et élégant. Mais l'ouvrage où son talent poétique brille de tout son éclat, c'est le recueil rare et trop peu connu des poésies de sa jeunesse, publié pour la première fois en 1622, et ensuite en 1626, sous le titre de *l'Art d'aimer,* etc. (Minne-kunst, Minne-baat, Minne-dichten en Mengel-dichten). Ce recueil, qui a paru sans nom d'auteur, a d'abord été attribué, avec fondement, à Heemskerk, par le savant archéologue J. Scheltema, dans sa dissertation sur le mérite de ce poète (2). Les

---

(1) Pag. 42 de l'édition de 1651, et pag. 52 de celle de 1659.

(2) Geschied- en letterkundig mengelwerk, I.e D. III.e st. bl. 49, enz.

premières pièces qu'on trouve dans ce recueil sont des imitations libres et heureuses de l'Art d'aimer d'Ovide, et de son Remède contre l'amour; viennent ensuite une foule de pièces érotiques originales, et enfin des pièces diverses parmi lesquelles quelques odes traduites d'Horace; toutes découlent d'une veine riche et abondante; la plupart sont relevées par des beautés naturelles, et par une diction pleine d'esprit, de grâce et d'harmonie. Heemskerk publia, en 1641, une traduction du *Cid* de Corneille, remarquable par la beauté et l'énergie des vers; il avait déjà fait paraître, six ans auparavant, un poème original sous le titre de Discours héroïque de l'amiral Van Heemskerk (*des admiraals Van Heemskerk helden-sprake*).

Nous devons dire à cette occasion un mot de Jacques Van der Burg, l'ami particulier de Heemskerk, et de quelques autres personnages célèbres de l'époque. C'était un homme d'un talent distingué qui occupa dans l'état des emplois considérables, comme on peut le voir dans la notice sur sa vie insérée dans le 2e vol.

de l'Euterpe (1). On y lit une indication de ses compositions poétiques, disséminées, au nombre de dix-huit, dans plusieurs recueils. La plus remarquable de ces pièces a été placée, comme un essai, à la suite des poésies érotiques de Westerbaen, essai qui nous le fait connaître comme un poète à qui la nature n'avait refusé ni les qualités de l'esprit ni le don de l'harmonie; on ignore l'époque précise de sa naissance. Il mourut à Amsterdam, vers l'an 1660.

Nous devons à l'auteur de la notice sur Van der Burg des détails non moins curieux touchant un poète contemporain, tout aussi peu connu, Samuël Ingen. Celui-ci publia, en 1658, une traduction en vers de la *Bergère fidèle*, pastorale italienne de Contarini, suivie de quelques pièces originales, au nombre de cent. Les fragmens qu'on en a publiés assurent à l'auteur un rang parmi les poètes spirituels et aimables (2).

Un poète plus connu, Jacques Van Wester-

(1) Pag. 65.

(2) Euterpe, I.e st. bl. 111 — 125.

baen, se rapproche beaucoup du talent et de la manière de Van der Burg. Il naquit en 1599, étudia d'abord la théologie et ensuite la médecine. Plus tard, élevé par son mariage au rang de chevalier et seigneur de *Brandwyk*, il passa la plus grande partie de sa vie dans un loisir littéraire, à une campagne près de La Haye, où il mourut âgé de plus de soixante-dix ans. Le nombre de ses poésies est considérable; sans avoir toutes la même valeur, elles ont en général du mérite. C'est moins l'élévation et la force, que la facilité et la douceur de l'harmonie qui les caractérisent. Parmi ses productions les plus estimées et les plus étendues, on doit classer la description de sa retraite, appelée *Ockenburg*, et son poème en réponse aux *Mystères de l'Autel* de Vondel, le plus original de ses écrits, au jugement de Brandt. Il a pour titre : *Kracht des geloofs van den voortreffelijken en vermaarden poëet Joost Van den Vondel, te Speuren in zijne altaar geheimenissen*. Ses œuvres, imprimées d'abord séparément, ont été recueillies en 1672, en 3 volumes, à l'exception du poème dont nous venons de parler, lequel se trouve dans le re-

cueil de *poésies diverses* (verscheyde gedichten); Westerbaen a publié en outre une traduction en vers des psaumes.

Disons aussi un mot de deux ministres protestans, qui fleurirent vers la même époque, et que leur talent poétique et d'autres qualités avaient placés très-haut dans l'estime de Hooft et d'autres contemporains illustres. L'un nommé Franciscus Martinius, ministre à *Epe* sur la *Veluwe*, se rendit célèbre par ses poésies sur *la passion, la mort et la résurrection de J. C.* et par d'autres pièces répandues dans plusieurs recueils. L'autre nommé Conradus Goddæus, ministre à *Vaassen*, sur la *Veluwe*, mérite d'être cité pour son recueil de *Poésies nouvelles* (nieuwe Gedichten), où il employa le premier, quoique sans succès, des vers blancs écrits dans le mètre des Grecs et des Romains.

Vers ce même tems, la Frise vit naître un poète dont les productions, écrites dans l'ancien dialecte du pays, ne sont pas aussi connues à présent, qu'elles mériteraient de l'être, au jugement unanime du petit nombre de connaisseurs; ces productions sont d'autant

plus remarquables qu'il est rare de les voir éclore dans le rang où vécut l'auteur. Gijsbert Jacobs, tel est son nom, naquit en 1603 à Bolsward, ou dans les environs, et y exerça les fonctions d'instituteur et de chantre. Son talent poétique, et sa connaissance approfondie de l'ancienne langue frisonne, qui s'était déjà considérablement altérée, lui valurent l'amitié de plusieurs hommes de lettres, et décidèrent même le célèbre Franciscus Junius à venir d'Angleterre pour se faire instruire par lui dans la langue frisonne. Il paraît avoir connu la langue française, et plusieurs indices annoncent qu'il n'était pas resté étranger à l'étude du latin. Ses poésies attestent aussi qu'il avait perfectionné son talent par la lecture de Hooft, Vondel, Huygens et d'autres contemporains célèbres. Il existe trois éditions de ses œuvres sous le titre de *Friesche rijmlerij* : la première a paru à Bolsward, en 1668, deux ans après le décès de l'auteur; la seconde à Leeuwarden, en 1681, augmentée de quelques lettres frisonnes et d'autres pièces en prose, mais moins exacte que la première pour l'orthographe; la troisième édition a été

publiée, il y a peu d'années, par les soins d'un savant instituteur de Middelbourg, M. Epkema, en 2 vol. in-4°. Le premier contient une copie fidèle du texte original; le second un dictionnaire aussi propre à faciliter l'intelligence de l'auteur, qu'utile à la connaissance de la langue en général. Ses œuvres se composent de poésies érotiques, de dialogues, de mélanges et de cinquante-deux psaumes. On y voit briller tour à tour, selon que le sujet l'exige, une grâce légère et une gaîté franche et naturelle, une dignité noble et une élevation pleine de hardiesse. Nous avons sur ce poète deux notices auxquelles nous renvoyons le lecteur; l'une écrite par le célèbre professeur Wassenberg a pour titre : *Specimen philologiæ patriæ academicum, quo narratio exhibetur de vita, moribus et carminibus clarissimi poëtæ frisii, Gisberti Jacobi F., et ejusdem Carmina cum poëtis antiquis Græcis et Romanis, quos imitando expressit, conferuntur.* On en trouve la substance, avec quelques additions, dans le *Mémoire sur le dialecte frison*, publié en langue nationale par le même auteur. La deuxième partie de ce mémoire offre un essai très-

heureux d'une nouvelle édition des poésies de Gijsbert Jacobs. L'autre notice est une dissertation, (redevoering over Gijsbert Jacobs, friesch dichter), du professeur Koopmans, insérée au *Magasin des sciences et des lettres* (Magazijn van wetenschap, kunst en smaak) et réimprimée dans le second volume de ses *Discours et dissertations*. Le mérite poétique de l'auteur y est apprécié d'une manière judicieuse et d'autant plus agréable que les divers jugemens sont appuyés de citations très-concluantes.

Jérémie de Decker, écrivain aussi distingué par son caractère que par ses talens poétiques, naquit à Dordrecht en 1609 ou en 1610, de parens honnêtes, mais peu fortunés. Il partit avec eux pour Amsterdam, où son père homme de probité et de mérite, après avoir fait sans succès le commerce, éleva sa nombreuse famille en exerçant la profession de courtier. Son fils le seconda avec beaucoup de zèle et d'activité dans ses opérations, et à sa mort, il devint le soutien de sa mère et de sa famille. Au milieu d'une vie si laborieuse, et sans autre instruction que celle qu'il avait

reçue de son père, il sut trouver le temps d'étudier à fond, outre sa langue maternelle, le latin, le français, l'italien et l'anglais, qui furent pour lui une source de connaissances, et d'enrichir, des productions de son génie, la littérature nationale, pour laquelle il montra toujours la plus tendre affection. L'édition la plus complète de ses œuvres a été publiée par Brouerius Van Nideck, en deux vol. in-4°. Parmi les pièces les plus remarquables du premier volume on distingue une heureuse imitation du S.t-*Jean-Baptiste,* tragédie latine de Buchanan; une satire étendue, instructive et très-plaisante intitulée l'*Éloge de l'Avarice* (Lof der Geldzucht), l'une de ses dernières productions, publiée après sa mort, en 1656; et enfin un recueil de poésies, presque toujours élégantes, pathétiques et sublimes, sur la passion de Notre Seigneur, sous le titre de *Vendredi-Saint* (Goeden-Vrijdag). Dans le deuxième volume on trouve, outre un grand nombre de pièces très-estimables, dont les sujets sont variés et que nous passons sous silence, des *élégies* sur la mort de son père, qui respirent la mélancolie la plus tendre. En

général, il mérite d'être placé à côté de Vondel, parmi les poètes dont le style se recommande le plus par sa pureté; et il ne le cède en rien aux plus beaux génies de son siècle.

Au nom de Decker se lie convenablement celui d'un autre poète de Dordrecht, nommé Daniel Jonktys. Né en 1600, il exerça pendant quelque temps la médecine, dans sa ville natale, et se retira ensuite à Rotterdam, où il fut nommé échevin ; il y mourut en 1654. Il nous reste de lui deux productions qui nous le font connaître comme un homme d'un grand savoir, et comme un poète plein de grâce, de naturel et de gaîté. La première imprimée en 1640, in-4.°, a pour titre : *Hedendaegse Venus en Minerva, of twist-gesprek tusschen die zelfde;* c'est une espèce de plaidoyer instructif et amusant dans lequel deux déesses (Vénus et Minerve) se disputant la prééminence devant le conseil des dieux, tracent un tableau où se peignent avec malice les travers de la société. La seconde dont il a paru une fort bonne édition en 1660, se compose de poésies érotiques, pleines de charmes et d'élégance; on y re-

marque plusieurs imitations d'auteurs latins, surtout de Lernutius, sous le titre de : *D. Jonktys Minnedichten, etc. Poésies amoureuses de D. Jonktys, appliquées aux grâces séduisantes de la belle Rosine, avec une indication des moyens qui font naître l'amour.* Cette *indication* est un long prologue en prose tendant à prouver que les yeux sont le principal agent du commerce amoureux.

Nous devons enfin dire un mot d'un autre poète, également peu connu, Jean Hermansz. Krul, dont les pastorales et les poésies érotiques ne sont pas cependant tout-à-fait à dédaigner. Né à Amsterdam, en 1602, il fut destiné au métier de maréchal-ferrant, et ne reçut aucune éducation littéraire; mais la nature qui l'avait formé poète, lui fit sentir sa secrète influence et le porta vers l'étude de la poésie, où il reproduisit avec assez de bonheur le génie et la manière de Cats. Il ne lui a manqué qu'un peu plus de culture pour se placer à côté de nos meilleurs écrivains; et même aujourd'hui, l'éloge qu'en a fait Wellekens, dans sa dissertation sur la poésie pastorale, en l'appelant poète *aimable et*

coulant, pourrait ne pas paraître exagéré. Ses œuvres parurent en 1664, en un volume in-f.°, sous le titre de *Pampiere Wereld* (Monde de papier). Cette collection, divisée en quatre parties, comprend un nombre de pièces plus ou moins longues, sur des sujets divers, entre autres des comédies pastorales, des allégories et des chants amoureux.

Parmi les bons poètes de cette époque, on doit compter aussi Six Van Chandelier, né à Amsterdam, en 1610. Comme ses poésies nous l'attestent, il voyagea plusieurs années; mais il passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, où il fit le commerce des drogues. On ignore l'époque précise de sa mort. Il publia, en 1657, un recueil de poésies, en six livres, consistant, pour la plupart, en pièces de vers de peu d'étendue, sur différens sujets; il parut encore de lui, en 1674, une nouvelle traduction en vers des psaumes. Ses productions portent l'empreinte du talent; son style toujours correct et nombreux, tantôt noble et élevé, tantôt léger et familier, annonce toutefois un homme qui, malgré quelques succès dans un genre oppo-

sé, cultiva plus heureusement la poésie légère. Les hommes les plus éclairés l'ont honoré de leur estime, témoin l'éloge qu'en ont fait Vollenhove et Huydecoper.

Il ne faut pas confondre avec ce Six Van Chandelier, un poète contemporain appelé *Jean Six*. Celui-ci, né à Amsterdam, en 1610, de parens illustres, occupa, dans sa ville natale, plusieurs charges importantes, et fut revêtu, en dernier lieu, à l'âge d'environ 73 ans, de la dignité de bourgmestre, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1700. C'était un amateur intelligent et un zélé protecteur de la poésie, qu'il cultiva avec succès, tant en latin que dans la langue nationale. La plus célèbre de ses pièces écrites en hollandais, est une tragédie intitulée *Médée*. A la suite de cette pièce se trouve une ode pleine de verve et d'harmonie adressée à Henri Hooft. Le même auteur nous a laissé aussi une comédie intitulée l'*Innocence* (Onschuld), dont le style n'est pas vulgaire. Quelques pièces fugitives de sa composition, ont été insérées dans les recueils *Clioos Kraam* et *Verscheyde Gedichten*.

Après lui vient un autre poète, distingué d'ailleurs par sa naissance et les dignités dont il fut revêtu, Pierre de Groot, fils de l'immortel Hugo de Groot. Né à Amsterdam, en 1615, il se voua aux sciences, et marcha sur les traces de son illustre père. Digne élève de cet homme vénérable, qui avait dirigé ses premiers pas, comme lui, il servit avec zèle la patrie, qui le rendit dépositaire de ses plus chers intérêts, et comme lui, il fut payé d'ingratitude, et se retira, vers la fin de sa vie, dans une ferme près de Haarlem, où il mourut en 1678. Si nous considérons en lui le mérite poétique, l'énergie et l'éclat de son style le rendent digne d'éloge, à tous égards. Ses poésies fugitives sont disséminées pour la plupart dans différens recueils, tels que la *lyre d'Apollon, poésies diverses,* etc. On trouve aussi de lui dans les remarques de P. Vlaming sur le *Miroir du cœur,* de Spiegel (1), un petit poème moral, d'une grande vigueur, intitulé l'*Homme heureux* (gelukkig Mensch). Il a composé à l'occasion du poème de Wester-

(1) Pag. 35.

baen sur sa maison de campagne, Ockenburg, une pièce de vers des plus remarquables qu'on trouve placée en tête du poème. Sa belle paraphrase des psaumes, publiée en 1724, par K. van Arkel, est suivie de quelques-unes de ses poésies fugitives. Enfin, il existe encore un recueil de vers composés par *Jean, Hugo, Guillaume et Pierre De Groot*: mais les négligences y sont si nombreuses, qu'on se refuse à croire à leur authenticité.

Il nous faut de nouveau faire une excursion dans les provinces méridionales du royaume, pour signaler les poètes les plus célèbres qui y fleurirent vers cette époque. Le plus ancien d'entre eux, Adrien Poirters, naquit à Oosterwyk, près d'Hérentals, en 1606, entra chez les jésuites, et mourut à Malines en 1675. Il est auteur d'un grand nombre de poésies morales et religieuses qui eurent un grand succès en Brabant, et y trouvèrent de nombreux lecteurs. La plus remarquable de ses productions est le *Masque du monde* (het Masker van de wereldt), publié d'abord à Anvers, en 1646, et réimprimé plus de vingt-cinq fois. Viennent ensuite *le très-saint nom*

de Jésus, pour étrennes; la sainte cour de l'empereur Théodose; la vanité du monde, la colombe dans la roche; la vie de S.te Rosalie et le sacré cœur. Tous ces poèmes sont écrits avec une facilité, une grâce et un abandon qui rappellent la manière de Cats, celui de tous les poètes des provinces septentrionales qui eut le plus de lecteurs et d'imitateurs en Flandre et dans le Brabant.

Nous ne passerons pas sous silence un poète contemporain, nommé Gérard van Wolschaten, et prevôt de la monnaie royale dans le duché de Brabant, comme il en prend lui-même le titre dans l'opuscule : *De dood vermaskert met des werelts ydelheyt, verciert met de constighe beelden van den vermaerden schilder Hans Holsbeen,* publié en 1654, à Anvers, où l'auteur paraît avoir été imprimeur et doyen de la Chambre *le Violier,* dès l'an 1624. Outre cet opuscule, qui est une imitation de la *Danse des morts,* partie en prose, partie en vers, nous avons encore de lui une autre œuvre poétique, sous le titre de *Jardin de plaisance d'Anvers* (het Antwerps Lusthofken). Il était aussi du nombre des heureux imita-

teurs de Cats, comme l'attestent les fragmens publiés par le savant Willems, dans sa dissertation sur la langue et la littérature nationale (1).

Parmi les poètes méridionaux de cette époque, Guillaume Van der Borcht ou a Castro, occupe un rang distingué. Né à Bruxelles, en 1622, il y publia le *Jardin d'amour de Bruxelles* (den Brusselschen Bloemhof van Cupido), imprimé en 1641, in-12, et *la Connaissance de soi-même* (Spieghel der eyghen kennisse, etc., Brussel 1643, in-4.°). Ce dernier ouvrage renferme un trésor de maximes morales et d'images poétiques, présentées sous la forme de récits, d'élégies et de satires, mêlés de prose et de vers; les extraits que nous en a fait connaître M. Willems, prouvent que l'auteur ne manque ni de gaîté, ni de grâce, ni d'harmonie.

Un Anversois, nommé Guillaume Ogier, né vers l'an 1625, mérite également d'être cité. Il était président (factor) de la cham-

(1) Verhandeling van Willems, II.e deel, bl. 107 — 109.

bre *le Violier*, sous la devise : *Liefde doet sorgen* (l'Amour donne du zèle), s'appliqua spécialement à la comédie et publia *les sept péchés capitaux* (de seven hooftsonden, speelsgewys vermakelyck ende leersaem voorgestelt); *le Mal-entendu comique* (Belachelyk misverstand ofte Boere-geck), et *Don Ferdinand* ou *l'Astrologue espagnol*. Dans ces comédies, ou plutôt dans ces farces, on rencontre assez souvent de l'originalité et de la verve, parmi beaucoup de platitudes et d'obscénités.

Nous devons aussi citer avec éloge un avocat de Bruges, Lambert de Vos ou Vossius, qui dut son éducation littéraire à la libéralité et aux soins d'Olivier de Wree, dont nous avons parlé plus haut. Ses œuvres, où se fait remarquer un style mâle et nerveux, ont été publiées en 1679, sous le titre de : *Alle de wercken van Lambert Vossius, bestaende in zeer aerdige ende curieuse dichten, te weten : alle de vermaerde oorloghstucken ende daeden van den graeve van Buquoy, fyghe-snoeper, Bacchus-cort-ryck Venus-ban, Bacchus beeldt, Zoylus-winkel, etc.*

Un poète érotique, originaire du pays de

Waes, nommé Albert Ignace D'hanins, se fit, au dix-septième siècle, une réputation justement méritée. Il écrivit aussi avec succès dans la langue de Virgile et d'Horace. Il publia, en 1653, à Bruxelles, un ouvrage intitulé : *le Commandement de Cupidon, composé de trois parties : chansons amoureuses, pastorales et divertissements* (het Bevel van Cupido, bestaende in dry deelen : minnelietjens, herders-gedichten en kluchten).

Enfin, parmi les heureux imitateurs de Cats, on doit classer le père Petrus Croon, chanoine régulier et religieux de S.t-Martin, à Louvain; Peeter Mallants, chartreux du couvent de Lier, et le père Oliverius à S.t-Anastasio, ou De Crock, carmélite d'Ypres, décédé à Bruxelles, en 1674. Le premier a publié le *Cocus bonus*, ou *Allégories et explications pieuses de tous les ustensiles de cuisine*, Bruges, 1663; — *Almanach pour aujourd'hui et demain*, Anvers, 1665; — le *Factotum* (Moy al), ou *Description amusante des différens métiers*, Malines, 1666, et Anvers, 1766; — l'*Histoire de Notre Dame de Hanswyck*, Malines, 1670. Le second doit sa réputation

aux deux poèmes suivans : *La vie, les vertus et les miracles de S.t-Bruno,* Anvers, 1673, et *la Bannière de la Croix,* ibid., 1693. Le troisième, enfin, a publié, outre quelques pièces latines, *le Jardin de plaisance spirituel des Carmélites,* 2 volumes. Anvers, 1659-1661; *Dialogues instructifs des animaux, traduits du grec de S.t-Cyrille, accompagnés de vers et d'épilogues,* Anvers, 1666; et *le Triomphe de S.te-Marie Madelaine de Pazzi,* Bruges, 1669.

Vers le même temps, un homme dont aucune instruction n'avait secondé les dispositions littéraires, Jean Vos, fleurit à Amsterdam, où il était né suivant toute apparence vers 1620; il y exerça la profession de vitrier et cultiva en même temps la poésie, pour laquelle la nature l'avait formé en le dotant d'une génie fécond et d'une imagination vive. Il ne tarda guère à être apprécié par les connaisseurs, qui reçurent avec transport une tragédie intitulée *Aran et Titus,* prémices de son talent poétique. Cette pièce était un véritable phénomène littéraire; la facilité et la noblesse de la versification la rendaient digne en outre de l'enthousiasme qu'elle ex-

cita. L'élévation et la force des pensées couvraient en quelque sorte tout ce qu'elle offre d'irrégulier et de monstrueux sous le rapport du plan et de la conduite, et tout ce qu'on y remarque de sauvage et de désordonné. Enorgueilli de ces éloges, il dédaigna de cultiver et de perfectionner son talent, et se mit à écrire une autre tragédie, encore plus informe que la première, qu'il intitula *Médée*. Outre ces deux tragédies, et une comédie burlesque, où la platitude le dispute souvent à l'obscénité, il composa encore un grand nombre de vers, sous le titre de *poésies héroïques, épigrammes, épithalames, élégies*, etc., qui furent recueillis avec ses pièces de théâtre en deux volumes in-4.°, publiés en 1662 et 1671. Partout se révèlent le génie et l'imagination de l'auteur, joints à une versification facile et ferme, mais obscurcis par l'enflure, l'exagération et le mauvais goût. Il mourut au commencement de juillet de l'an 1667.

Nous ferons aussi mention d'un poète agréable, nommé Jean De Brune, le jeune, petit-fils du célèbre F. Junius, l'un des premiers professeurs de l'université de Leyde, et neveu du

savant G.-J. Vossius, mort en 1649. On trouve dans son ouvrage en prose, intitulé *Pierre à aiguiser l'esprit* (Wetsteen der vernuften), dont nous parlerons par la suite, plusieurs pièces très-gracieuses; elles sont suivies d'un recueil de poésies érotiques fort jolies, sous le titre d'*Abeille* (Honingbij).

Un autre poète à peu près contemporain, Henri Bruno, co-recteur des écoles latines à Hoorn, publia, en 1666, un très-bon recueil poétique sous le titre de *Mélanges* (Mengelmoes van verscheide gedichten). Il s'occupa aussi à corriger la traduction des psaumes de Dathenus.

Parmi les nombreux poètes de cette époque, dont le mérite n'est pas assez connu, on doit compter le baron Jean de Paffenrode, seigneur de Ghussigny, commandant de la garnison de Gorinchem, lieutenant-colonel d'un régiment et capitaine d'une compagnie d'infanterie, titres que l'on lit à la tête de son ouvrage sur la *tactique des Grecs et des Romains* (der Grieken en Romeijnen Krijgshandel), publié après sa mort, par son fils Jacques Van

Paffenrode. Il en résulte qu'il était d'une haute extraction et qu'il servit sa patrie dans la carrière des armes, où il resta plus de trente-sept ans, comme il le dit lui-même dans la préface de son livre, écrite peu de temps avant son décès. Il périt glorieusement les armes à la main, en défendant la ville de Maestricht, le 24 juin 1673. C'était un officier d'un grand savoir, profondément versé dans la langue des Grecs et des Romains, et très-familiarisé avec les meilleurs poètes de ces deux nations. Il en a donné des preuves évidentes dans ses *poésies*, qui déjà, en 1676, étaient à leur septième édition, et qui méritent d'être arrachées à l'oubli où elles sont tombées, malgré le fréquent usage qu'en a fait Huydecoper dans ses *Essais philologiques et poétiques* (Proeve van taal- en dichtkunde). L'auteur en effet n'est pas un poète vulgaire, et il convient de le placer bien au-dessus d'un Focquenbroch, d'un Overbeke, et d'autres contemporains, qu'un juge, d'ailleurs très-compétent, a voulu élever à son niveau (1). On découvre partout dans ses poé-

---

(1) P. G. Witsen Geysbeek, Dictionnaire biographique, etc., tom. V, pag. 49.

sies les inspirations du génie, un goût pur, une gaîté franche, et d'heureuses imitations des plus illustres poètes de l'antiquité. Sa tragédie intitulée *la Chute de Guillaume d'Arkel* (den Ondergang van Willem van Arkel) occupe un rang distingué parmi nos anciennes tragédies, et renferme un grand nombre de beautés poétiques. Ses deux comédies burlesques, *Hopman Ulrich* ou *l'Avare trompé*, et *Philibert* ou *Folie et Vieillesse* (van S.r Filibert, of Oud-mal), quoique écrites avec moins de pureté, et parfois ordurières, défaut commun à toutes les comédies de cette époque, portent le cachet d'un véritable talent comique, et soutiendraient, sous quelques rapports, le parallèle avec celles de Plaute et de Térence. Il y a aussi beaucoup de bien à dire de ses poésies fugitives, et surtout de ses épigrammes, où il règne un excellent ton de plaisanterie.

Ce que nous disions au commencement de cet article de van Paffenrode s'applique également à Jean van Someren, poète de Dorth, distingué aussi par sa naissance et sa profonde connaissance des langues anciennes et d'autres branches d'instruction. Il naquit à Dorth,

en 1622, et y mourut après avoir rempli plusieurs charges, et, entre autres, celle de conseiller pensionnaire de la ville de Nymègue, à laquelle il fut appelé en 1677. Il nous a laissé un recueil de poésies nationales et de quelques poésies latines, sous le titre de, *Délassement de l'Esprit, composé de poésies sacrées et profanes*, publié en 1666. Ce recueil se divise en trois parties; la première contient des poésies bibliques et religieuses; la seconde des élégies et poésies diverses; la troisième des poésies érotiques et morales, suivies de pièces familières (vriendenrijm) et de quelques vers de son épouse. On y rencontre tour à tour des morceaux pleins de force, de grâce et de gaîté, où le style énergique de Huygens s'allie heureusement à l'abondance et à l'harmonie de Cats.

Nous ajoutons à ces poètes un auteur plus connu, Regnier Anslo, d'Amsterdam, né en 1626, d'une famille distinguée. Il partit en 1649 pour l'Italie, et mourut à Perugia, ancienne ville sur les bords du Tibre, le 10 mai 1669. Ses œuvres furent publiées pour la première fois en 1713, en 1 volume in-8.°, par Jean De Haas. On y distingue son *Martyre de*

S.t-Étienne, son poème sur la *Peste de Naples*, et sa tragédie intitulée *la Noce Parisienne* (de Parijsche Bruiloft). La pureté, l'élégance et la noblesse sont les caractères dominans de ses écrits, et tout y justifie les éloges que lui prodiguèrent Vondel, Vollenhove, Brandt et autres écrivains célèbres. On lui reproche cependant avec raison trop de recherche dans l'expression et dans les idées.

Nous réunirons en un seul article, à cause de la conformité de leurs talens et de l'amitié qui les lia pendant leur vie, deux poètes et prosateurs célèbres de cette époque, qui brillèrent, chacun dans sa communion, parmi les ministres de l'évangile. Le plus ancien, Gérard Brandt, né à Amsterdam en 1626, ne commença à s'appliquer à l'étude des lettres et de la théologie qu'à l'âge de ving-trois ans, lorsque déjà il s'était fait connaître comme poète. Il y fit des progrès si étonnans qu'en 1652, c'est-à-dire après quatre ans seulement d'exercice, il fut promu au ministère sacré, qu'il remplit chez les remontrans, d'abord à Nieuwkoop, ensuite à Hoorn, et enfin à Amsterdam, aux applaudissemens de son au-

dtoire. Il mourut dans cette dernière ville, en 1685. Ce n'est point ici le lieu de l'apprécier comme prosateur, et nous n'examinerons pour le moment que son talent poétique. Quoiqu'il ne fît point de la poésie l'objet d'une étude spéciale, et qu'il ne s'en occupât que pour charmer ses loisirs, il n'en a pas moins laissé plusieurs productions qui nous le font connaître comme un poète spirituel, poli et élégant. Elles ont été recueillies, en 1688, par ses dignes fils Gaspard et Jean Brandt, et réimprimées, en 1725, en trois volumes in-4.° Parmi ses poésies, on distingue surtout les inscriptions et les épitaphes qu'il *composa* pour être placées sous les portraits et sur les tombeaux d'hommes célèbres; elles sont remarquables par la concision et la force de la pensée, et elles lui valurent le nom d'*excellent épigrammatiste*, dont le gratifia Vondel lui-même.

L'autre est Jean Vollenhoven, né en 1631, dans la ville de ce nom, dans la province d'Over-Yssel. Après avoir achevé, avec éclat, ses études théologiques, il fut appelé, en 1653, au ministère de la parole sacrée, qu'il exerça

pendant cinquante et un ans, d'abord à Vledder, village du comté de Drenthe, ensuite à Zwol, et enfin, depuis 1665 jusqu'au commencement de 1705, qu'il obtint sa retraite, à La Haye. Ses étonnans succès le firent regarder comme un des plus éloquens orateurs de son siècle. Il mourut dans cette dernière ville, le 14 mars 1708. Le Parnasse le vit à son tour déployer des talens éminens, et il mérite l'honneur que lui fit Vondel de l'adopter pour son héritier avec Antonides. Ses œuvres complètes parurent, en 1686, sous le titre de *J. Vollenhove's Poëzij*. Elles comprennent, en premier lieu, son *Triomphe de la Croix* et ses *Cantiques*, c'est-à-dire ses poésies sur le même sujet, ou sur des sujets semblables, qui furent aussi publiées séparément en 1740; de plus un grand nombre de poésies, parmi lesquelles il s'en trouve de fort jolies, sur des sujets divers. Toutes ces pièces et quelques autres disséminées dans différens recueils, quoique, sous le rapport de la force, de la hardiesse et de la poésie du style, elles ne placent point l'auteur sur la même ligne que les écrivains qui illustrèrent le commence-

ment de ce siècle, ce qui est encore vrai de Brandt et de la plupart des poètes postérieurs, lui assignent néanmoins un rang à côté de ces brillans génies. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir mis quelquefois un peu de recherche et d'affectation dans ses expressions.

Nous allons successivement faire passer sous les yeux du lecteur, trois poètes nés à Rotterdam, ou qui y fixèrent leur domicile, dont deux surtout ont soutenu la gloire poétique de ce siècle qui penchait vers son déclin. Le premier, Joachim Oudaen, naquit en 1628, à Rynsberg, de parens obscurs, mais honnêtes, qui ne bornèrent pas son éducation aux principes de la vertu et de la morale, mais qui le firent initier à la littérature. Cependant, quelque versé qu'il fût dans les langues grecque et latine, il ne fut point destiné à la carrière littéraire, et force lui fut de se mettre à la tête d'une briqueterie, au moyen de laquelle il assura son existence et celle de sa famille, à Rotterdam, où il passa la plus grande partie de sa vie; il mourut en 1692. La première preuve de son talent précoce fut

une tragédie intitulée *Jeanne Grey*, qu'il publia à l'âge de vingt ans, et qu'il fit suivre l'année d'après par une autre tragédie *le roi Coradin et le duc Frédéric*. Ces deux pièces, malgré leurs imperfections, révèlent un talent poétique du premier ordre. Plus tard il composa encore deux tragédies, plus parfaites que les précédentes, *la proscription de la maison d'Eli*, et *la mort des frères De Witt* (de Haagsche Broedermoord). Cette dernière ne parut que quelques années après sa mort. Outre ces tragédies, l'auteur nous a laissé un grand nombre de poésies, plus ou moins étendues, sur divers sujets, dont les unes ont été insérées au recueil de ses œuvres en trois volumes; les autres imprimées séparément. De ces trois volumes de ses œuvres, le premier contient: *Exercices religieux et moraux; Événemens politiques* et *Épigraphes;* le deuxième, l'*Éloge des livres, Mélanges, Généthliaques et Epithalames, anniversaires de mariages et de décès*, et enfin la *Biographie* de l'auteur par D. Van Hoogstraten. Parmi les pièces imprimées séparément, se trouvent plusieurs sujets bibliques, tels que la *Paraphrase du livre de Job*, en

différens mètres; l'*Adumbration du règne triomphant de J.-C.; Combat dans le désert contre la tentation; Douleur pensive*, et *une Paraphrase poétique des Psaumes*. Enfin, le célèbre poète Poot a publié, en outre, un recueil de poésies de l'auteur, sur des sujets divers. Il règne, en général, dans ses vers une grande force d'imagination, de l'originalité, de la hardiesse et un style riche de poésie. Ce n'est pas qu'on n'y rencontre parfois quelque peu de rudesse et d'âpreté, dans l'emploi des termes simples et de leurs composés; qu'on n'y désirât plus de naturel et d'harmonie; mais ces défauts sont rachetés le plus souvent par des beautés d'un autre ordre.

La manière et le style d'Oudaen se rapprochent beaucoup de ceux de son ami particulier Heiman Dullaert, né en 1636, à Rotterdam, où il mourut en 1684, après avoir mené une vie assez malheureuse. Une santé débile l'empêchait de se livrer avec assiduité aux travaux littéraires, et il se partageait entre la poésie et la peinture, deux arts qu'il cultiva avec un brillant succès. Il nous a laissé des preuves de son talent poétique

dans un recueil de poésies sacrées et profanes, publié, en 1719, par David Van Hoogstraten, qui l'a enrichi d'une notice biographique très-intéressante. La plupart des pièces qui composent ce recueil, et celles surtout qui traitent de matières religieuses, se distinguent autant par la force, la pureté et l'élégance de l'expression, que par la profondeur et l'élévation des idées. C'est à ce titre que des juges compétens le placent parmi nos meilleurs poètes, nonobstant la recherche et le faux bel esprit qui déparent parfois ses ouvrages.

Un autre poète de Rotterdam, Joost Van Geel, mérite aussi d'avoir part à nos éloges. Né en 1631, il mourut le 31 décembre 1689. Ses poésies, parmi lesquelles il y en a de morales et d'autres de différens caractères, telles que des élégies, des généthliaques, etc., ont été recueillies en 1724, par K. van Arkel, en un volume in-4.°

A l'extrémité de ce siècle, nous rencontrons une foule de poètes, qui, avec plus ou moins de mérite, ne s'élevèrent guère au-dessus de la médiocrité, et qu'il suffira de nommer en passant. De ce nombre est un libraire d'Amster-

dam, Jérôme Sweers, né en 1627 et mort en 1696, dont les poésies diverses furent publiées un an après son décès par son fils Corneille Sweers. Un peu au-dessus de lui s'élève un peintre-poète de Dorth, Samuel Van Hoogstraten, qui naquit en 1627, et mourut en 1678. Il composa deux drames sous le titre de *Didier et Dorothée* ou la *Délivrance de Dorth*, et la *Pauline Romaine* (Roomsche Paulina).

Pierre Verhoek, qui cultiva également la poésie et la peinture, montra plus de talent. Né à Bodegrave, en 1633, il mourut à Amsterdam, en 1702. Sa tragédie de *Charles-le-Téméraire*, la plus remarquable de ses productions, offre des tableaux tracés avec art et des comparaisons très-poétiques; on y reconnaît la tendance de l'auteur vers le style énergique et pittoresque de Hooft et de Vondel. Cette pièce fut publiée avec les mélanges de l'auteur, en 1726, in-4.°

Vers la même époque fleurit le fameux poète comique W. Van Focquenbroch, qui exerça pendant quelque temps la médecine à Amsterdam, et partit, en 1666, pour la Guinée, où il mourut après un séjour de quelques

années. Son *Combat des Géants* et l'*Amour au Lazaret*, sont, avec sa parodie de Virgile, les productions qui lui ont fait le plus de réputation. Elles ne sont pas dépourvues de gaîté ni de verve comique; mais ces qualités sont ternies par le mauvais goût et l'incorrection. Ses œuvres ont eu plusieurs éditions. La dernière a été publiée, en 1723, en deux volumes, par les soins de A. Bogaert.

Nous ajouterons à cette liste un poète d'Amsterdam, André Pels, jurisconsulte, et l'un des membres les plus distingués de la société *Nil volentibus arduum est.* Cette société enrichit le théâtre d'un grand nombre de tragédies et de comédies, imitées le plus souvent du français; mais, sous d'autres rapports, elle ne rendit que des services peu importans à la poésie. Pels lui-même, poète médiocre, n'ayant que des notions très-incomplètes de son art, n'était guère propre à devenir le législateur du Parnasse, honneur auquel l'éleva la faveur de ses confrères. Ses ouvrages les plus connus, pour ne point parler ici de deux de ses drames, sont sa *traduction de l'Art poétique d'Horace, appliquée à nos*

mœurs, et son *Traité du bon et du mauvais usage du théâtre* (Gebruik en misbruik des Toneels), écrits tous deux d'une manière vulgaire.

Enfin, Arnold Van Overbeke, né en 1632, à Amsterdam, où il mourut en 1674; et Jean Zoet, décédé à Amsterdam la même année que Van Overbeke, se sont fait quelque réputation en publiant des poésies diverses, dont le seul mérite est de ne pas être entièrement dépourvues de gaîté. Le premier de ces deux poètes a aussi publié une traduction en vers des psaumes, dont parle Andriessens dans ses remarques sur la traduction de Dathenus (1).

Un talent plus distingué est celui d'Arnold Monen, qui ne se rendit pas moins célèbre comme prédicateur que comme philologue. Né à Zwol, en 1644, il mourut à Deventer vers la fin de 1711. Ses idées manquent d'originalité et de hardiesse; mais sa diction est pure, harmonieuse et colorée. Nous avons de lui deux recueils de poésie. Le premier, et le

(1) Pag. 187.

plus considérable, a paru en 1700; il renferme des poésies sur divers sujets et des églogues; l'autre recueil, moins volumineux et destiné à faire suite au premier, a été publié en 1720, sous les yeux d'Hubert Coornz. Poot.

Vers le même temps, Guillaume Sluiter, ministre de l'évangile à Eibergen, se fit connaître avantageusement par des poésies morales et religieuses, qui le placent parmi les poètes populaires dont les productions ne manquent ni de grâce ni d'harmonie.

A Monen et à Sluiter nous réunissons deux savans célèbres, qui ont bien mérité de la littérature nationale. L'un, Petrus Francius, fut professeur d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque à Amsterdam, où il avait vu le jour en 1645, et où il mourut en 1704. Quoiqu'il s'exerçât avec prédilection dans la poésie latine, qui lui valut d'éclatans succès, il ne cessait point de propager et d'encourager l'étude de la langue maternelle, dans laquelle il écrivit lui-même quelques ouvrages, riches de poésie, d'élégance et d'harmonie. Nous ne citerons que son *éloge d'Antonides*, placé en tête des œuvres de ce poète.

L'autre savant dont nous entendons parler ici, est Jean van Broekhuizen, que ses poésies latines ont fait surnommer le *Properce* hollandais, et qui se rendit célèbre par ses commentaires sur plusieurs auteurs de l'ancienne Rome. Il naquit à Amsterdam, en 1649. Dégoûté de l'état de pharmacien, pour lequel on l'avait élevé, il entra dans la carrière militaire, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il se retira, vers la fin de ses jours, à une campagne dans les environs d'Amsterdam, pour s'y vouer tout entier au culte des neuf sœurs, et mourut le 15 décembre 1707. Dans ses poésies nationales, il adopta la manière de Hooft, dont il estimait beaucoup les productions. On peut s'en convaincre à la lecture du recueil de ses œuvres, composé d'un choix exquis de poésies, où la vigueur s'unit à l'élégance, et publié, en 1712, par son ami D. Van Hoogstraten, qui y a joint une notice biographique très-intéressante et quelques élégies. On en a donné, il y a quelques années, une édition nouvelle.

Vers le même temps, notre Parnasse s'enrichit des productions de plusieurs dames,

dont le nom doit passer à la postérité. Catherine Lescaille, la plus célèbre d'entre elles, était la fille puînée de l'imprimeur Jacob Lescaille, qui nous a laissé lui-même quelques poésies estimables, et qui mourut en 1677. Sa fille Catherine, née en 1649, à Amsterdam, où elle mourut en 1711, s'acquit un grand renom par ses talens poétiques. Ses œuvres ont été publiées en trois volumes in-4.° en 1728. Les deux premiers ne contiennent que des poésies fugitives sur divers sujets; le troisième se compose de sept tragédies, toutes imitées du français. On est généralement d'accord sur la pureté et la facilité de son style; mais elle manque de feu et d'enthousiasme; elle n'a point dans ses écrits cette richesse d'images et cette élévation de pensées qui sont l'ame de la poésie.

Parmi les contemporaines et les amies de cette femme célèbre, se distinguent Alida Bruno; Sibille van Griethuizen, qui a fourni quelques morceaux au recueil *Clioos Kraam;* Catherine Questiers, Cornélie Van der Veer, Gesina De Brit et A. Moriaens. L'une d'elles, Cathérine Questiers, née à Amsterdam, en

1637, et décédée en la même ville en 1669, se rendit aussi célèbre par ses succès dans les arts du dessin et la sculpture, que par son talent poétique. Vondel lui-même se plut à lui rendre hommage dans un poème qu'il composa en son honneur. Les autres ont publié des poésies fugitives répandues dans différens recueils, deux drames, *l'Amant secret*, et *Casimir* ou *l'Orgueil humilié*, et un petit poème sous le titre de *Combat poétique* (Lauwerstrijd) *entre Catherine Questiers et Cornélie Van der Veer*. Quant à cette dernière, on peut juger de son talent par les vers qu'elle adressa à son amie Catherine Lescaille, et que celle-ci inséra, avec ses réponses, dans le premier volume de ses œuvres (1). Elle paraît avoir demeuré dans la ville de Brielle, et s'être occupée spécialement de poésies morales.

Gesina de Brit, autre amie de Catherine Lescaille, née à Blokzijl, dans l'Overijssel, a composé des inscriptions destinées à être placées sous les emblêmes de Van Houbraken,

(1) Pag. 331 — 350.

et quelques pièces fugitives éparses dans différens recueils, qui attestent son mérite. Enfin A. Morians, qui naquit, vers l'an 1647, à Zwol, où elle passa une grande partie de sa vie, fut initiée au culte des muses par A. Monen. Ses œuvres furent publiées à Amsterdam en 1669, deux ans après son décès; elles se composent, pour la plupart, de poésies morales, qui ont de la grâce et de l'harmonie, mais peu d'élévation.

Nous arrivons maintenant à un poète, célèbre à juste titre parmi les écrivains du dix-septième siècle, pour avoir maintenu la poésie, vers la fin de ce siècle, à la hauteur où elle avait été portée au commencement de cette période. Le lecteur a déjà reconnu Jean Antonides van der Goes, ainsi appelé du nom de la ville de Goes, en Zélande, où il vit le jour, en 1647. Il reçut cependant son éducation à Amsterdam, où ses parens étaient allés s'établir peu de tems après sa naissance, et il y étudia la langue latine dans laquelle il écrivit ses premiers vers. Bientôt la brillante réputation de Hooft et de Vondel enflamma le cœur du jeune poète de la plus noble émulation, et il

renonça au parnasse latin pour se consacrer tout entier à la poésie nationale. Le premier fruit de ces nouvelles études fut une tragédie intitulée *Trazil* ou *la conquête de la Chine* (Trazil of overrompeld Sina), à laquelle Vondel trouvait tant de charmes, qu'il en emprunta quelques vers pour les insérer dans son *Zunchin*, autre sujet chinois, et encourager par son suffrage les efforts du jeune auteur. Ce fut le principe de cette amitié franche et cordiale, qui unit ces deux écrivains jusqu'à la mort de Vondel; ce dernier avait pour Antonides toute la tendresse d'un père; Antonides, de son côté, éprouvait pour l'illustre vieillard tous les sentimens d'un fils respectueux. Cette liaison et la publication de quelques écrits, parmi lesquels on distingue son poème sur la paix de l'Angleterre et de la Hollande, sous le titre de *Bellone enchaînée* (Bellone aan bant) commencèrent la réputation d'Antonides, à laquelle il mit le sceau en publiant, à l'âge de vingt-quatre ans, (1671) son *Ystroom*, poème en quatre chants, qui fut reçu avec une faveur et un enthousiasme dont il est peu d'exemples. Ce brillant

succès exerça sur la destinée de l'auteur la plus heureuse influence : un digne protecteur des lettres, Didier Buisero, lui tendit une main secourable et l'arracha à la pharmacie pour l'envoyer à l'université d'Utrecht, où il fut reçu docteur en médecine. Peu de tems après, cet homme généreux lui procura un poste important au secrétariat de l'amirauté à Rotterdam, au sein de laquelle il prit séance. En 1678, il s'engagea dans les liens du mariage, mais il n'en savoura pas long-tems les douceurs; la mort étant venue mettre un terme à sa carrière, en 1684, lorsqu'il avait à peine trente-sept ans. Outre les productions que nous venons de signaler, il composa un grand nombre de poésies, sur des sujets divers, qui ont été imprimées souvent, avec ses autres œuvres, et en dernier lieu, en 1748, en un volume in-4°. Cette édition est enrichie d'une notice biographique sortie de la plume de D. Van Hoogstraten. Les poésies d'Antonides, et surtout son chef-d'œuvre, l'*Ystroom*, décèlent un génie élevé et original, en même tems qu'elles charment par la beauté des images, et la vivacité des tableaux; sa versification est tout à

la fois coulante, harmonieuse et ferme; partout on reconnaît l'élève et l'émule de Vondel; mais son style est par fois guindé; le naturel y est souvent sacrifié à l'esprit, et il y règne une trop grande profusion d'ornemens mythologiques. Malgré ces taches qui déparent ses œuvres, Antonides n'est pas moins un des plus beaux génies dont notre patrie puisse s'enorgueillir.

A l'occasion d'Antonides, disons un mot de deux de ses amis: Didier Buisero, que nous avons déjà fait connaître, naquit à Flessingue, en 1644, de parens nobles, exerça d'abord la charge de conseiller et de secrétaire dans sa ville natale, et devint ensuite membre de l'amirauté sur la Meuse. Il mourut en 1707. Son amour pour les lettres lui inspira le plus tendre intérêt pour Antonides, qu'il combla des bienfaits les plus signalés. Vondel participa aussi à ses faveurs; le poète lui ayant dédié sa traduction des métamorphoses d'Ovide, en reçut un vase en vermeil d'un grand prix. Le généreux Buisero se fit aussi quelque réputation au parnasse par ses talens poétiques; il publia, outre plusieurs piè-

ces de poésies répandues dans différens recueils, des tragédies et des comédies, les unes imitées, les autres traduites, dont l'indication se trouve dans la *Zélande lettrée* de La Rue (1). Quant à l'*Astrate, roi de Tyr*, qui se trouve compris parmi ces pièces, on ignore s'il en est réellement l'auteur.

L'autre ami d'Antonides, Jean Pluimer, fut appelé, en 1681, à la direction du théâtre national, et mourut en 1720. Sans être initié à la littérature ancienne, il composa un grand nombre de poésies qui ont été recueillies en deux volumes. Francius et Broekhuizen lui ont prodigué des éloges qu'il ne semble pas justifier à nos yeux : car il manque, en général, d'originalité et d'inspiration. J'en excepte ses poésies érotiques et fugitives, où il règne une grande mollesse de ton et une harmonie gracieuse.

Il parut, dans la dernière moitié de ce siècle, une foule de poètes, qui ne s'élevèrent guère au-dessus de la médiocrité, et que nous nous bornerons à indiquer. Herman Angelkot,

(1) Pag. 115—116.

l'hôte et l'ami du célèbre Broekhuizen, exerçait l'état de pharmacien à Amsterdam, où il mourut en 1713. Il y était né en 1648. Outre des poésies fugitives, il nous a laissé quelques drames, tels que le *Misanthrope*, le *Berger extravagant*, *Soliman* et le *Ferrailleur*.

Les frères Lambert et Govert Bidloo se firent aussi quelque réputation comme poètes. Le cadet surtout écrivit un grand nombre de vers. Né à Amsterdam, en 1649, il fut d'abord professeur d'anatomie à la Haye, et ensuite à Leyde, où il mourut en 1713. Il a publié : *Lettres des apôtres martyrisés*, un recueil de *Tragédies*, un autre de *Pièces allégoriques* et *comiques*, et de *prologues* (Zinne- blij- en voorspelen) ; et enfin des pièces diverses ; le tout format in-4°.

Nous trouvons un poète d'un mérite égal dans Ludolf Smids, qui naquit à Groningue, en 1649, et mourut à Amsterdam, en 1720. C'était un homme lettré qui exerça la médecine dans ces deux villes. Il est auteur de trois drames et d'un recueil peu volumineux de poésies diverses. Il se distingua aussi par ses

connaissances archéologiques, et publia plusieurs écrits sur ces matières.

Il nous reste à parler de Thomas Arents et de Jean de Regt. Le premier, né en 1652 à Amsterdam, où il exerça l'état de courtier, était membre de la société *Nil volentibus arduum*, pour laquelle il traduisit du français quelques tragédies et une comédie, dans un style conforme au goût du siècle. Un recueil de mélanges poétiques, publié long-tems après sa mort par Van Nideck, atteste qu'il n'était pas sans quelques dispositions pour la poésie. De Regt, né aussi à Amsterdam, où il mourut en 1715, nous a laissé un petit recueil de vers, qui le placent parmi les écrivains du second ordre.

Le célèbre graveur Jean Luiken, né en 1649, à Amsterdam, où il mourut en 1712, brilla au parnasse d'un plus vif éclat. Il donna d'abord au public, comme prémices de son talent, un recueil des poésies de sa jeunesse, sous le titre de *Lyre allemande* (Duitsche lier); ce recueil est composé, en grande partie, de poésies érotiques, dans la manière de Hooft, qui se distinguent par un style plein de natu-

rel, une facilité gracieuse, et des tableaux remarquables par la vivacité du coloris. L'auteur, revenu plus tard à des principes plus austères, condamna lui-même son ouvrage, et chercha, mais inutilement, à le soustraire aux regards du public. Les poésies qu'il publia par la suite, toutes consacrées à la morale et à la religion, sont de beaucoup inférieures à ses premières productions. Ce n'est pas qu'elles soient dépourvues de mérite; car on y trouve de l'harmonie, une simplicité pleine de charmes, et de l'originalité dans les idées. Quelquefois même il prend l'essor, et, dans son vol majestueux, déroule à nos yeux des tableaux, où la force s'unit à la magnificence.

Nous associons à Luiken un autre poète contemporain, qui dut aussi la plus grande partie de sa célébrité à des poésies morales, Laurent Bake, seigneur de *Wulverhorst,* qui naquit à Amsterdam, vers le milieu du dix-septième siècle, et mourut au commencement de la période suivante. C'était un homme lettré et qui jouit parmi ses contemporains d'une grande considération. Nous avons de lui des poésies bibliques, c'est-à-dire des

imitations et des paraphrases de plusieurs passages de l'ancien testament, auxquelles on a joint en 1737 (plusieurs années après sa mort) un petit recueil de mélanges. Ni les unes, ni les autres n'élèvent l'auteur au rang des génies supérieurs et sublimes; mais elles suffisent pour le placer au rang des poètes dont le principal mérite consiste dans l'élégance et la noblesse du style.

Terminons l'aperçu des poètes de cette période, par une courte notice sur Gaspard et Jean Brandt, les dignes fils du célèbre poète et historien Gérard Brandt. L'un naquit à Nieuwkoop, en 1653, et mourut en 1696, à Amsterdam, où il exerça avec succès le ministère de la parole sacrée, fonction qu'il avait déjà remplie ailleurs. L'autre (Jean Brandt), qui vit aussi le jour à Nieuwkoop, en 1660, et mourut à Amsterdam, en 1708, se distingua également dans la chaire évangélique. Les deux frères se firent une brillante réputation par leurs poésies, qui ont été publiées en 1724, en un volume in-4.° Ce sont des pièces fugitives de genres différens, parmi lesquelles se trouvent aussi quelques morceaux en latin, toutes marquées au

coin du bon goût, et écrites d'un style noble et riche de poésie. Les productions de Gaspard cependant paraissent supérieures à celles de son frère.

SECTION DEUXIÈME.

PROSATEURS CÉLÈBRES DE CETTE ÉPOQUE.

P. Cz. Hooft, que nous avons déjà apprécié comme poète, tient sans contredit le premier rang parmi les prosateurs de cette époque. Il s'appliqua spécialement à l'étude de l'histoire, qu'il entreprit ensuite d'écrire, en se modelant sur les plus illustres historiens de l'antiquité, parmi lesquels Tacite devint l'objet de sa prédilection particulière. Il traduisit les œuvres de cet auteur en langue nationale, avec une si heureuse fidélité, qu'il lui conserva son énergie primitive et jusqu'au caractère de son style. Il publia ensuite une histoire originale, de *Henri IV*, roi de France, à laquelle succéda, plusieurs années après, son grand ouvrage, l'*Histoire des Pays-Bas*, en vingt-sept livres, comprenant l'origine et

le progrès des troubles, depuis le règne de Philippe II (1555) jusqu'à la fin de l'administration de Leicester (1587). Dans l'intervalle de ces deux publications il fit paraître un petit écrit historique sous le titre de *Malheurs de l'exaltation de la maison de Médicis*. Il nous reste en outre de lui quelques *traductions de passages d'auteurs anciens et modernes*, qui ont été insérées dans ses œuvres, et un recueil de *Lettres*, dont l'édition la plus complète a été donnée, en dernier lieu, par Huydecoper.

Hooft a, comme prosateur, un si grand mérite, que pour l'apprécier dignement il nous faudrait sortir des limites de cet ouvrage. Nous nous bornerons à remarquer que dans ses écrits, et surtout dans son histoire des Pays-Bas, aucun ornement oratoire ne se fait désirer; qu'il y règne une vigueur, une concision et une majesté étonnantes; que la hardiesse et l'originalité des expressions, y répondent parfaitement à la richesse et à l'élévation des idées, et qu'il est rare de rencontrer, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, un écrivain qui réunisse à ce point tant de qualités diverses. Nul écrivain surtout n'entra

plus profondement dans les secrets de notre langue si riche et si belle, n'en connut si bien les trésors, et par son exemple n'en indiqua mieux l'emploi. Son style cependant n'est pas sans défauts : l'amour de la concision le jette parfois dans l'obscurité, et lui fait violer les lois de l'harmonie; d'autres fois il manque de simplicité et de naturel. Ce dernier reproche s'adresse particulièrement à ses lettres.

Vondel et Cats, ces deux autres ornemens de notre Parnasse au dix-septième siècle, occupent aussi un rang distingué parmi les prosateurs, et l'illustration qu'ils se sont acquise dans ce genre eût égalé leur gloire poétique, s'ils se fussent livrés avec le même zèle à l'étude de l'éloquence. Le style de Vondel est poli, grave et nerveux. On peut s'en convaincre à la lecture de sa traduction en prose de Virgile, et de quelques écrits originaux, tels que son *Introduction à la poésie nationale*, placée à la tête du premier volume de ses poésies, ses *épîtres dédicatoires* et les préfaces dont il a accompagné ses tragédies et ses autres productions; la prose de Cats est en général claire

facile et gracieuse. Il en a donné des preuves dans les morceaux de prose dont il a entrelacé ses poèmes, et dans les *prologues* et *épilogues* qu'il fait alterner avec ses vers dans son *Anneau nuptial* et dans son *Hymen*.

Gérard Brandt, que nous avons déjà distingué parmi les poètes, se place immédiatement après Hooft, comme prosateur, surtout dans le genre historique. Heureux imitateur de son illustre devancier dans tout le reste, il le surpassa sous le rapport du naturel et de la lucidité. Qoique son style le cède en force, en vivacité et en originalité à celui de Hooft, il y aurait moins de risque à l'adopter pour modèle. Brandt signala son entrée dans la carrière par l'éloge funèbre de l'immortel Hooft lui-même, production qui, tout en attestant les heureuses dispositions du jeune orateur, laisse à désirer sous le rapport du goût. La maturité de son esprit se révèle avec force dans ses deux ouvrages capitaux, l'*Histoire de la Réformation*, en quatre volumes in-4.°, et la *Vie de Michel de Ruiter*, in-folio. Ses autres écrits historiques, d'une moindre étendue, tels que son *Histoire d'Enkhuizen*, celle du

procès d'Oldenbarneveldt, ses *Ephémérides* et sa *Biographie de Vondel et de Hooft,* méritent aussi de grands éloges pour la pureté du langage, la clarté et l'élégance du style.

Charles Brandt, l'aîné des fils de Gérard, marcha dignement sur les traces de son père et de Hooft. Son père s'était fait le biographe de Ruiter; il consacra, lui, sa plume élégante à l'histoire de l'immortel Grotius; mais il ne put mettre la dernière main à son ouvrage. Il trouva un continuateur digne de lui dans A. Van Cattenburg, professeur des rémontrans, qui fit paraître leur commun travail en 1727, en deux volumes in-folio. L'ouvrage entier, et principalement le premier volume, rédigé par Brandt, est écrit d'un style pur, noble et animé.

Durant la première moitié de cette période, il parut en outre une foule d'ouvrages historiques, écrits en style de chroniqueur, qui n'ont guère d'autre mérite que celui de la correction du langage. Telles sont les *Chroniques hollandaise, zélandaise* et *frisonne,* et autres compositions historiques du célèbre Petrus Schriverius; la *Chronique de Hoorn,*

par le savant Théodore Velius, né dans la même ville, publiée d'abord en 1604, et réimprimée à différentes reprises avec un supplément et des notes; la *Description de Dordrecht*, par M. Van Balen, publiée en 1677, et plusieurs autres productions tout aussi médiocres, sur lesquelles il est inutile d'arrêter ses regards. Nous en excepterons cependant un opuscule historique de Guillaume Swinnas, docteur en médecine, et membre du conseil municipal de la Brielle, où il décéda vers l'an 1672, à la fleur de son âge. En voici le titre: *Dissentions de l'Angleterre, des Pays-Bas et de Munster* (Engelsche, Nederlandsche en Munstersche Krakéelen), ou aperçu des événemens de 1665, 1666 et 1667. L'auteur qui semble avoir emprunté la touche ferme et vigoureuse de Hooft, réussit surtout à peindre des combats de mer, et N. Witsen, dans son livre *sur l'Architecture navale et la Navigation* (Scheepsbouw en Bestier), lui a dérobé plus d'une fois les couleurs dont il enrichit sa palette. Il est à regretter qu'en imitant si heureusement la manière de Hooft, l'auteur n'ait pas su se garantir des défauts

de son modèle, et qu'il donne parfois dans l'exagération et dans l'enflure.

Aux écrits historiques de cette époque, faisons succéder un ouvrage qui se rapproche de l'histoire par le fond, et du roman par la forme. C'est l'*Arcadie Batave* de Jean Van Heemskerk, que nous avons déjà rencontré parmi nos bons poètes. Le but de l'ouvrage est de faire connaître l'histoire ancienne de la patrie, ainsi qu'un grand nombre de particularités relatives aux mœurs et aux usages de nos ancêtres. Pour rendre son travail plus agréable, l'auteur lui donne la forme d'un voyage entrepris, sous les auspices de l'amour, par des jeunes gens, dans les environs de La Haye et de Leyde; ce qui lui fournit l'occasion de mêler à son récit des tableaux gracieux, des dialogues plaisans, et des rencontres intéressantes. Le style en est orné et plein de vie, se relevant et s'abaissant à propos. L'ouvrage parut pour la première fois, mais incomplet, en 1637; deux ans après, il parut tel qu'on le lit aujourd'hui. Il a eu depuis un grand nombre d'éditions : la dernière date de 1756.

Nous dirons un mot maintenant de quelques écrits en prose, que leur contenu mixte rend difficiles à classer. Le premier est une petite satire fort divertissante, intitulée *Comœdia vetus* ou *Propos de marins* (Bootmans-praatje), avec la suite et la justification de l'ouvrage sous le titre de *Malle-poste* (Mallewagen). Elle fut publiée, en 1612, par Guillaume Meerman, fils de Gérard Meerman, bourgmestre et grand-bailli de Delft, dont Hooft honora le génie. L'écrit est dirigé contre l'ambition et l'animosité du clergé de ce temps, et il porte le titre de *Comœdia vetus* pour faire entendre que les scènes jouées par les ministres protestans étaient renouvelées de l'ancien clergé romain. Grand amateur de la navigation, l'auteur a trouvé convenable de se servir du langage des marins, et de revêtir ses idées d'images familières aux gens de mer. Cette satire, dont la lecture est fort amusante, mérite, sous le rapport de la langue, toute l'attention des philologues. G. Van Zonenhoven en a donné, en 1718, une nouvelle édition, enrichie de notes et d'éclaircissemens historiques.

Au second rang se place un ouvrage aussi plaisant qu'agréable de Jean De Brune, le jeune, intitulé *Pierre à aiguiser l'esprit,* ou *Moyen propre à apprendre à raisonner sur toutes sortes de sujets* (Wetsteen der Vernuften, etc.) La première édition en parut en 1644, en un volume in-4.°, divisé en quatre livres, chacun de dix chapitres, où se trouve un mélange de toutes sortes de sujets, auxquels viennent s'enlacer des récits vrais ou fabuleux, accompagnés de passages choisis de poètes anciens et modernes, et de citations d'auteurs de tous les temps; ce qui offre une lecture anssi variée qu'instructive. Le style en est animé et fleuri; il décèle, comme le contenu même de l'ouvrage, un génie original, dirigé par le goût, et nourri d'une lecture immense; s'il pèche quelquefois, ce n'est que par trop d'abondance. On a joint, à quelques éditions, un second volume composé de treize chapitres; mais ce travail est désavoué par les éditeurs de 1672, qui n'y voient que la production d'un esprit lourd (van plompe herssenen). De Brune nous a laissé, en outre, sous le titre de *Raison et Folie* (Jok en Ernst), un recueil

de *Propos de cour*, de *bons mots* et de *farces comiques* (Hofredenen, Quinkslagen en Boerterijen).

Un ouvrage qui offre de la ressemblance avec le précédent, c'est celui que Marie Heyns publia, en 1647, sous le titre de *Jardin d'exemples illustres* (Bloemhof van doorluchtige voorbeelden). Il est divisé en quarante-deux chapitres, consacrés à des matières diverses, mais le plus souvent à des points de morale, tirés de Philippus Camerarius, de Michel de Montaigne, et d'autres écrivains célèbres. L'instruction s'y joint à la variété, l'ouvrage n'étant en quelque sorte qu'un tissu de maximes et de narrations puisées aux meilleures sources; il se recommande d'ailleurs par la netteté du langage et la noblesse du style. Nous n'avons sur cette dame d'autres détails biographiques, que ceux que l'on trouve dans la dédicace de son livre à Sibylle Van Griethuizen, qui jouissait alors de quelque célébrité. On y lit qu'elle demeurait à Schoonhoven, et qu'elle se forma le style par la lecture des ouvrages de Vondel, sans le secours d'aucun maître. Cette dernière circonstance ne permet point de la regarder

comme la fille de Pierre Heyns et la sœur de Zacharie Heyns, que nous avons mentionnés tous deux parmi les poètes.

Au dix-septième siècle appartient enfin un autre ouvrage moral, publié sous la forme d'un roman, par un anonyme, et ayant pour titre : *Exemples des anciens sages* (Voorbeelden der oude wijzen). Il est également partagé en chapitres, et se compose en grande partie d'entretiens fort instructifs entre un célèbre prince indien nommé Disles, et son sage précepteur Zendebar. Le professeur Wassembergh nous en a donné un fragment très-remarquable dans son *Essai sur le dialecte frison* (1).

Nous allons réunir maintenant, en un seul faisceau, les écrivains de cette période, qui ont consacré leur plume aux sciences et aux arts. Simon Stevin, de Bruges, osa, un des premiers, traiter, en langue nationale, un sujet scientifique. C'était un des plus grands mathématiciens et un des plus savans architectes de son siècle; le prince Maurice, à qui il avait

(1) II.e partie, pag. 193 — 215.

donné des leçons, le nomma quartier-maître-général de l'armée. Hugo Grotius avait pour lui l'affection la plus vive. La plus remarquable de ses productions est celle qui parut en 1605, in-folio, sous le titre de *Souvenirs mathématiques* ou *Exercices du prince Maurice* (Wisconstighe Gedachtenissen, 't gene daer hem in geoefent heeft den doorl. hooghgeb. vorst ende heere Maurits, enz., beschreven door Simon Stevin). Il s'en faut de beaucoup que cet ouvrage, d'ailleurs très-intéressant pour le fond, soit un chef-d'œuvre littéraire; on ne saurait cependant trop applaudir à ce premier essai qui témoigne si honorablement de l'amour de l'illustre savant pour sa langue maternelle. M. Meerman en a fait un examen plein de sagacité dans ses annotations sur le *Parallèle des républiques* de Grotius (1).

A la suite de Simon Stevin, nous plaçons l'incomparable Grotius, qui nous a laissé dans son *Introduction à la jurisprudence hollandaise*, un modèle achevé de concision, de force et de simplicité. Il y règne peut-être un peu

(1) III.e partie, pag. 506 — 518.

de sécheresse, défaut inévitable lorsqu'on s'interdit à dessein toute espèce d'ornemens.

Jean Van Beverwijck fut le premier qui écrivit, en langue vulgaire, sur l'art de guérir. Il naquit à Dordrecht, en 1594, d'une famille distinguée, et occupa plusieurs charges importantes, lesquelles contribuèrent toutefois à son illustration bien moins que ses rares talens. Il avait fait surtout de grands progrès dans la science médicale, qu'il pratiqua et qu'il enseigna avec succès. De ses ouvrages, les uns sont écrits en latin, les autres dans la langue du pays, qu'il affectionnait beaucoup. Ces derniers ont paru en 1654, en un gros volume in-4.°, sous le titre de *Traités de Médecine* (Wercken der Geneeskonste, Schat der Gesontheyt, Schat der Ongesontheyt, Heelkonste), avec quelques opuscules. Ces traités, et surtout le premier, sont semés de vers sur les mêmes sujets, que l'amitié inspira à Cats. La clarté et la précision caractérisent le style de Van Beverwijck, qui n'est même pas dépourvu d'élégance chaque fois que le sujet le comporte; on y reconnaît aisément un homme que de longues veilles avaient familiarisé avec les chefs-d'œu-

vre de Rome et d'Athènes. On peut en dire autant du *Mérite des Femmes,* autre production de Van Beverwijck, où il se plaît à donner au sexe des éloges un peu exagérés. Jonctys lui répondit par une dissertation sur la *Prééminence des Hommes,* au sujet de laquelle on peut voir Foppens, dans sa Bibliothèque Belgique (1).

La *Tactique des Grecs et des Romains,* par Jean Van Paffenrode, qui, comme nous l'avons vu plus haut, se fit aussi quelque réputation au Parnasse, mérite de trouver sa place ici. C'est un ouvrage en six livres, subdivisés en chapitres, où l'auteur discute, avec la plus scrupuleuse exactitude et une érudition peu commune, tout ce qui a rapport à la stratégie des anciens. Jacques Van Paffenrode, qui acheva l'ouvrage après la mort de son père, en fit hommage à Guillaume III, dans une dédicace très-bien écrite, placée en tête du livre.

J. Oudaen, déjà cité comme poète, s'est acquis de nouveaux droits à notre estime par

---

(1) Tom. I, pag. 580 — 581.

la publication de son traité de la *Puissance Romaine*, ouvrage qui appartient, en grande partie, à la classe des écrits historiques, et où l'importance des matières est encore relevée par la beauté du style.

Il nous reste à parler du bourgmestre d'Amsterdam, Nicolas Witsen, l'un des hommes d'état les plus habiles et les plus éclairés de l'époque. Son traité de l'*Architecture navale et de la Navigation chez les anciens et les modernes*(Aloude en hedendaegsche scheepsbouw en bestier), publié en 1671, en un volume in-f.°, témoigne de ses profondes connaissances en mathématiques et en histoire; il est écrit d'ailleurs d'un style pur, qui s'anime et se colore dans les descriptions des combats de mer, que l'auteur trouve fréquemment l'occasion de placer sous les yeux du lecteur. On trouvera de plus amples détails sur cet estimable écrivain dans une notice biographique insérée par M. J. Scheltema, dans son *Traité politique des Pays-Bas* (1).

L'éloquence proprement dite ne fut que

---

(1) Staatkundig Nederland, II.e part. p. 505—508.

médiocrement cultivée durant cette période. L'éloquence politique et judiciaire, à laquelle les Grecs et les Romains durent une partie de leur gloire, fut presque totalement négligée chez nous, comme chez la plupart des peuples modernes. La chaire même, le principal théâtre où l'éloquence puisse se produire de nos jours, ne fut point illustrée par d'éclatans succès. Nous n'en lirons qu'avec plus d'intérêt le plaidoyer de M.e Simon Van Middelgeest pour M. P. De Groot, que nous a conservé M. Scheltema dans ses *Mélanges historiques et littéraires*. De Groot fut accusé en 1676, devant la Cour de Hollande, du crime de lèse-majesté, accusation à laquelle avaient donné lieu une correspondance inconvenante avec Wicquefort, et des négociations illicites au sujet de la paix (1). L'éloquence de son avocat le sauva. Le plaidoyer de Van Middelgeest, qui paraît avoir été aussi bon littérateur que grand jurisconsulte, n'est pas, il faut en convenir, d'un goût exquis; trop de termes bâtards le déparent, et il est hérissé

(1) Wagenaar, Vaderl. hist. XIV.e D. bl. 382—383.

de citations latines; mais il y règne une noble et mâle éloquence, soutenue d'un style vif et animé, qui nous rappelle ces anciens chefs-d'œuvre dont l'orateur s'était nourri, et dont il a su, en cette occasion, se montrer digne.

Parmi les orateurs sacrés il s'en trouve quelques-uns qui méritent d'être cités. Le plus distingué d'entre eux (pour ne point parler ici de Uitenbogaert, Episcopius, Camphuizen, et de quelques autres, qui quoique très-estimables d'ailleurs, ne brillèrent guère par leur éloquence) est Jean Vollenhove, le même qui parut avec éclat sur notre parnasse, aux premiers jours du dix-septième siècle. Les sermons qu'il a réunis, au nombre de quatorze, sous le titre de *Grandeur du juste*, s'ils ne méritent pas des éloges sans restriction, contiennent au moins des parties auxquelles le goût le plus sévère ne saurait refuser son suffrage. Le style en est d'ordinaire pur, noble et animé; et si l'orateur, dans certains passages, se laisse entraîner aux faux-brillans, il en est d'autres où il a su s'élever à la véritable éloquence. Les sujets n'y sont pas traités toutefois d'après les exi-

gences actuelles de la chaire; mais on y remarque une si rigoureuse exactitude et un si profond savoir, que le prédicateur peut encore de nos jours en retirer une grande utilité.

A Vollenhove succèdent les trois fils du célèbre historien Gérard Brandt. L'aîné, Gaspard Brandt, que ses productions poétiques et historiques nous ont déjà fait connaître, s'est placé au rang de nos meilleurs prédicateurs par un grand nombre de sermons sur des textes divers, et par son explication de l'oraison dominicale, que son frère Jean publia après son décès. La solidité du raisonnement y répond à l'importance du sujet et s'allie très-heureusement à un style animé, ferme et correct.

Le puîné des trois frères, Gérard Brandt, dit *le jeune*, brilla comme son aîné dans l'éloquence de la chaire. Né à Nieuwkoop, en 1657, il fut destiné par son père au ministère évangélique, qu'il exerça pendant cinq années, toujours admiré de son auditoire. Il prêcha d'abord à Schoonhoven et ensuite à Rotterdam, où une mort prématurée l'enleva, le 21 décembre 1693, à sa famille, à

l'église et aux lettres : il parut après sa mort une collection de ses sermons, au nombre de soixante, en trois volumes, dont le dernier fut publié en 1685, par son frère aîné. Ils sont écrits d'un style élégant et pur, et attestent une instruction peu commune. L'auteur publia en outre, de son vivant, un opuscule historique sous le titre d'*Histoire biennale* (1674 — 1675), qui réunit tous les suffrages.

Le cadet, Jean Brandt, que nous avons déjà mentionné à l'article des poètes, doit la célébrité, dont il jouit, à juste titre, parmi les orateurs sacrés, à ses prédications sur l'apostolat de S.t-Paul (Paulus leven of zeveen-twintig predikaatsien over 't voornaamste werk van zijn apostelschap). Elles se recommandent, en effet, par la pureté du langage et la correction du style, autant que par l'intérêt des matières, et, quoiqu'elles ne soient pas exemptes des défauts dominans de l'époque, on peut encore les lire avec fruit.

Nous ne pouvons passer sous silence A. Monen, poète recommandable et orateur estimé, que Francius, dans sa *préface sur Grégoire de Nazianze,* place à côté de Vol-

lenhove et de Brandt. Son style est toutefois moins orné et moins énergique que celui de ces deux orateurs, et surtout de Vollenhove; mais il est du reste pur, noble et à la portée des intelligences les plus vulgaires. Ses sermons les plus remarquables sont *S.t-Paul à Athènes; S.t-Paul parmi les Gentils; Etienne le Diacre; la Passion de J.-C.; le Graduel de David ou les Cantiques Hammaäloth; la Vocation d'Abraham,* et quelques autres que le défaut d'espace nous interdit de citer. Vers la fin de cette période l'éloquence de la chaire déclina sensiblement; on en peut voir les causes dans la *préface* du professeur Francius dont nous venons de parler.

Ce savant, voyant avec le plus vif déplaisir le dépérissement de l'éloquence sacrée, pour laquelle la plupart des prédicateurs de son temps témoignaient la plus coupable indifférence, résolut de la faire revivre en offrant à leurs regards un échantillon du génie des anciens pères de l'église, et choisit à cet effet un *Discours sur la Charité,* de Grégoire de Nazianze, l'un des pères Grecs du quatrième siècle, qu'il traduisit en langue natio-

nale, et qu'il enrichit d'un grand nombre de notes et d'une préface du plus haut intérêt, où il s'élève avec force contre le goût dépravé de son siècle, et où il indique les moyens de l'épurer.

La traduction de Francius, qui parut en 1699, nous conduit naturellement à parler de ceux d'entre nos écrivains qui s'occupèrent, pendant la première moitié de ce siècle, à traduire les auteurs grecs et latins. Nous avons déjà fait connaître les travaux de Hooft et de Vondel, en ce genre; à leur suite vient Jh. Glazemáker, qui enrichit notre langue de plusieurs traductions d'auteurs anciens, tels que *Sénèque le philosophe, Epictète et Cebes,* et *Quinte-Curce.* Il traduisit en outre de l'Italien, l'*Histoire des guerres des Pays-Bas,* de Bentivoglio, qu'il publia en 1674, en un volume in-4.°

Un autre traducteur, digne aussi des plus grands éloges, c'est le docteur O. Dapper, qui nous donna, en 1665, une traduction complète d'Hérodote. Le même siècle vit éclore une foule d'autres traductions d'un mérite trop vulgaire pour que nous nous en occupions spécialement.

Nous terminerons cet aperçu par un mot sur les grammairiens et les écrivains didactiques qui ont voué leur plume à la partie théorique de l'éloquence et de la poésie. Abraham Van der Myle, ministre protestant, né à 'S Heerenberg, en 1558, et décédé à Dordrecht en 1637, tient le premier rang parmi nos philologues. Il composa son ouvrage intitulé *Lingua belgica,* pour démontrer l'antiquité et l'excellence de l'idiôme national, lequel, comme il le prouve par de nombreux exemples, a beaucoup d'analogie avec l'hébreu, le grec, le latin, le persan et plusieurs autres langues. Une grande sagacité et une érudition peu commune ont pu seules rassembler et élaborer les matériaux de ce livre, où il va jusqu'à prétendre que notre langue est plus ancienne que celle d'Homère, et qu'elle ne lui est inférieure sous aucun rapport; exagérations patriotiques que son zèle doit lui faire pardonner.

Il n'est pourtant pas le premier qui ait donné à notre langue une si haute antiquité. Avant lui, un savant brabançon, Jean Goropius Becanus, avait soutenu, dans ses *Origi-*

nes Antverpianæ, publiées en 1596, qu'elle est antérieure à la langue des Hébreux, et qu'elle est la langue-mère de tous les peuples. Plus tard, Adrien Schrieckius avança un paradoxe moins extravagant, mais tout aussi inadmissible : dans son ouvrage latin sur les *Origines Celtiques et Belgiques*, dont la majeure partie est écrite en flamand, il prétendit ramener à des racines germaniques la plupart des noms grecs servant à désigner des contrées ou des personnes. Ses hypothèses, pour être assez souvent ingénieuses, n'en sont pas moins généralement dénuées de vraisemblance (1).

On vit paraître dans ce siècle plusieurs écrits, plus ou moins parfaits, destinés à éclaircir les règles du langage. La grammaire de Chrétien Van Heule, mathématicien à Leyde, titre qu'il se donne lui-même, est une des moins incomplètes. Elle parut en 1626. Les parties du discours y sont analysées suc-

---

(1) On peut voir une tentative de ce genre dans *la République des Champs Elysées*, de M. le conseiller De Grave.

cinctement, et l'auteur prouve qu'il connaissait à fond le génie de sa langue.

Antoine de Hubert et Samuël Ampzing, que nous avons vus figurer parmi les poètes, se distinguèrent aussi comme philologues, l'un par son *Avertissement* (Nodige waarschouwing), placé en tête de sa traduction rimée des psaumes, l'autre par son *Avis philologique* (Nederduitsch taalbericht), qui sert d'introduction à sa *Description de la ville de Haarlem*. Les *Observations grammaticales* (Taalkundige waarnemingen), de Hooft, quoiqu'elles ne fussent pas destinées à l'impression, contiennent des réflexions trop importantes pour que nous les passions sous silence. Hoogstraten les publia, pour la première fois, avec son *Tableau des genres* (Geslacht lyst), et Ten Kate les plaça, après les avoir enrichies de ses propres remarques, à la suite du premier volume de son *Introduction à la partie élevée du langage*. Un ministre protestant, P. Montanus, fit paraître, en 1635, une *nouvelle grammaire*, in-4.°, sous le titre de *Berigt van eene nieuwe konst, genaemd de spraak-konst, ontdekt en beschreven door*

Petrus Montanus, van Delft. Cet ouvrage, hérissé de termes et de dénominations ridiculement bizarres, mérite néanmoins d'être apprécié pour les recherches exactes qu'il contient sur la nature et la formation des diverses espèces de lettres, recherches qui lui ont valu les éloges de Morhof dans son *Polyhistor. liter.* (1). Le petit Traité de A. L. Kok, sous le titre de : *Ontwerp der Nederduitsche letterkunst,* et les *Remarques sur la langue nationale,* de Petrus Leupenius, quoiqu'offrant moins d'intérêt, ne sont cependant pas à dédaigner, eu égard à l'époque de leur apparition.

Il nous reste à parler de deux ouvrages qui ne sont pas sans importance pour l'étude de notre langue. L'un est le *Trésor de la langue neêrlandaise* (Nederlandsche woordenschat), rédigé vers le milieu de ce siècle, par Jean Hofman, et complété plus tard par Louis Meyer, docteur en médecine, à Amsterdam. Ce Trésor, tel qu'il a été publié par Meyer, se compose de trois parties; la première explique les termes bâtards, la seconde,

(1) T. premier, pag. 781.

les termes techniques, et la troisième les termes vieillis, d'après Melisstoke, Spieghel et d'autres écrivains. De nombreuses éditions s'en succédèrent, jusqu'en 1787, où il fut publié de nouveau, avec un supplément et des corrections considérables, par E. W. Cramerus, en trois volumes in-8.° La dernière édition en a paru, en 1804, sous un format plus commode, en un volume, avec des corrections et des additions nouvelles, qui n'empêchent point que l'ouvrage laisse encore beaucoup à désirer aujourd'hui. L'autre écrit dont nous entendons parler est un lexique intitulé *Seeman* (le Marin), publié en 1681, par Wigastus à Winschoten, recteur des Ecoles latines à Leyde. On y trouve l'explication de tous les termes de marine, et des proverbes empruntés à la navigation. Quoique susceptible de beaucoup d'améliorations, l'ouvrage n'est pas sans quelque utilité, éloge que ne mérite guère une autre production du même auteur, intitulée *Letterkonst*, et comprenant la 1.re partie d'une grammaire, qui n'a pas été achevée.

Les ouvrages consacrés à la théorie de l'éloquence et de la poésie, sont moins nom-

breux que les traités philologiques ; il en est même peu, s'il fallait se borner à ceux qu'on a publiés dans notre langue, qui méritent l'honneur d'être cités. A l'exception de l'*Introduction à la poésie*, de Vondel, et de la traduction libre de l'*Art poétique* d'Horace, par Pels, que nous avons déjà fait connaître, il n'a paru durant cette période aucun autre ouvrage important sur ces matières. Les productions les plus remarquables en ce genre ont été rédigées en latin : tels sont les traités qu'a publiés le célèbre Gérard Jean Vossius, professeur d'histoire à Amsterdam, où il mourut, en 1649, âgé de soixante-douze ans (1). Outre un grand nombre d'autres écrits très-estimables, nous devons aux veilles de ce savant laborieux un traité sur l'éloquence, sous le titre de *Oratoriarum Institutionum libri VI*; et une poétique intitulée *Poëticarum Institutionum libri III*. Ces deux ouvrages, marqués au coin de la plus profonde érudition, offrent une lecture aussi intéressante qu'instructive.

---

(1) Voyez Foppens, Biblioth. belg. t. 1, pag. 351 — 353.

LIVRE III.

POÈTES ET PROSATEURS QUI ONT ÉCRIT DEPUIS LA FIN DU XVII.e SIÈCLE, JUSQU'A NOS JOURS.

Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, on vit déchoir peu à peu la poésie de la hauteur à laquelle elle s'était élevée parmi nous, durant la première. Hardiesse, force, originalité, ton vraiment poétique, voilà ce que l'on rencontre chez les auteurs de cette première période; ceux de la seconde remplacèrent souvent toutes ces qualités par une manière plus faible, plus prolixe et plus rapprochée d'une prose élégante. Nous observerons le même phénomène pendant la plus grande partie de l'époque où nous entrons maintenant; on gagna, il est vrai, quelque chose en finesses de langage et de versification; on connut, on observa mieux les règles

de quelques espèces de poèmes particulières; mais la poésie, considérée en elle-même, ne fit que des pas rétrogrades. Jamais cependant, et nous le remarquerons en même temps, jamais nous ne fumes privés entièrement de poètes, vraiment dignes de porter ce grand nom; et nous pouvons même dire avec quelque orgueil, que vers la fin de cette époque la poésie a pris un tel essor que sa gloire ne le cède guères à celle de l'âge d'or de notre littérature. Durant cette époque encore, l'art d'écrire en prose ne fit pas plus de progrès que dans la précédente, et ce n'est que vers la fin de cette période que l'on peut citer quelques prosateurs qui revendiquent à bon droit la palme de l'éloquence. Nous passons maintenant aux développemens de l'histoire; nous tâcherons d'être plus succincts encore que dans l'exposition des parties précédentes, et nous nous bornerons à la simple indication des faits essentiels.

SECTION PREMIÈRE.

POÈTES CÉLÈBRES DE CETTE ÉPOQUE.

Luc Rotgans, en qui s'est fondu, pour ainsi dire, l'esprit si divers des époques que nous venons d'esquisser, réclame d'abord notre attention. Il naquit à Amsterdam, en 1654, d'une famille distinguée; après avoir reçu une éducation littéraire, il entra dans le service militaire, et passa la fin de ses jours dans une retraite studieuse que lui offrait une maison de campagne, nommée Kromwijk, située sur la Vecht, entre Maarsen et Breukelen. Il y mourut en 1710. Parmi ses œuvres poétiques, on distingue surtout son Guillaume III, en huit livres. Dans ce poème, que l'auteur a voulu visiblement nous donner pour une épopée, se trouve une versification coulante et soutenue, un style généralement pompeux et poétique, et quelques morceaux pittoresques; mais l'ensemble n'inspire point un intérêt bien vif, et les fictions, empruntées

avec assez peu de bonheur à la mythologie païenne, n'offrent rien de piquant. Ses deux tragédies *Énée et Turnus* et *Scilla*, doivent être rangées parmi les tragédies les plus nobles et les plus régulières de notre langue; elles se trouvent imprimées dans ses *Poésies mêlées*, qui renferment en outre le poème comique si connu *Boerenkermis* (la Fête de Village), et plusieurs pièces légères, vraiment jolies (1).

Dans les productions de quelques contemporains de Rotgans, on trouve la faiblesse et les imperfections de cet écrivain, sans y découvrir jamais la noblesse et le grandiose de sa poésie. Nous citerons pour exemples les ouvrages du célèbre imprimeur François Van Halma, qui vécut de 1653 à 1722; de David Van Hoogstraten, homme estimable à tant d'autres égards, et qui, né en 1658, mourut en 1724; de son frère J. Van Hoogstraten, qui, entre autres, écrivit en vers la *Vie de l'apôtre S.t-Paul;* d'Abraham Bogaert, et

(1) Voyez la préface de Halma, pour les poésies de Rotgans, et la Description d'Amsterdam, par Wagenaar, sect. III, pag. 252.

ceux de plusieurs autres que nous passerons sous silence.

On doit distinguer de la foule le gracieux poète bucolique Jean-Baptiste Wellekens, né à Alost, en Flandre, en 1658. Il vint s'exercer dans la peinture à Amsterdam, et s'y fixa pour le reste de sa vie, après avoir séjourné comme peintre, en Italie, pendant onze ans; il mourut dans cette ville en 1726. A l'exemple de plusieurs poètes italiens, il s'adonna surtout à la composition de poëmes pastoraux et de chants de pêcheurs, dont on trouve les plus beaux dans un recueil qu'il publia en 1711, conjointement avec P. Vlaming, son ami et son rival, sous le titre de *Dichtlievende Uitspanningen* (Récréations poétiques). Les lettres lui doivent encore une traduction facile de l'Amynte, célèbre poëme pastoral du Tasse, et trois volumes de poésies diverses, publiées par sa fille, après sa mort.

Nous louerons également la facilité, la douceur et la grâce de ce même ami P. Vlaming, qui naquit à Amsterdam en 1686. Cet écrivain rendit aussi des services à notre littérature en publiant une nouvelle édition du

Hertspieghel (Miroir du Cœur) de Spieghel, et une traduction de l'*Arcadie* de Sannazar.

Une femme-poète de l'époque, nommée *Catherine-Jeanne De Wit*, née à Utrecht et décédée en 1727 ou 1728, n'eut pas moins de succès dans l'églogue. Elle publia une traduction en vers de la *Bergère fidèle*, drame champêtre en cinq actes du poète italien *Contarini*, suivi de quelques pièces légères qui consistent la plupart en églogues et chants de pêcheurs. Après sa mort, parut le même recueil augmenté encore d'une imitation en vers de la *Philis de Scirus*, poème pastoral du comte Bourrelli, et de quelques idylles et poésies mêlées.

Cependant, bien au-dessus de sa rivale s'élève une autre femme célèbre, Elisabeth Koolaart, née Hoofman. Elle vit le jour à Haarlem en 1664, et mourut à Cassel en 1736. Ses productions, extrêmement remarquables sous tous les rapports, ne furent publiées qu'en 1773, par les soins de G. Kops. Nous serions entrés dans de plus grands détails sur cette personne distinguée, si dans une autre occa-

sion nous n'avions rendu hommage aux qualités de son esprit et de son cœur (1).

A la dernière partie du dix-septième siècle appartiennent encore le savant jésuite Liévin De Meyer, né à Gand, en 1655, et mort à Louvain, en 1730, qui fit imprimer en 1725 une élégante traduction en vers de son beau poème latin *de Irâ* (de la Colère); Nicolas Bruin, auteur généralement faible et sans originalité, qui vécut à Amsterdam de 1671 à 1723, et laissa un grand nombre de poésies sur la morale ou sur des sujets tirés de la bible; Jean de Haes, fils de François, de Rotterdam, né en 1685, et décédé en 1723, dont nous avons un recueil de vers ou plutôt de rimes, et qui pour ses poésies sacrées *Judas le traître* et *Jonas le pénitent*, ne peut être rangé tout au plus que parmi les rimeurs corrects. Nous passons sous silence un grand nombre d'écrivains, pour arriver à *Jacques Zeeus*, de Zevenberg, né en 1686 et mort en 1718. Cet auteur, comme l'attestent les deux recueils de poésies qu'il nous a laissés, n'était pas entièrement

(1) Voyez l'*Euterpe*, sect. II, pag. 91 — 146.

dépourvu de génie poétique. Nous devons nous occuper aussi de *Luc Schermer,* de Haarlem; né en 1688, il mourut, après bien des traverses, en 1711, au printemps de sa vie. La nature l'avait doué des plus heureuses dispositions pour la poésie, et le jeune auteur les avait cultivées et ennoblies par des études assidues. Le recueil remarquable de ses œuvres, publié après sa mort par *P. Vlaming,* offre des preuves éclatantes de son génie. Outre les poésies mêlées, il contient une tragédie intitulée *Méléagre et Atalante,* des poèmes épiques, des idylles et des chants de pêcheurs. Tous ces morceaux respirent tantôt la douceur et la tendresse, tantôt se distinguent par la hardiesse et la grandeur, et malgré une trop grande abondance et quelques autres défauts de jeunesse qu'on y relève de temps en temps, partout ils décèlent le véritable poète.

A la tête des poètes qui appartiennent au dix-huitième siècle, doit être incontestablement placé le célèbre villageois *Hubert Poot,* fils de Corneille, né en 1689 à Abswout, hameau entre le village de *Ketel* et Delft, et mort dans cette ville, en 1733. Quoique

privé des avantages d'une éducation savante et condamné la plus grande partie de sa vie au travail des mains, il parvint par une ardeur infatigable et un exercice continuel, à perfectionner tellement ses dispositions naturelles, qu'on peut le regarder comme un des émules les plus heureux de Hooft et de Vondel. Ses poésies ont été publiées à Delft, en trois volumes in-4.°, et réimprimées avec luxe en autant de volumes en petit format; ces deux éditions sont enrichies, entre autres, d'une vie de l'auteur élégamment écrite. Le premier volume contient des sujets tirés de la bible, des épîtres, des poèmes champêtres, des chants marins et des poésies érotiques; le second des poésies mêlées, des inscriptions et des panégyriques; le troisième des épithalames et des chants funéraires. Tous ces poèmes, surtout ceux qui ne doivent le jour qu'à la circonstance, n'ont pas le même degré de mérite; quelques-uns même, et principalement les poésies sacrées, sont déparées par des traits de faux bel-esprit. Cependant ils portent, en général, l'empreinte d'une imagination originale, et se distinguent éminemment par le

choix, la beauté et la richesse de l'expression. Poot excelle surtout dans le genre doux, gracieux, facile et badin, comme l'attestent suffisamment ses poésies érotiques et ses épîtres. Ses écrits renferment d'ailleurs d'excellentes leçons de morale, qu'en imitateur habile d'Horace, il sait présenter au lecteur d'une manière inattendue, avec autant de verve que de profondeur (1).

Quoique placé dans un rang moins élevé, Pierre Langendijk mérite cependant d'être cité honorablement. Il naquit à Haarlem en 1683, et y mourut en 1756. Possédant ainsi que Poot, peu de moyens de perfectionner son éducation, il dût, jusques dans un âge fort avancé, pourvoir à ses besoins par des occupations entièrement étrangères aux lettres et à la poésie; dans tout le cours de sa vie, il eut à lutter contre des contrariétés sans nombre; un caractère

(1) Voyez sur Poot, une excellente préface de M. Daniel Hooft, pour l'anthologie des poésies du même auteur, en deux volumes. Par cette édition, enrichie de notes intéressantes, M. Hooft a mérité la reconnaissance de tous les amis des lettres de son pays.

léger et insouciant, source de la plupart de ses maux, les lui faisait supporter avec assez de facilité. Cette humeur étourdie et gaie perce fréquemment aussi dans ses poésies, où règne souvent une bonne plaisanterie et qui se composent en grande partie de comédies. Son théâtre remplit presque entièrement les volumes deux et quatre du recueil de ses poésies, en quatre volumes in-4.°, et quoiqu'on ne puisse aucunement le comparer avec les chefs-d'œuvre d'un Plaute, d'un Térence et des maîtres de la scène, on y rencontre cependant beaucoup de traits de verve et de bon comique. Parmi les autres pièces du recueil dont nous venons de parler, ses *Poèmes champêtres* et les *Chants de Pêcheurs* méritent surtout d'être signalés. On a encore de Langendijk la *Vie des Patriarches*, en dialogues et monologues; des *annales rimées* (jaardichten, jaarzangen); les *Comtes de Hollande*, la *Vie de Guillaume I.er*, et d'autres pièces, que, pour éviter les longueurs, nous passerons sous silence. Si l'on ne doit point placer Langendijk parmi les auteurs du premier ordre, on peut du moins le regarder comme un poète gracieux, plein de chaleur

et de gaîté, mais qui, surtout dans ses poésies badines et comiques, ne satisfait pas toujours également le bon goût.

Il suffira de citer d'un seul mot bon nombre de poëtes contemporains. Le plus ancien d'entre eux est le directeur des écoles de Leyde, *Henri Snakenburg,* né en 1664 et mort en 1750. Trois ans après sa mort, il parut de lui un recueil assez considérable de poëmes, la plupart sur des sujets tirés de l'écriture sainte ou traitant de matières édifiantes; on n'y trouve aucune étincelle de verve; mais une expression assez pure. Le mérite du neveu de cet auteur, *Théodore Van Snakenburg,* est tout aussi mince. En 1731, il publia conjointement avec Jacques Elias, fils de Michel, un volume de chants de pêcheurs, d'épîtres, de sonnets et de poésies mêlées, sous le titre de *Proeve van Dichtoeffening* (Essais poétiques), par A. L. F. et A. P. S.

Nous n'en finirions point, si nous voulions donner le récensement de tous les poëtes médiocres que vit éclore la première moitié de ce siècle. Nous passerons donc sous silence un *Laurent Stevensloot,* auteur d'une paraphrase

rimée de Jonas, un *Jean Goeree,* homme d'esprit, mais sans culture; un *Herman Van den Burg,* rimailleur fécond, et grand nombre d'autres. Nous ne consacrerons non plus qu'un mot à Corneille Boon van Engelant et François Van Greenwood, nés tous deux en 1680, et dont le dernier vivait encore en 1760. Le premier fit paraître force poèmes de différentes espèces, idylles, tragédies, etc.; le tout d'un bien faible intérêt; le second publia deux volumes de poésies mêlées, où l'on trouve quelques bonnes pièces. Nous ne parlerons pas plus au long du poète boursoufflé et extravagant Guillaume Van Swaanenburg, peintre à Anvers, qui, sous le titre de Parnasse, lança dans le public, en 1724, un recueil formidable de poèmes, assemblage de sons vains et ronflans. Nous aimons mieux nous arrêter un moment près d'un poète plus estimable, et que déjà nous aurions dû citer. C'est Mathieu Gargon, né à Haarlem, en 1661, et mort en 1728, à Flessingue, où il exerça les fonctions de prédicateur et de recteur des écoles latines. Quoiqu'il manque de hardiesse et d'originalité pour être placé parmi les poètes du premier ordre, il

brille cependant au milieu des nombreux rimeurs de cette époque, par une manière animée et des vers pleins de raison; on trouve surtout des preuves de son talent dans sa *traduction de Boëce* et dans son *Arcadie Walchérienne* (1).

Notre attention est appelée maintenant sur Arnault Hoogvliet, l'un des poètes les plus célèbres de ce siècle. Il naquit à Vlaardingue en 1687, et mourut dans cette ville en 1763. Se trouvant à l'âge de vingt ans sans aucune éducation littéraire, et convaincu avec raison que le manque d'un tel avantage devait nuire au perfectionnement de son talent poétique, il résolut d'y suppléer en se dirigeant lui-même dans ses études. En effet, il ne se donna point de repos qu'il ne se fût familiarisé avec le latin, et le premier fruit de ses nouvelles connaissances fut une traduction en vers des fastes d'Ovide. Cet ouvrage, quoiqu'il ne soit pas dénué de tout mérite, était évidemment au-dessus de ses forces. Aussi est-il peu propre

---

(1) Voyez mon Musée, II.e partie, p. 149 — 147.
(*Note de l'auteur.*)

à éterniser sa gloire poétique, qui se fonde principalement sur son ouvrage *Abraham le patriarche*. C'est une description en douze livres des principales aventures de ce patriarche. Cette composition n'appartient point, quoiqu'on en ait dit, à l'épopée; on ne doit la considérer que comme un de ces poèmes historiques ou biographiques en vers, et l'on y rencontre de temps en temps des passages faibles, ou gâtés par le mauvais goût et l'affectation. Néanmoins ce poème est, sous plus d'un rapport, d'un grand mérite, et doit être classé parmi les plus belles productions de la littérature nationale. Hoogvliet a publié en outre deux volumes de *Poésies mêlées*, où il montre, comme dans son grand ouvrage, une imagination très-vive, de l'abondance et de la facilité; mais sa touche y est souvent moins vigoureuse (1).

---

(1) Voyez la belle et judicieuse notice sur la vie de Hoogvliet, par M. J. de Kruyff, dans la première partie de la vie des poëtes des Pays-Bas, publiée par la société *Kunst wordt door arbeid verkregen* (le Travail enfante la science). Il faut lire aussi l'article

Plusieurs poètes de Dordrecht furent les contemporains de Hoogvliet, qui était lié d'amitié avec quelques-uns d'entre eux. Ce sont J. Targier, qui vécut, presque toujours aveugle, de 1688 à 1735, et de qui parut en 1736 un recueil de vers assez estimable; les frères Tieleman et Henri Van Bracht, dont les poésies imprimées attestent moins de talent, et le savant libraire Jean Van Braam, né en 1677 et mort en 1751, qui laissa un petit recueil de vers que Huydecoper cite quelquefois avec éloge. Cette époque compta aussi plusieurs femmes poètes, dont la plupart, à la vérité, furent plus redevables de leur célébrité à la galanterie de leurs contemporains qu'à leur mérite poétique. Il en est ainsi, du moins en partie, de *Jetske Reinou Van der Malen*, née à Leeuwarde en 1681. Dans son recueil de poésies mêlées, publié en 1728, on découvre au milieu d'une foule de morceaux faibles et insignifians, quelques pièces vrai-

---

sur Hoogvliet, dans la troisième partie du dictionnaire anthologique et critique du sieur Witsen-Geysbeek.

ment bonnes. Mais nous irions bien au-delà des limites de notre plan, si nous voulions citer ici tous ceux qui, vers le temps de Hoogvliet, obtinrent quelque réputation comme poètes ou comme rimeurs. Laissant donc de côté une foule d'autres écrivains, nous nous bornerons à dire un mot d'un homme que son mérite éleva aux plus hautes dignités, Jean-Jacques Mauritius, né en 1693 et mort en 1768, écrivain d'un grand talent et de beaucoup d'érudition, mais dont les différentes productions ne sont point vivifiées par le vrai feu poétique; ainsi que de trois poètes zélandais nommés *Jean Steengracht, Pierre Boddaert* et *Pierre de la Rue*. Tous trois naquirent à Middelbourg, le premier en 1692, le second en 1694 et le troisième en 1695. C'étaient tous des hommes instruits et revêtus d'emplois considérables. L'année 1717, ils publièrent en société un recueil de poésies supportables, sous le titre de récréations poétiques, lequel fut réimprimé en 1728. Dans la suite Boddaert et de la Rue s'occupèrent exclusivement de poésies sacrées et édifiantes, dont il parut plusieurs volumes. Quoique ces derniers ou-

vrages, surtout ceux de Boddaert, aient été couverts d'applaudissemens à leur apparition, elles sont, comme productions poétiques, d'une valeur à peu près nulle. Boddaert, qui vécut jusqu'en 1760, publia aussi les poésies posthumes d'*Anne Rethaan* sa belle mère, et celles de *Jean Moorman*, citoyen distingué et érudit de la ville de Hulst en Flandre, et qui vécut de 1696 à 1743.

Nous aurons à nous occuper un peu plus longuement de *Sybrand Feitama*, né à Amsterdam en 1694, et mort en 1758. Cet homme, dont toute la vie fut consacrée aux belles-lettres, exerça sur ses contemporains une assez grande influence, en leur faisant, par son exemple, attacher trop de prix à la correction et à la pureté du style. Otez-lui la délicatesse, le goût et la facilité, ses qualités comme poète original seront bien minces; mais comme imitateur de poètes étrangers, surtout de ceux de la France, il fit voir un talent très-délié et très-cultivé. Il en a fourni des preuves éclatantes dans ses imitations en vers de l'ouvrage si justement célèbre, le Télémaque de Fénélon, et de la Henriade de Voltaire; cette dernière

production surtout peut être appelée un chef-d'œuvre de traduction poétique. Il a traduit en outre un grand nombre de tragédies françaises, qui sont pour la plupart réunies, avec deux pièces de sa création, dans les deux volumes de son théâtre. Une autre encore est imprimée dans le petit recueil de ses *poésies posthumes*, composé de poèmes tant originaux que traduits, et publié en 1764 (1).

On trouve dans les ouvrages de Henri Schim une plus grande vivacité d'imagination et une poésie plus riche, mais moins de délicatesse et de pureté de goût. Cet auteur, né à Maassluis en 1695, mourut en 1743, et obtint de son temps une grande réputation par ses poésies sacrées et morales. On a de lui quatre volumes in-4.°, dont le premier parut en 1723 sous le titre de *Poésie biblique*, le second en 1726 sous celui de *Poèmes bibliques et moraux*, le troisième sous le nom de *Gloire du Christ et de l'église*, le quatrième enfin sous celui de *Tableaux poétiques*. Plusieurs de ces poèmes

(1) Voyez sur Feitama, la première partie de la vie des poètes des Pays-Bas, citée ci-dessus.

sont à la vérité déparés plus ou moins par le mauvais goût théologique de ce temps, mais malgré ces taches on y reconnaît partout le véritable poète.

Le célèbre philologue et antiquaire, *Balthasar Huydecoper*, qui naquit à Amsterdam en 1695, d'une des familles les plus distinguées, et qui mourut dans cette ville en 1778, après y avoir exercé plusieurs charges importantes, ne mérite pas moins d'éloges comme poète et principalement comme auteur de tragédies. On admire surtout ses deux compositions dramatiques *Arzace* et *Achille*, plus encore pour les beautés supérieures dont elles fourmillent que pour la régularité et la vigueur qui y règnent. Son imitation libre en vers des satires et épîtres d'Horace, dont il a également publié une traduction en prose, n'est pas non plus dépourvue de tout mérite. Enfin, en 1788, il parut un petit recueil de ses *Poésies*, qui renferme quelques jolis morceaux.

Jean De Marre, né aussi à Amsterdam, vécut de 1696 à 1763, et passa la plus grande partie de sa jeunesse sur l'Océan. On doit également le citer honorablement parmi les au-

teurs de cette époque, et il mérite à bon droit le titre d'un poète abondant, habile et gracieux. Outre ses grands poèmes, sous le titre de *Batavia*, en quatre chants; *Méditations sur la sagesse de Dieu à régir les créatures*, et *Couronne pour le cap de Bonne-Espérance*, qui renferment des détails très-intéressants, présentées d'une manière vive et vraiment poétique, on a de lui un beau recueil de *Poèmes consacrés aux Jardins* et de *Poésies mêlées*, et enfin trois pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue sa tragédie *Jacqueline de Bavière*.

D'un grand nombre de poètes d'un ordre moins élevé, contentons-nous de citer en passant *Philippe Zweerts* (1), issu d'une famille amie de la poésie, et dont les principaux poèmes, non compris quatre pièces de théâtre assez recommandable, sont contenus dans un recueil in-4.°, publié en 1759. Faisons aussi mention de ses amis Hub. Gr. Van Vrijhoff,

(1) Son aïeul, Jérôme, et son père Corneille Sweers ou Zweerts, se firent connaître avantageusement comme poètes, le premier surtout.

professeur en droit, d'abord à Harderwijk, ensuite à Amsterdam, et dont les poésies furent publiées par les soins de Zweerts, en 1754, un an après la mort de l'auteur, et Gérard Muyser, né à Amsterdam en 1726, d'une famille illustre et amie des lettres, et mort à Utrecht en 1757. Celui-ci publia, en 1751, un recueil de vers sous le titre de *Poésies mêlées*, auquel, en 1760, le même Zweerts ajouta un autre volume de *Poésies posthumes;* ces deux recueils renferment plusieurs pièces d'un caractère tendre et gracieux (1).

Il nous reste encore à nommer trois autres poètes d'Amsterdam, qui, quoique plus recommandables par la pureté et le poli de leur style que par la force et l'originalité de leur talent, se distinguent cependant d'une manière avantageuse de la foule des poètes médiocres que renfermait alors leur ville natale.

---

(1) Il est rendu compte des *poésies posthumes* dans l'ouvrage intitulé : Taal- en dichtkundige bijdragen, II.e partie, p. 297 — 308. Dans la première partie de cet ouvrage on trouve aussi un examen critique des poésies de Zweerts, publiées en 1759.

Le premier est L. Pater, né en 1707 et mort en 1780; il publia ses principaux poèmes, à l'exception de quelques pièces de théâtre imprimées séparément, en 1774, en un volume in-4.°, sous le titre de *Poésies de L. Pater;* ce volume fut augmenté, en 1784, de ses *Poésies posthumes.* Ce double recueil contient plusieurs morceaux qui, par leur grâce naïve, leur marche ferme et franche et leur gaîté sans affectation, se font lire avec plaisir, tandis que d'autres se recommandent par une raison solide. Le second de ces poètes nommé Abraham De Haen, né en 1707 et mort en 1748, se présente dans ses pastorales et ses poésies mêlées comme un poète léger, gracieux et badin, qui savait surtout prendre avec bonheur le ton propre à l'églogue. Le troisième enfin, nommé *Bernard De Bosch,* né en 1709 et mort en 1786, poète d'une délicatesse extrême et souvent excessive (1). Il publia

(1) Voyez-en les preuves dans l'ouvrage *Verbeteringen op zijne vroegere dichtwerken,* imprimé dans la II.e partie des *ouvrages de la société de littérature nationale,* à Leyde.

sous le titre de *Récréations poétiques*, trois petits volumes de vers, consacrés pour la plupart à la religion et à la morale. L'ouvrage est écrit avec un esprit de piété sincère qui inspire le respect, et il y règne un ton doux, pompeux et gracieux, mais généralement faible et par trop uniforme. Disons encore à cette occasion, que Bartholomée Van Leuvenig, ministre des anabaptistes à Amsterdam, où il mourut en 1760, publia en 1744 un recueil de poésies et de méditations édifiantes, où l'on rencontre plusieurs morceaux d'une simplicité qui fait naître de douces émotions.

En 1702, Rotterdam donna le jour à un écrivain, qui, par ses brillantes qualités poétiques, s'éleva bien au-dessus de la plupart de ses contemporains, et que les circonstances pénibles contre lesquelles il eut à lutter, recommandent surtout à notre admiration. Nous voulons parler de Didier Smits; dévoué dès sa première jeunesse, au soulagement de ses parens, et ensuite à l'entretien de sa nombreuse famille, il fut entraîné à des travaux incompatibles avec les lettres et la poésie, et après une longue suite d'infortunes, il

mourut en 1752, à Hellevoetsluis, où il avait été revêtu d'un emploi assez modique. Mais malgré le pénible embarras de sa position, malgré l'absence de toute éducation littéraire, il parvint, en profitant avec ardeur des ressources qui lui restaient, à cultiver ses dispositions naturelles, et son talent ainsi perfectionné, lui obtint un rang honorable parmi les poètes de la nation. Il brille moins par la hardiesse, la force et l'élévation des pensées, que par un style coulant, gracieux et pittoresque. Ce qu'il exprime surtout avec bonheur c'est la douceur, la naïveté et le sentiment, beautés qui abondent dans ses deux pièces intitulées : *Lykkrans voor mijn dochtertje* (Guirlande funéraire pour ma fille), et *Op eenige serafijntjes* (Sur quelques séraphins), et dans une foule d'autres compositions. Son premier poème de quelque étendue fut le *Baälfegordienst* (Culte de Belfégor), en trois livres, et publié en 1737. On y lit quelques pages étincelantes de poésie. Il y ajouta en 1740, un charmant recueil de poésies diverses, où se trouvent aussi les petits ouvrages déjà mentionnés. Passant sous silence son

heureuse imitation d'un poème latin du professeur P. Burman, d'Amsterdam, nous citerons son *Rottestroom* (Cours de la Rotte), poème en trois chants, qu'il publia en 1749. Cet ouvrage riant et gracieux abonde en descriptions, dont le charme est souvent relevé par le rythme harmonieux de la poésie lyrique. Après sa mort, il parut encore de lui trois volumes de poésies; ils renferment quelques morceaux qui ajoutent un nouvel éclat à sa renommée poétique. Le troisième volume est enrichi d'une description détaillée de sa vie.

De tous les poètes, contemporains et compatriotes de Smits, aucun n'est plus digne d'attirer notre attention que le neveu du célèbre Gérard Brandt, François de Haes, né en 1708 et mort en 1761. Quoiqu'il appartienne plutôt à la classe des rimeurs faciles et élégans, qu'à celle des vrais poètes, on reconnaît cependant dans quelque-unes de ses pièces qu'il n'était pas absolument dépourvu de talent et d'imagination. C'est ce qu'on découvre surtout dans son poème *Verheerlykt en vernederd Portugal* (Gloire et décadence

du Portugal). Les trois livres de cet ouvrage, qui contient le désastre de Lisbonne, en 1755, offrent quelques endroits pleins de mouvement et d'heureuses images. Outre une paraphrase de la parabole de l'enfant prodigue, paraphrase très-peu poétique quoiqu'il eût jugé à propos de la qualifier ainsi (1), il publia un recueil de poésies édifiantes, suivie d'un volume de poésies diverses, imprimés à la suite de son poème sur le portugal. On a encore de lui un recueil de poésies posthumes. Quelques autres littérateurs furent les amis de Smits, et conjointement avec lui et de Haas, firent partie d'une société poétique, connue sous la devise de *Naturâ et arte,* dont on a plusieurs poésies; ce sont Guillaume Suderman, Corneille et Guillaume van der Pot, Nicolas Versteeg et A. van der Vliet. Ces trois derniers se firent connaître en publiant séparément quelques pièces de vers, qui cependant à cause de leur médiocrité ne méritent point de mention particulière.

---

(1) *Poetische uitbreidingen bespiegeling over de gelijkenis van den verloren zoon.*

Tout ce que nous pouvons dire touchant le poète Jacques Spex, né à la Haye, en 1702, et mort en 1775, c'est que ses poésies mêlées qui renferment beaucoup d'inscriptions (bijschriften), et qui furent ensuite augmentées de ses œuvres posthumes, indiquent plutôt un écrivain familiarisé avec les meilleurs poètes du dix-septième siècle, qu'un homme d'un génie original. Son contemporain, Jean de Kruyff, né à Leyde en 1706, et mort en 1776, fut un homme doué d'un plus grand mérite littéraire et qui laissa loin derrière lui la foule des faibles versificateurs de son temps. Après sa mort, ses fils firent paraître une collection choisie de ses poésies imprimées et inédites, qui lui assurent un rang parmi les poètes les plus élégans et les plus instructifs. Nous porterons un jugement moins favorable sur les productions faibles et insignifiantes de Jean Badon, né à Leyde la même année que de Kruyff, ainsi que sur celles de sa femme Claire Ghyben. Les œuvres des deux époux furent publiées en 1756, et suivies en 1783, d'un recueil de poésies mêlées et d'inscriptions.

Nous voici arrivés à deux poètes dont le genre diffère essentiellement de celui de presque tous leurs devanciers. Les frères *Guillaume* et *Onno Zwier Van Haren*, moins purs et moins soignés que la plupart des auteurs cités, possédèrent plus qu'eux l'enthousiasme du poète et l'originalité du génie. Issus d'une famille noble de la Frise, hommes d'un rare mérite et d'une habileté reconnue, ils sont célèbres dans l'histoire politique de notre pays. L'aîné naquit en 1710, et mourut en 1768; il mérite d'être cité pour quelques poésies relatives aux affaires du temps (1740), et qui, à leur apparition, causèrent beaucoup de sensation, telles que *Léonidas*, poème lyrique; trois imitations heureuses d'Horace, et l'*Éloge de la Paix;* ce qui excita surtout l'admiration fut son ode si belle et si énergique, *la Vie humaine*, que nous n'hésitons pas à placer parmi les chefs-d'œuvre du premier rang. Mais son plus beau titre de gloire est son grand ouvrage intitulé : *Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiates.* Ce Friso, suivant les traditions fabuleuses des anciennes chroniques frisonnes, avait quitté l'Inde pour venir débarquer dans la rivière de

Vlie, et avait donné son nom à la Frise, dont il fut le premier roi. Cette composition, qui offre tous les caractères d'un poème épique, et qui est conçue sur le plan du Télémaque de Fénélon, parut pour la première fois en 1741, en douze volumes in-8.°, et fut publiée de nouveau dix-sept ans après, ayant subi de nombreuses corrections. Cet ouvrage, surtout dans la seconde édition, abonde en beautés du premier ordre. De nobles sentimens, de belles leçons de morale et de sages préceptes de politique y sont exprimés de la manière la plus poétique. Riche en comparaisons heureuses et en tableaux vigoureusement exécutés, l'auteur déploie encore les plus rares connaissances en histoire et en antiquités. Sans être à l'abri d'une juste critique, sans satisfaire à toutes les conditions de l'épopée, ce poème mérite cependant une place très-distinguée parmi les productions poétiques dont s'enorgueillit avec raison notre patrie.

Le frère cadet, *Onno Zwier Van Haren,* né en 1713 et mort en 1779, ne le cède à son aîné ni en savoir, ni en talens, ni en verve poétique. Il a donné des preuves de son génie dans

des odes imprimées séparément et trop peu connues jusqu'à ce jour, et dans des tragédies d'un assez grand mérite, *Agon, sultan de Bantam*, et *Guillaume I.er, prince d'Orange*, pièce qui représente la fin malheureuse de ce héros; mais surtout dans son grand ouvrage, en vingt-quatre chants, intitulé *les Gueux*. Ce poème justement fameux, composé pour célébrer les premiers efforts de la liberté batave au berceau, est, comme le dit fort bien Bilderdyk, *un recueil d'odes nationales, qui dans leur ensemble forment un tout complet.* Ce chef-d'œuvre précieux et vraiment national, l'un des plus beaux ornemens de notre poésie, fut publié plusieurs fois par l'auteur lui-même, qui en donna en 1776 une dernière édition, avec des changemens et des corrections notables. Depuis, deux des plus grands poètes de notre époque, Feith et ce même Bilderdyk, consacrèrent leur talent à retoucher et à polir tout ce qui se trouve dans le poème de vers rocailleux et défigurés par des barbarismes. Bilderdyk fit reparaître, en 1784, l'ouvrage ainsi restauré, y joignit les remarques de l'auteur et les siennes propres, et l'arracha

par là à l'injurieux oubli dans lequel il était resté enseveli jusqu'alors. On doit seulement regretter que les savans éditeurs n'aient eu connaissance de l'édition de 1776 que lorsque leur travail était déjà entièrement terminé.

Nous allons maintenant nous occuper succinctement de trois poètes religieux, qui ont entre eux plusieurs traits de ressemblance. Nous mettrons à leur tête *Luc Trip*, celui des trois qui a le plus d'originalité et de force. Il naquit d'une famille noble, à Groningue, en 1712, et y mourut en 1783, après avoir exercé les fonctions de conseiller et de bourgmestre de la ville. En 1764, il publia un recueil de poésies sur des sujets extrêmement graves, intitulé : *Economie du temps dans les heures de loisir*, etc. (Tijdwinst in ledige uren, of Proeven van stichtelijken aendacht, door M. L.) Dans la plupart de ces poèmes, pour autant qu'ils appartiennent à Trip, car deux sont d'une autre plume, on découvre à regret, au milieu des marques assez nombreuses d'un génie hardi et vigoureux, que l'attachement excessif de l'auteur au système rigide de son église donna à ses sentimens religieux une direction sombre et désagréable, et exerça

une influence peu favorable sur le choix et l'exécution de ses sujets, qui sont souvent jetés dans un moule trop scholastique. Gâté par le mauvais goût théologique de son siècle, il se plaisait à certaines locutions favorites nommées *langage de Canaän* (tale Canaäns) et aimait à revêtir tout d'une forme mystique. Ce travers, uni à l'amour de l'extraordinaire et du profond, l'entraîna souvent à des expressions dures et recherchées et rendit aussi quelquefois son style bas et rampant. Malgré tous ces défauts, Trip est poète, et ses productions pleines de chaleur poétique, respirent en plusieurs endroits des sentimens religieux qui parlent à tous les cœurs. Quelques-uns même de ses poèmes ne sont que fort légèrement défigurés par les défauts que nous venons de signaler. C'est ce qu'on peut dire surtout de la dernière pièce du recueil intitulé : *Dieu visible dans les petites choses*, etc. (Godt zichtbaar in 't onaanzienlijk, vertoont in de beschouwing van een kei, blauwbesse en vlieg), vrai chef-d'œuvre de poésie philosophique et religieuse.

Le second poète religieux est le médecin *Jean Eusèbe Voet*, de La Haye, mort en 1778.

Son style, dans la plupart de ses poésies, a de l'abandon, de la grâce et de l'abondance; mais le mauvais goût dont nous venons de parler en dépare plusieurs et en bannit la simplicité et le naturel. Outre une traduction en vers des psaumes, assez estimable, on a de lui quelques recueils de sujets édifians, savoir deux volumes de *Poésies édifiantes,* un petit poème intitulé : *Vues sur Nebo,* etc., et un volume de *Chants édifians sur les vicissitudes de l'église chrétienne.* On publia encore après sa mort un recueil d'autres *Poésies édifiantes* et de *Mélanges.*

Enfin, le troisième poète religieux dont il nous reste à parler, est Rutgerus Schutte, né en 1708 à Diepenheim, dans l'Overyssel, et mort en 1784 à Amsterdam, où il exerça pendant plusieurs années les fonctions de professeur avec beaucoup d'éclat. C'était un homme renommé à juste titre pour son érudition peu commune, mais il mérite moins d'éloges comme poète que comme savant. En effet, ses poésies, dont de son vivant il parut trois volumes, sous le titre de *Chants édifians,* et qui après sa mort s'augmentèrent d'un quatrième recueil,

sous le nom de *Poésies posthumes*, sont infectées du mauvais goût d'alors qui consistait à tout *spiritualiser*, et elles joignent à l'exagération du style oriental un étalage d'érudition biblique, qui, sans les notes ajoutées au texte, les rendrait inintelligibles pour la plupart des lecteurs. Il est cependant quelques-unes de ses pièces qui respirent plus de simplicité et de naturel, et qui sont écrites du ton convenable à la poésie religieuse.

Nous allons nous occuper de nouveau de quelques poètes d'Amsterdam, tous imitateurs plus ou moins fidèles du style élégant et poli, mais peu poétique de Feitama. L'un des écrivains les plus distingués de cette école, est *François Van Steenwyk*, né en 1715 et mort en 1788. Il fut formé par Feitama lui-même, dont il était l'élève favori. Outre cinq pièces de théâtre très-estimables, il nous a laissé deux grands poèmes en forme d'épopées, *Gédéon*, en six chants, et *Claudius Civilis*, en seize chants. Dans le premier de ces deux ouvrages, il a introduit avec assez peu de bonheur une foule de personnages allégoriques, et la Vérité, accompagnée de la Foi, y joue, surtout dans le second chant, le rôle

le plus choquant. Ce malheureux essai d'épopée *biblique*, n'a guère d'autre mérite que celui d'une versification facile et de quelques descriptions animées et assez pittoresques. Son *Claudius Civilis*, production d'un âge plus mûr, n'offre qu'un récit fidèle et exact de l'insurrection des Bataves sous la conduite de ce chef, et du succès dont elle fut à la fin couronnée; le style en est soigné et quelquefois brillant, et les vers ont de la force et de la facilité. Après la mort de l'auteur, il parut encore un petit recueil de ses mélanges poétiques, suivi de quelques pièces en prose.

Nous passerons sous silence une femme-poète contemporaine, Eléonore de Neufville, connue par la publication de quelques épîtres sur des sujets philosophiques (bespiegelingen in dichtmalige brieven), pour parler un peu plus au long d'un auteur plus recommandable, Pierre Huisinga Bakker, né en 1718, et mort à Amsterdam, en 1801. Il avait cultivé et développé les dispositions poétiques, dont l'avait doué la nature, par l'étude des meilleurs poètes latins et modernes, et surtout de nos bons écrivains du dix-septième siècle. On a de lui trois volu-

mes de mélanges, sous le titre de *Poësies de Huisinga Bakker*, où l'on trouve plusieurs pièces dans lesquelles l'élégance le dispute à la force et à la profondeur.

Cet écrivain peut être considéré comme faisant exception aux poètes d'Amsterdam de ce temps. *Jacques Lutkeman*, mort dans cette ville en 1782, a plus de rapport avec l'école de Feitama. Trois ans après sa mort, il parut de lui un recueil de poésies, in-4.°, qui contient deux tragédies traduites de l'allemand, et un grand nombre de poèmes sur différens sujets, dont la plupart se recommandent plus par l'élégance et la pureté que par de grandes beautés poétiques. Le théâtre lui devait déjà quelques autres pièces publiées séparément. A peu près vers le même temps, travaillèrent dans le même genre N. W. Op den Hooff, né en 1715 et mort en 1765; J. J. Hartsink, digne et savant protecteur des sciences, mort en 1778; et Antoine Hartsen, négociant, amateur passionné des lettres, qui se fit connaître particulièrement en mettant en vers le *Bréderode* de Burman, et quelques autres pièces de théâtre.

Nous arrivons au plus célèbre des élèves de Feitama, Nicolas Siméon van Winter, et à son épouse Lucrèce Wilhelmine van Merken. Le premier naquit à Amsterdam, en 1718, et mourut à Leyde, en 1795. Le commerce, dans lequel il était entré, n'affaiblit point en lui le goût des lettres, et il se fit connaître comme un poète élégant, animé et brillant. On admire surtout son beau poème l'*Amstel stroom*, en six chants, égal en mérite poétique au *Rotte stroom* de Smits; son poème descriptif en vers alexandrins, intitulé les *Saisons*, imité en grande partie du fameux ouvrage de Thomson; ses deux tragédies Monzongo et Menzikof, imprimées dans le théâtre de sa femme, et dont la première surtout est digne des plus grands éloges; et enfin un recueil de *poèmes* et de *fables* qu'il publia en 1792, conjointement avec les poésies posthumes de son épouse (1).

---

(1) Van Winter laissa un fils unique, nommé Pierre, qui vécut de 1745 à 1807, et qui marcha sur les traces de son père. Il se fit un nom par quelques imitations en vers, entre autres de l'*Essai*

Cette femme, née à Amsterdam en 1722, et morte à Leyde, en 1789, acquit encore plus de célébrité. Douée au plus haut degré par la nature d'un esprit pénétrant et d'une imagination vive, et travaillant sans relâche à cultiver ces dons par ses propres études et les avis des savans et des poètes, elle parvint à occuper une place très-distinguée sur notre parnasse. Ses titres de gloire sont nombreux. Sans parler de sa tragédie d'*Artemines,* première production de son génie, nous citerons son beau poème lyrique les *Avantages de l'adversité,* en trois chants, ses lettres en vers, écrites sous le nom de personnages célèbres, et ses mélanges qui abondent en pièces charmantes. Son grand poème de *David,* en douze chants, raconte les principales aventures de ce roi, depuis son séjour à la cour de Saül, jusqu'à son élévation au trône d'Israël; il est plein de descriptions animées et gracieuses, et de tableaux attendrissans. Son Germanicus en seize livres, est une noble production, qui

---

sur l'homme, de Pope, des odes d'Horace, et des quatre premiers livres de l'Enéïde.

étincelle partout de beautés du premier ordre; mais comme le sujet du poème nous remet sous les yeux la liberté des Germains opprimée par l'ambition romaine, l'intérêt qu'il inspire d'ailleurs en est considérablement affaibli. Sept de ses tragédies sont imprimées avec celles de son mari, dans deux volumes in-4.°; elles appartiennent aux meilleures pièces de notre langue (1). Quelles que soient au reste les louanges que nous croyons devoir accorder à cette femme intéressante, nous ne pouvons cacher que sa poésie, ainsi que celle de son époux, manque quelquefois de force et que de temps en temps, son expression ne s'élève guère au-dessus de la prose élégante.

En même temps que la célèbre van Merken florissait à Amsterdam, une autre femme poète nommée Sara Marie van der Wilp, née en 1716, et morte en 1803. Elle publia en 1772,

(1) Voyez au sujet de ces tragédies, l'intéressante dissertatiou de M. P. van Limburg Brouwer, sur la question si nous possédons un théâtre tragique : *Bezitten de Nederlanders een nationaal tooneel met betrekking tot het treurspel? etc.*

un recueil de poésies légères, où l'on remarque une grande délicatesse d'expression, une versification coulante, mais peu de couleur et de force. Quelques passages néanmoins prouvent qu'elle n'était pas entièrement dépourvue de sensibilité ni d'imagination. A cette époque et à la même école, appartiennent encore quelques poètes estimables, mais sans originalité, tels que H. Asschenberg, J. Roulland et P. Meyer. Ils sont connus pour avoir publié séparément divers poèmes, et pour avoir rimé en société les fables de Gellert, et les psaumes, avec l'épigraphe *Laus Deo, salus populo*. Dans ce dernier travail, ils eurent pour collaborateur, entre autres, Jean Lublink de Jonge, homme d'un mérite éminent (1).

Nous devons aussi faire mention de quelques poètes, nés hors d'Amsterdam ou de la province de Hollande. Parmi ceux-ci se présente d'abord Ernest Guillaume Hight, né en

---

(1) Cet écrivain a rendu les plus grands services à la littérature nationale. On estime surtout ses *Cantiques sacrés*. Ne à Amsterdam, en 1736, il mourut à Utrecht, le 14 novembre 1816.

1712, à Dokkum, en Frise, et mort recteur des Ecoles latines à Alkmaar, en 1762. Comme poète latin il jouit de beaucoup de célébrité dès son vivant, mais ce ne fut que plus de quarante ans après sa mort, que le fameux professeur A. Ypey le fit connaître encore plus avantageusement, en publiant en 1803, un recueil considérable de ses poésies, la plupart en langue nationale; quelques-unes de ses pièces ne manquent ni d'abondance ni de profondeur.

Deux médecins, nés tous deux en 1731, l'un dans la Zélande, l'autre dans la Frise, et tous deux voués au culte des muses, sont dignes surtout de nos éloges. Le médecin Zélandais; Jean Macquet, versé dans l'étude des langues, possédait à fond les ouvrages des poètes anciens et modernes. Doué d'un jugement solide et d'un goût sûr, il contribua non-seulement au perfectionnement de notre littérature, par ses écrits en prose, mais publia encore, sous le titre de *Récréations poétiques,* trois volumes de poésies diverses, qui sans porter le cachet du génie, se recommandent néanmoins par la pureté du style, une

élocution poétique et une imitation bien entendue des meilleurs poètes latins. Il mourut à Zierikzee, en 1798.

Le poète Frison Siméon Styl, savant non moins distingué, écrivain non moin poli que son rival de la Zélande, l'emporte peut-être encore sur lui en jugement, en génie et en imagination. Quoique plus connu comme prosateur, il mérite cependant d'être cité avec éloge comme poète; son style a de la profondeur et de la force, ses descriptions sont soignées et animées, comme on peut le voir dans l'admirable chant *à l'amour de la patrie,* imprimé à la suite de son ouvrage *Grandeur et prospérité des Pays-Bas-Unis,* dans plusieurs autres pièces de plus ou moins d'étendue, et dans sa belle tragédie intitulée *les Mityléniens.* Il obtint aussi quelques succès dans le genre comique et facétieux, ainsi que l'attestent ses deux comédies *de Vrijer naar de kunst* (l'Amant d'après l'art), et *Crispin philosophe.* Il mourut en 1804, à Harlingue, sa ville natale, et trouva peu après un biographe digne de sa gloire, dans M. J. Scheltema, qui écrivit avec beaucoup de soin le *Précis de sa vie.*

Cette notice fut insérée plus tard dans la première partie des *Mélanges historiques et littéraires* de ce dernier auteur.

Nous passons à une femme d'un mérite extraordinaire, Julienne Cornelie, baronne de Lannoy, qui naquit à Breda, en 1738, et mourut à Gertruidenberg, en 1782. Elle se forma en grande partie elle-même, et grâce aux dons heureux que lui avait prodigués la nature, elle s'éleva à une hauteur qui lui assigne un des premiers rangs parmi les femmes poètes de notre pays. Parmi les tragédies qu'elle a laissées *Léon-le-grand, le Siége de Haarlem, Cléopâtre, reine de Syrie,* on estime surtout les deux premières qui attestent autant de génie que de sensibilité. En 1780, elle publia sous le titre d'*Œuvres poétiques,* un recueil de poëmes dans plusieurs genres. Pièces légères et badines, compositions graves et sublimes, odes pleines de force et de chaleur, tout y paraît également convenir à son talent flexible et varié. Trois ans plus tard, ses poésies posthumes furent publiées par Bilderdyk, et l'on trouve encore deux pièces couronnées, qui portent son nom, dans les œuvres de la

Société poétique de la Haye *Kunst-liefde spaart geen vlijt.*

Deux femmes célèbres par leurs écrits en prose, *Elisabeth Wolf* et *Agathe Deken,* le cèdent à la vérité en mérite poétique à la baronne de Lannoy, mais elles méritent néanmoins d'être citées pour la grâce et le naturel qui règnent dans quelques-uns de leurs nombreux poèmes. La première naquit en 1738, la seconde en 1741, et elles moururent presqu'en même temps, l'année 1804. — Une autre femme poète, Cynthie Lenige, vit le jour à Makkum, dans la Frise, en 1755, et mourut en 1780. Il existe d'elle un recueil de mélanges, publié trois ans après sa mort; il est peut-être trop volumineux pour sa gloire, mais il prouve du moins ses heureuses dispositions pour la poésie, et montre ce que l'on pouvait attendre d'elle, si sa carrière eut été plus longue, et ses efforts mieux dirigés. Enfin, Elisabeth Marie Overdorp, connue honorablement par ses ouvrages en prose, mérite aussi des éloges comme poète; elle réussit surtout à retracer dans ses vers les scènes naïves et paisibles de la nature.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de citer tous les autres poètes plus ou moins estimables que produisit la dernière moitié du dix-huitième siècle, bien moins encore de caractériser en passant le genre de leur talent. Nous ne parlerons donc pas de Le Frank van Berkhey, écrivain peu soigné, mais homme d'esprit et de talent; de J. Nomsz., qui obtint quelques succès dans la carrière dramatique; de S. van de Waal; de J. Kasteleyn, auteur estimable sous plus d'un rapport; de J. van Dyk (1), qui de l'état d'artisan, où l'avait placé son obscure naissance, se procura par les seules forces de son génie, des connaissances étendues et quelque gloire littéraire; de O. C. J. Hoffham, auteur comique; de J. G. Doornik, estimé pour ses traductions en vers; de P. J. Uylenbroek, connu honorablement tant par ses propres productions que par l'influence salutaire qu'il exerça

(1) Il fut employé d'abord au curement des rivières et canaux. Son poème sur une *Averse après une longue sécheresse*, est un morceau digne des plus grands maîtres.

sur quelques jeunes gens formés par lui ; de J. P. Kleyn, poète lyrique distingué ; de A. Loosjes, dont on lit la prose et les vers ; des deux Vereul, poètes doués de qualités précieuses ; ni enfin d'une foule d'autres dont nous passerons même les noms sous silence. Nous devons cependant faire connaître en peu de mots, trois poètes dont l'influence se fit sentir d'une manière remarquable sur l'époque où ils vécurent. Ce sont Jérôme van Alphen, Jacques Bellamy et Pierre Nieuwland.

Van Alphen, issu d'une famille noble fut un homme d'un profond savoir ; naquit à Gouda en 1746, et mourut en 1803, après avoir été revêtu des charges les plus éminentes de l'état. C'était le poète des enfans ; son style est gracieux, et jusqu'ici personne ne l'a surpassé dans le genre qu'il a cultivé. Il ne s'acquit pas moins de gloire par ses poésies morales et sacrées, où règnent à la fois la simplicité et l'élévation. Outre ses *Poésies pour les enfans,* il a laissé plusieurs autres ouvrages. De concert avec son noble ami, P. L. Van de Kasteele, avantageusement connu par d'autres productions, et principalement par ses imitations

d'Ossian, il publia, d'abord par livraisons et ensuite en un seul volume, un *Essai de poésies édifiantes*. Ses *Poèmes* et *Méditations* parurent en 1777; ses *Chants Neërlandais*, en 1779, et ses *Mélanges en prose et en vers*, en 1785. Ce dernier recueil contient, entre autres, la belle cantate *le Firmament*, inimitable dans sa simplicité sublime. Enfin en 1801 et 1802, il fit paraître les *Essais de Chansons et Cantiques pour le culte public*. Les pièces les plus remarquables de ce recueil, se retrouvent dans les *Chansons évangéliques*, en usage dans la communion réformée.

Jacques Bellamy naquit à Flessingue en 1757, et mourut en 1786 à Utrecht, où il étudiait la théologie. Ses dispositions pour la poésie étaient des plus heureuses. Doué d'une sensibilité profonde, d'un génie audacieux et d'une imagination vive, il se serait placé au rang des plus grands poètes, qu'il égalait déjà en originalité et en élévation, si, dans sa courte carrière, il n'eut été obligé de se former lui-même et d'avoir un commerce moins assidu avec les anciens. On connaît de lui trois recueils de vers, savoir ses poésies érotiques,

sous le titre de *Jeugdige Gedichten* (Poésies de ma Jeunesse), et réimprimées avec ses poésies posthumes en 1790; ses *Chants patriotiques*, dont une seconde édition parut déjà en 1785, et ses *Hymnes* (Gezangen) publiés la même année. Ces trois recueils furent réunis plus tard en un seul volume.

Plusieurs pièces de Bellamy se distinguent tour à tour, suivant le sujet, par la force, l'élévation et la hardiesse, des sentimens doux et tendres, l'abandon et la grâce. L'auteur paraît avoir puisé toutes ses inspirations au fond de son cœur. Quelques autres morceaux, dûs à sa plume, se trouvent encore dans un petit ouvrage portant pour titre: *Essai pour l'esprit, le goût et le cœur*. Le plus remarquable est un conte intitulé *Roosje* (Rosette), d'une simplicité naïve et touchante. On trouvera de plus amples détails sur la vie, le caractère et les écrits de l'auteur en tête de ses *Deux Sermons posthumes*, publiés en 1790.

Pierre Nieuwland naquit près d'Amsterdam en 1764, et mourut en 1794 à Leyde, où il était professeur de mathématiques, de physique et d'astronomie. La nature s'était

plue à rassembler en lui tout ce qui honore l'esprit et le cœur, et ses brillantes dispositions avaient été cultivées par une éducation soignée et une application soutenue. Il était destiné sans doute à devenir l'un de nos premiers poètes, si la poésie avait été ou avait pu être pour lui autre chose qu'un simple délassement. Il publia en 1788 un petit recueil de jolis vers, qui, après sa mort, s'augmenta d'un volume de poésies posthumes. Son sublime poème d'*Orion*, et les vers touchans qu'il consacra à la mémoire de son épouse, suffisent seuls pour lui assurer une place distinguée parmi nos chantres célèbres. Si je ne m'étais fait une loi de ne dire que quelques mots des poètes qui, quoique dejà morts, peuvent cependant encore être comptés au nombre des contemporains, j'aurais certainement rendu un hommage mérité à plusieurs de nos écrivains, en m'efforçant de mettre au jour toute l'étendue de leurs talens. J'aurais parlé de ce F. Helmers, dont, aux jours de l'oppression, les accens mâles et hardis contribuèrent si puissamment à entretenir dans tous les cœurs l'amour de la patrie et de la

liberté; d'un J. Kantelaart, qui, riche des dons de la nature, s'était perfectionné à l'école des classiques anciens; d'un J. de Kruyff, poète élégant et instructif, et qui redoute peu de rivaux dans l'inscription et le poème didactique; de ce R. Feith surtout, dont les talens et les vertus attirent la vénération de tous ses compatriotes, et qui, de l'aveu de tous les littérateurs, fut le premier à retirer notre poésie de l'état de faiblesse et de langueur où elle était tombée. Je me contenterai donc de citer leurs noms, tandis que je passerai même sous silence ceux de ce grand nombre d'hommes distingués qui, dans des genres divers, maintiennent et propagent encore de nos jours la gloire de la poésie nationale. Leur renommée occupe le moins instruit des lecteurs, et je ne veux point en nommant les uns et ne parlant point de quelques autres, être, en aucune manière, soupçonné de partialité.

En terminant cette dernière période poétique de mon histoire, je me plais à remarquer que notre poésie, qui, par une imitation outrée et servile des Français, était déchue de sa force et de son originalité primitive, et

qui à la place de l'élévation et d'autres qualités essentielles ne conservait guère, pendant presque tout le dix-huitième siècle, que de l'élégance et du poli, trouva, à la fin du même siècle et au commencement de celui-ci, un grand nombre de dignes interprètes qui rendirent à la patrie les jours glorieux de l'âge d'or de notre littérature. Puisse cette gloire se soutenir et même s'accroître de plus en plus; et, quand le goût du jour, consiste à ridiculiser l'excès du poli et l'abus de l'élégance, travers qui de l'école de Feitama sont passés à plusieurs sociétés littéraires, puisse-t-on ne point outrer ce principe vrai en lui-même, que c'est la nature et non l'art qui forme le poète, afin qu'on ne soit point conduit à méconnaître que l'étude et la culture de l'esprit sont des moyens indispensables à qui veut atteindre la perfection de l'art des vers.

SECTION DEUXIÈME.

PROSATEURS CÉLÈBRES DE L'ÉPOQUE.

Nous commencerons la liste des prosateurs de cette époque par une courte notice des historiens qui intéressent par leur style et leurs récits. Avant la fin du dix-huitième siècle, leur nombre est assez borné. *Gérard Van Loon*, *François Van Mieris* fournirent, il est vrai, quelques matériaux pour l'éclaircissement de notre histoire générale ou de quelques points historiques particuliers; mais la plupart de leurs ouvrages n'ont aucune valeur sous le rapport du style et de la composition. Un seul mérite d'être cité avec éloge, c'est l'ouvrage en quatre volumes in-folio de Van Loon, publié en 1713, sous le titre d'*Histoire numismatique des Pays-Bas* (Nederlandsche Historie Penningen). Les événemens les plus marquans arrivés dans les Pays-Bas depuis l'avènement au trône de Philippe II, en 1555, jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1713, y sont racontés d'après le contenu

de médailles recueillies et expliquées par l'auteur. Le style en est pur, soigné et quelquefois même revêtu de couleurs assez vives.

Nous devons de plus grands éloges encore à Jean Wagenaar, le célèbre auteur de l'*Histoire nationale* (Vaderlandsche Historie). Cet homme distingué naquit à Amsterdam, en 1709, de parens peu aisés qui durent borner sa première éducation à l'étude de la langue française. Mais dévoré de la soif d'apprendre, et soutenu par un zèle infatigable, il surmonta tous les obstacles, étendit le cercle de ses connaissances philologiques, et cultiva avec succès la philosophie, la théologie et l'histoire. Il chercha à utiliser les trésors scientifiques qu'il avait amassés, en publiant un grand nombre d'écrits sur divers sujets. Constamment environné de l'estime des savans et des gens de bien, il consacra sa vie entière à d'utiles et honorables travaux, et mourut dans sa ville natale le 1.er mars de l'année 1773.

Le grand ouvrage que nous venons de citer, mérite surtout d'attirer notre attention. Il se compose de vingt volumes où est développée

l'histoire des Pays-Bas-Unis, et particulièrement de la Hollande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Guillaume IV, arrivée en 1751. L'auteur, après avoir mis dix ans à ce travail, en fit paraître le premier volume en 1749; le dernier ne fut publié qu'en 1759. Quoique des recherches ultérieures aient fait découvrir bien des imperfections dans cet ouvrage, plus d'un juge impartial et éclairé le tient encore en haute estime, pour la fidélité, l'exactitude et la véracité qui le distinguent, et nul ne conteste son grand mérite sous le rapport de la pureté, de la lucidité et de la noblesse du style. Cependant la lecture en serait plus agréable et plus attachante, si l'auteur avait pu se déterminer à animer et à embellir davantage ses récits, et à s'occuper avec plus de soin de la partie philosophique de l'histoire. Nous ne parlerons point de son ouvrage intitulé : *Le vrai caractère de J. De Witt* (Egt en waar karakter van J. De Witt), ni de quelques morceaux de moindre étendue; et de ses autres écrits historiques, nous nous contenterons de mentionner la *Description d'Amsterdam*, en trois

volumes in-folio et treize in-8.°. La partie de l'ouvrage, qui contient l'histoire de la ville et des notices biographique sur les hommes illustres dont elle s'honore, est du plus haut intérêt. Disons aussi en passant qu'il s'est fait connaître avantageusement comme écrivain théologique, en publiant ses *Leçons sur la manière de discuter l'écriture sainte dans les conférences ecclésiastiques* (Zeven lessen over het verhandelen der heilige schrift in de godsdienstige bijeenkomsten), et l'*Histoire de l'église durant le premier siècle*, etc. (Geschiedenis der christelijke kerk, beschouwd als bewijzende de waarheid van den christelijken godsdienst). Le style de cette dernière production a les mêmes qualités et les mêmes défauts que celui de ses autres ouvrages (1).

Le médecin frison Simon Styl, que nous avons loué plus haut comme poète, mérite une place distinguée parmi ceux qui firent

(1) Voyez la vie de Wagenaar, par son parent P. Huisinga Bakker, composition littéraire remarquable par la netteté et la noblesse du langage. On joint la correspondance de Wagenaar.

faire des progrès à l'histoire de notre patrie. On lui doit l'ouvrage philosophique et historique *Grandeur et prospérité des Pays-Bas-Unis* (Opkomst en bloei der vereenigde Nederlanden). A côté de raisonnemens erronés, suite de préjugés sur les premiers temps de notre histoire, que l'auteur partageait avec beaucoup d'autres, on y trouve une foule d'observations fines et profondes, qui décèlent des vues politiques saines et une grande connaissance des hommes, en même temps qu'elles jettent une nouvelle et éclatante lumière sur plusieurs parties intéressantes de notre histoire et sur les actions et le caractère de quelques personnages illustres. Mais si l'ouvrage, quant au fond, est digne de grands éloges, il n'en mérite pas moins pour la beauté du style, qui est pur, facile et coulant, animé et brillant à propos, digne, en un mot, d'être cité comme un modèle excellent (1).

(1) L'ouvrage de Styl parut pour la première fois en 1774, portant en tête un traité traduit du français de Turpin, *Grandeur et décadence des républiques anciennes et modernes*. L'auteur supprima ce traité dans l'édition de 1778.

La dernière moitié de cette époque vit éclore un grand nombre d'écrits importans sur notre histoire en général, ou sur quelques-unes de ses parties. Dans la foule des ouvrages plus ou moins étendus qui ont trait à ce sujet, nous ne citerons que les plus marquans, tels que l'*Histoire de la confédération et des suppliques de la noblesse des Pays-Bas* (Historie van het verbond en de smeekschriften der Nederlandsche edelen) en quatre volumes, par le célèbre professeur J. W. Te Water; l'*Histoire du comte de Hollande, Guillaume II, roi des Romains,* en 5 volumes par l'écrivain estimable, M.r J. Meerman; *l'Ancien état des Pays-Bas-Unis* (de aloude staat der vereenigde Nederlanden), en quatre volumes, par le noble *défenseur de l'honneur de notre nation,* E. M. Engelberts; la savante continuation de l'histoire nationale de Wagenaar, par le Nestor de nos archéologues et de nos historiens, M.r H. Van Wyn; l'*Histoire du gouvernement des états* (staatsregering) *de Hollande,* en cinq volumes, par le profond A. Kluit, ouvrage dans lequel notre histoire est mise dans son vrai jour, et qui pour la con-

naissance de notre droit public ancien et moderne est d'un prix inestimable, et enfin les travaux du seigneur (rijksvrijheer) Van Spaan, relatifs, pour la plupart, à l'ancienne histoire de la Gueldre. Mais le plus grand nombre de ces écrivains, n'avaient en vue que le perfectionnement de la science de l'histoire, peu soucieux d'ailleurs d'embellir leurs productions des grâces du style. Un examen plus détaillé de leurs écrits ne serait donc plus de notre ressort. Pour la même raison, nous ne parlerons pas davantage des descriptions de villes, qui parurent en même temps que celle d'Amsterdam par Wagenaar, telles que la description de Deventer, par Dumbar; de La Haye, par De Riemer, et de Haarlem par Van Oosten de Bruin. A cette époque, aucun de nos auteurs renommés ne s'occupa d'écrire l'histoire des autres pays, et l'appréciation des travaux de ce genre qui furent entrepris de nos jours, et qui procurèrent tant de gloire aux Stuart et aux Van Kampen, n'entre point dans le cadre que nous avons adopté. Nous devons garder le même silence sur les productions de Scheltema, Bosscha, De Jonge et d'autres écri-

vains distingués, qui se sont également appliqués à éclaircir les annales de notre patrie.

Dans la classe des ouvrages historiques peuvent se ranger les biographies d'hommes célèbres. Parmi celles qui furent alors consacrées à de grands personnages, on distingue surtout la *Vie du prince Guillaume I.er*, publiée pour la seconde fois en 1732, en trois volumes in-8.°; cette production, qui parut sans nom d'auteur, est due à Liévin Ferdinand de Beauforth, originaire de la Zélande, et homme d'état aussi habile qu'instruit. Quoique l'écrivain y laisse percer trop souvent son attachement excessif au parti des états (staatsgezinde partij), et qu'il ne rende pas assez de justice aux qualités morales et au caractère religieux de ce grand prince, il mérite néanmoins des éloges pour le haut intérêt qui règne généralement dans l'ouvrage; et si l'on considère combien, au commencement de ce siècle, on faisait peu de cas d'un style pur et soigné, on admirera ses progrès dans l'art d'écrire, bien qu'il soit loin encore de pouvoir servir de modèle. Nous n'accorderons pas moins d'éloges à l'*Essai sur les biographies des hom-*

mes illustres des Pays-Bas (Proeve op de levensbeschrijvingen, etc.), par le célèbre Onno Zwier van Haren, qui y donne la vie de Jean Camphuis. Un peu plus de correction mettrait cet ouvrage au rang des chefs-d'œuvre du genre. On doit à la plume élégante de l'infatigable David Van Hoogstraten la vie d'un grand nombre de savans et de poètes, entre autres les notices sur Antonides, Broekhuizen et Dullaert, placées en tête des œuvres de ces écrivains. On a les mêmes obligations à P. Vlaming, éditeur des ouvrages de Spieghel et de L. Schermer, et à Jean de Haes, qui écrivit la vie de Gérard Brandt, son aïeul. C'est ici le lieu de rappeler l'ouvrage connu, ayant pour titre : *Levensbeschrijving van eenige voorname, meest Nederlandsche mannen en vrouwen* (Biographie d'hommes et de femmes célèbres, surtout de ceux des Pays-Bas), et qui fut publié en dix volumes in-8.°, de 1777 à 1783. Au milieu d'une foule de morceaux médiocres, on y trouve de bons et même d'excellens articles. L'un des meilleurs, sans contredit, est la *Vie de Jean Punt;* ce fut le fameux Styl qui, selon M. Scheltema, le

rédigea presque en entier. Toujours est-il qu'on reconnaît d'une manière frappante la main de ce grand maître, dans la description animée de l'incendie qui dévora le théâtre d'Amsterdam, en 1772 (1).

Aux ouvrages historiques nous faisons succéder ceux qui appartiennent en tout ou en partie à la classe des romans. D'abord se présente l'*Arcadie de Walcheren,* du ministre évangélique Mathieu Gargon, que nous avons déjà cité. Cet ouvrage, qui parut en 1715 et 1717 en deux petits volumes in-8.°, est l'une des plus heureuses imitations qui aient été faites de l'*Arcadie batave* du conseiller J. van Heemskerk, dont nous avons rendu compte dans la première partie de notre histoire. Comme cette dernière composition, dont il reproduit les formes, il est semé d'aventures attachantes, de dialogues piquans et de pièces de vers agréables, dans lesquels l'auteur décrit les principales antiquités de Walcheren.

---

(1) J'ai transcrit ce beau passage dans la deuxième partie de mon ouvrage *Proeve van Nederduitsche welsprekendheid.*

Quant aux romans proprement dits, notre langue ne fut enrichie, pendant la plus grande partie de ce siècle ni dans le précédent, d'aucune création originale de quelque mérite. L'honneur de remplir cette lacune était réservé aux deux amies Elisabeth Wolf, née Bekker et Agathe Deken, que nous avons citées plus haut parmi les poètes, et dont l'une se distingua par son enjouement et sa pénétration, l'autre par la gravité et la noblesse de sa diction. Leur coup d'essai dans ce genre fut l'*Histoire de Sara Burgerhart*, qui parut en 1782, en deux volumes in-8.° Il réussit, comme il le méritait, et fut bientôt suivi de l'*Histoire de Guillaume Levend*, en huit volumes. Dans la suite, elles publièrent encore les *Lettres d'Abraham Blankaert*, en trois volumes, et l'*Histoire de Cornélie Wildschut*, en six volumes. Dans ces productions on trouve à blâmer quelques défauts, comme la prolixité, reproche qu'encourent surtout les dernières, écrites dans la forme épistolaire. Cependant, elles se distinguent en général par une peinture vraie et naturelle des mœurs et du caractère de la nation,

dans les différentes classes, et par plusieurs autres qualités précieuses, qui les ont fait placer avec raison, parmi les compositions qui font le plus d'honneur à notre littérature.

L'exemple donné par les deux amies eut dans la suite de nombreux imitateurs. Pour ne point parler ici des auteurs vivans, nous ne citerons que A. Loosjes, poète et prosateur estimable. Les romans composés par cet infatigable littérateur sont en très-grand nombre. Si tous n'ont pas le même degré de mérite, ils tendent néanmoins tous à former de bons citoyens et de vrais chrétiens, et à inspirer le respect des mœurs et l'amour de la vertu. Plusieurs même d'entre eux sont écrits avec infiniment d'esprit et de goût. Cet éloge s'applique surtout à ses *contes moraux,* en trois volumes et à sa *Suzanne Bronkhorst,* en six volumes; ce dernier ouvrage, pour lequel la Clarisse de Richardson lui a quelquefois servi de modèle, offre bien peu de défauts et étincelle de beautés. Nous devons nous occuper particulièrement d'une espèce de romans de son invention, dans lesquels il fait servir les aventures de gens de la classe

bourgeoise à dépeindre les mœurs de nos ancêtres, le caractère et les actions de nos hommes les plus célèbres, et tout ce que certaines époques offrent d'intéressant. Dans ces romans, les événemens se passent depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'aux dernières années du dix-huitième. Des quatre ouvrages qui appartiennent à cette classe, nous ne citerons que les deux premiers, *Maurice Lijnslager* et *Hildegonde Buisman;* comme ils se rapportent aux époques les plus mémorables, la lecture en est la plus attrayante et, nous pouvons dire avec M. Van Kampen, qu'*ils seront toujours en estime chez tout Hollandais* (Nederlander) *qui aime les mœurs et les vertus antiques.* Loosjes a également prouvé sa connaissance profonde de nos annales et son habileté à tracer des portraits dans une autre sorte de romans historiques, où faisant agir et parler des personnages fameux dans les scènes les plus importantes de leur vie, il peint avec un rare bonheur leur caractère et leurs mœurs. Dans cette classe doivent se ranger *François de Borselen* et *Jacqueline de Bavière*, *Louise de Coligny*,

Jean de Witt, et une foule d'autres compositions que nous passons sous silence.

Avant d'arriver aux écrivains dont les ouvrages sont consacrés à l'éclaircissement ou à l'avancement d'une science, nous devons nous arrêter à un auteur non moins instructif qu'amusant, et qui a traité des sujets agréables dans un style fort gracieux. Nous voulons parler de Justus van Effen, né à Utrecht, en 1684, et mort à Bois-le-Duc, en 1735. Homme d'une érudition immense et d'un goût pur, il avait en outre l'usage du monde et une grande connaissance des hommes. Nous devons considérer comme étrangères à notre sujet, ses différentes productions sur la morale et la littérature, écrites en langue française, parmi lesquelles son *Misanthrope*, calqué sur le fameux Spectateur anglais, fut traduit en Hollandais, après avoir paru pendant les années 1711 et 1712; mais nous rendrons compte de son *Spectateur hollandais*, imitation encore plus heureuse de l'ouvrage d'Addisson et de Steele. Cet écrit périodique comprend, en douze volumes, trois-cent soixante livraisons, dont la première parut en août

1731, et la dernière en avril 1735. Les sujets y sont variés et se rapportent quelquefois à la littérature, mais le plus souvent à la morale; ils sont développés tantôt d'une manière noble et grave, tantôt d'un ton léger et enjoué, et dans tous on reconnaît l'homme d'un jugement solide, d'un esprit observateur, et qui à beaucoup de finesse joint de vastes connaissances en histoire et en littérature. Plusieurs livraisons sont extrêmement propres à nous faire connaître les mœurs de l'époque où vivait l'auteur. Parmi les peintures gracieuses qui abondent dans cette collection, on doit citer avant tout le conte intitulé *Kobus en Agnietje of Burgervrijaadje* (Jacques et Agnès ou les Amours bourgeois); tableau d'une naïveté inimitable. Le style en est flexible, simple et facile sans affectation, et cet excellent morceau peut être offert à la méditation de tous ceux qui désirent écrire d'une manière naturelle et appropriée au sujet (1). Plus tard, on publia encore des écrits dans le même

(1) Ce conte remplit trois livraisons, savoir les n.° 146, 151 et 161.

genre, tels que *le Spectateur, le Penseur, le Philosophe,* et plusieurs autres; mais quel que soit d'ailleurs leur mérite, aucun d'eux ne peut soutenir la comparaison avec l'ouvrage de Van Effen.

Nous passons maintenant aux écrits scientifiques. Ceux de cette époque qui se distinguent par le mérite du style, se bornent à un bien petit nombre. Uniquement attentifs à approfondir les matières qu'ils traitaient, les auteurs de ces ouvrages s'inquiétaient assez peu de l'élégance des formes. Il faut en dire autant de ceux qui enrichirent la géographie de relations de voyages ou d'autres compositions. C'est pourquoi, de tous les écrivains qui publièrent des itinéraires, nous ne citerons que l'infatigable voyageur Corneille de Bruin, homme savant et peintre distingué, qui naquit à la Haye, en 1652, et mourut à Utrecht, vers l'année 1719 ou 1720. On a de lui *Voyages dans les principales parties de l'Asie-Mineure, les îles de Scio, Rhodes, etc.* (Reizen door de vermaardste deelen van klein Asia, de eylanden Scio, Rhodus, enz., mitsgaders de voornaamste steden van Ægypten,

Syrien en Palestina), et *Voyages en Perse et aux Indes, à travers la Russie.* Ces deux ouvrages publiés in-folio, l'un en 1698, l'autre en 1714, offrent, même aujourd'hui, des détails précieux sur les lieux que visita l'auteur, et ils sont écrits avec élégance et pureté. Nous devons cependant dire ici un mot de la *Tartarie septentrionale* et *orientale,* du bourgmestre d'Amsterdam, N. Witsen, qui parut en 1705, en deux volumes in-folio, et de l'ouvrage curieux et instructif *les Indes orientales anciennes et modernes,* par François Valentyn, publié de 1724 à 1726, en cinq volumes, in-folio, et orné de gravures d'après ses propres dessins. Ces deux écrits, peu remarquables d'ailleurs comme compositions littéraires, sont, pour l'importance de leur contenu, encore regardés de nos jours comme classiques. En avançant dans cette époque, nous trouvons encore moins d'ouvrages de ce genre, dignes d'être rappelés ici. Nous rendrons cependant justice au travail d'un anonyme, qui, sous le titre de *Voyages dans les contrées les plus lointaines du globe, etc.* (Nederlandsche reizen, tot bevording van den

koophandel, na de meest afgelegene gewesten des aard-kloots), publia de 1784 à 1787, en quatorze volumes in-8.°, une collection de toutes les expéditions entreprises pour l'avancement de notre commerce aux dix-septième et dix-huitième siècles. Grâce à cette publication les journaux de voyages, qui jusques là étaient restés dispersés, furent rassemblés et reçurent en même temps une forme plus agréable. Fidèles à notre plan, nous ne parlerons pas des productions relatives à la géographie et à la statistique, qui furent publiées plus tard, telles que les *Renseignemens sur l'Angleterre et l'Irlande, les Monarchies de Prusse, d'Autriche et de Sicile,* et *le Nord et le Nord-Est de l'Europe,* par le savant et laborieux J. Meerman, les écrits de Stavorinus et de Haafner, sur les indes orientales, et d'autres compositions analogues, qui la plupart sont dus à des écrivains encore vivans.

Aux travaux scientifiques appartiennent encore les ouvrages dans lesquels on explore les antiquités de la patrie, ou les sources de la prospérité nationale. Van Loon, Mieris, Alkemade, van der Schelling, J. J. Mauritius,

et beaucoup d'autres, ont fourni des matériaux intéressans pour l'éclaircissement de nos antiquités; mais leur style est généralement trop négligé pour que nous nous occupions de l'analyse de leurs compositions. Nous passons encore sous silence tout ce qui a été écrit de notre temps dans le même dessein, mais nous croyons devoir en excepter l'excellent livre de M. Van Wyn, intitulé *Soirées historiques*. Personne ne découvrit et ne fit mieux connaître les sources de la prospérité nationale, qu'Elie Luzac, jurisconsulte, formé à l'école de la philosophie et de l'histoire. Son ouvrage remarquable, même sous le rapport du style, parut de 1782 à 1784, en quatre volumes in-8.° Il a pour titre *Hollands rijkdom*, et paraît être conçu sur le plan de l'ouvrage français *la Richesse de la Hollande*, publié antérieurement.

Les ouvrages qui se rapportent plus spécialement aux sciences, sont sans contredit ceux qui traitent de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine. Mais je ne sache point que cette époque ait produit aucun ouvrage relatif à ces deux dernières sciences,

qui par le mérite du fond ou de la forme, soit digne d'être cité comme classique.

Quant aux écrits théologiques, on sait assez que la plupart de ceux qui furent publiés vers ce temps, n'ont absolument rien de commun avec les belles-lettres. Et quoique les ouvrages consacrés à la médecine se ressentent plus ou moins de la pureté de langage et de l'élégance de style, qui commencèrent à se répandre généralement, peu avant notre époque, ils doivent plutôt, par la nature de leur contenu, être appréciés presque tous dans une histoire des sciences, que dans un ouvrage destiné à faire connaître les progrès des lettres. Ceci s'applique également aux ouvrages qui ont trait aux sciences naturelles ou à la philosophie spéculative. Et quelque soit le prix que conserve même de nos jours l'ouvrage si généralement estimé de Nieuwentyt (Werelt-beschouwingen), il n'offre, sous le rapport du style, aucune espèce de mérite. Le livre de ce savant est de 1716, et ce ne fut que long-temps après que l'on songea à cacher l'aridité de pareilles matières sous les grâces de la composition et du style.

Le premier exemple fut donné par *Jan Floris Martinet*, prédicateur, à Zutphen, dans son *Catéchisme de la nature*, publié en 1778, en quatre volumes in-8.° Cet auteur se vit surpasser cependant par le professeur J. A. Uilkens, de Groningue, qui composa les *Discours sur les perfections du créateur considérées dans ses créatures*.

Les livres de philosophie spéculative, écrits en langue nationale, et dignes d'exercer la critique littéraire, furent alors également rares. Cependant, nous devons rendre compte des dissertations philosophiques du profond Allard Hulshoff, né à Groningue, en 1734, et mort ministre des anabaptistes, à Amsterdam, en 1795. La gravité du sujet n'en exclut pas les agrémens du style, qui est clair, poli et animé. Quelques-unes furent publiées par diverses sociétés savantes; les autres parurent séparément. Toutes se trouvent exactement énumérées à la suite de la belle oraison funèbre, prononcée à la mort de l'auteur par son collègue W. de Vos, et imprimée en 1795, sous le titre de *Vie et caractère de A. Hulshoff*.

L'éloquence proprement dite fut à peine

cultivée par quelques écrivains de cette période. De tous les grands hommes d'état qui illustrèrent le gouvernement des Pays-Bas, jusqu'à la révolution de 1795, et leur nombre, quoique bien moindre que dans le dix-septième siècle, fut encore assez considérable, aucun ne se distingua par la force ou l'élégance des discours. Et même, comme dans les temps précédens, la pureté du langage ne fut aucunement respectée dans la plupart des discussions des affaires de l'état.

L'assemblée nationale convoquée dans la suite, vit paraître dans son sein quelques hommes à qui l'on ne peut refuser le nom d'orateurs. Tels furent Schimmelpenninck, Kantelaar (1), et un petit nombre d'autres. On lit dans les *Mémoires* de cette assemblée, quelques discours, qui, comme morceaux d'éloquence, seraient dignes d'être recueillis et arrachés à l'oubli. On sait que depuis notre régénération

---

(1) J'ai fait connaître quelques *opinions* de cet orateur en publiant la collection de ses *discours* et de ses *poésies*, qui parut au commencement de 1826.

politique, l'éloquence trouva pour se produire un nouveau théâtre; mais nous ne croyons pas pouvoir parler de ceux qui y ont déployé jusqu'ici leurs talens oratoires. Les monumens de l'éloquence judiciaire sont encore plus rares que dans le siècle précédent, où du moins nous avions à citer le beau plaidoyer de S. van Middelgeest. Nous ne fûmes cependant pas entièrement privés d'avocats qui se distinguèrent comme orateurs; mais aucun écrit n'atteste leur gloire. On peut se convaincre de leur mérite par les renseignemens authentiques que donne l'éloquent van Hall, sur son prédécesseur dans la carrière du barreau, Herman Noordkerk, mort à Amsterdam, en 1771. Il le prouve surtout dans le morceau plein de force et de beauté, par lequel Noordkerk dédie les *Privilèges d'Amsterdam*, publiés par lui en 1748, aux magistrats de cette Ville. Si nous avions le bonheur de posséder les meilleurs plaidoyers d'un homme d'un tel mérite, et ceux de quelques autres, nous n'aurions plus à nous plaindre; et notre littérature ne le céderait point, sous ce rapport, à celle d'autres nations.

Si nous examinons ensuite l'éloquence de

la chaire, nous la trouvons pendant presque toute la durée de cette période, dans un état complet de décadence; la plupart des orateurs sacrés n'attachaient plus aucun prix à la pureté et à l'élégance du langage. Nous ne pouvons en excepter que Jacques Nyloé, qui vécut à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Mais du reste une négligence honteuse règne dans les discours du clergé, jusques vers 1750, et même beaucoup plus tard. Celui qui le premier, comme orateur sacré, donna l'exemple d'un style pur et poli, fut le savant Jean Stinstra, prédicateur des anabaptistes, à Harlingue, comme l'attestent les sermons qu'il publia en 1744 et 1745, et que le professeur Ypey, regarde comme excellens; éloge qu'ils méritent en effet, si l'on se rapporte à l'époque où ils parurent. Cependant, il s'écoula encore plusieurs années avant que, sous le rapport du langage et du style, comme de la prédication en général, les principales communautés protestantes de notre pays, eussent subi cette réforme qui fraya le chemin aux grands perfectionnemens de l'éloquence sa-

crée, par lesquels notre époque se distingue si glorieusement.

On n'attend pas de moi, je pense, que je passe ici en revue tous les sermons publiés depuis 1770, et qui se ressentent de la réforme qui date de cette époque. En effet peu d'entre eux, si on les compare avec les chefs-d'œuvre de nos jours, surtout avec ceux de l'inimitable Van der Palm, peuvent être cités comme modèles du genre. Ceci s'applique spécialement aux quarante sermons, si estimables d'ailleurs, que publia en 1795 et 1796 A. Hulshoff, cité plus haut comme philosophe. Ils se distinguent par un style mâle et correct, mais un peu laborieux; par des images touchantes, une connaissance profonde du cœur humain et par une piété solide et sincère; et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître le penseur original, lors même qu'on goûte le moins les raisonnemens dont il appuie le rigorisme, que vers la fin de sa vie il affectait sur quelques points. Son talent à tout vivifier par des images, se manifeste principalement dans son discours *sur la succession des jours et des saisons,* dont j'ai donné quelques ex-

traits dans la deuxième partie de mes Essais sur l'éloquence nationale; et dans son oraison funèbre pour son collègue Nicolas de Vries, que j'y ai transcrite en entier, et dont la péroraison surtout fait connaître en même temps toute la force de son éloquence. A l'exception de Van der Palm, que je viens de nommer, et qu'un consentement unanime élève au premier rang des orateurs sacrés, je ne citerai de ceux qui appartiennent à notre époque que quelques prédicateurs déjà décédés, tels que Jean Van der Roest, Ewald Kist et Elie Anne Borger. Le premier naquit à Ysselstein, en 1755, et mourut en 1814, à Haarlem, où il était pasteur de l'église réformée. Il obtint une réputation méritée par la publication de ses sermons, dont il intitule le recueil *Morts instructives, Tableaux tirés de la bible* (Eenige bybelsche tafereelen van leerzame sterfgevallen en uiteinden); et *Joies de la religion* (Over de genoegens van den godsdienst). Le style en est facile, animé, pur et substantiel, et il y règne cette éloquence simple, qui s'échappe du cœur, et que le cœur entend si bien. Kist, né à Woerden,

en 1762, mourut à Dordrecht, où il avait exercé pendant plusieurs années son ministère évangélique avec éclat. Ses nombreux sermons sont écrits dans un style clair et avec la pompe convenable; et il y développe d'une manière qui frappe l'esprit, en même temps qu'elle va à l'ame, les vérités et les devoirs de la religion. Borger, enfin, mourut en 1820, lorsqu'il atteignait à peine sa trente-cinquième année. Cet homme supérieur en tout, trouva après sa mort prématurée, un panégyriste digne de lui dans Van der Palm, à qui seul il appartenait de le peindre dans toute sa gloire. Ses sermons révèlent un génie original, brillant et sublime, un esprit aussi cultivé que pénétrant. Ils ne sont point, il est vrai, à l'abri de toute critique; et l'on peut, sans injustice, surtout dans le premier des deux volumes, publié du vivant de l'auteur, jeter du blâme sur le choix et l'exécution de quelques sujets trop élevés au-dessus de l'intelligence commune; l'on peut y désapprouver quelquefois un luxe de style excessif et une trop grande profusion d'images: mais quel homme impartial, doué de goût et de sentiment,

ne reconnaîtra pas avec plaisir qu'on y rencontre encore bien plus souvent des pages qui le touchent, le ravissent et lui arrachent des larmes d'admiration? Quel est le juge non prévenu qui refusera à Borger l'une des premières places parmi ces prédicateurs célèbres, l'ornement et l'orgueil de la patrie?

Abordant maintenant d'autres productions oratoires, tels que panégyriques, oraisons funèbres et discours sur des sujets philosophiques ou littéraires, je dois citer en premier lieu un morceau qui se rattache à l'éloquence sacrée. Je veux parler d'un discours peu connu de cet Onno Zwier Van Haren, aussi célèbre comme poète que comme homme d'état. C'est une allocution à la jeunesse des Pays-Bas, à l'occasion de l'anniversaire de l'union d'Utrecht; elle parut en 1779, portant pour titre: *Proeve van eene nationale zedelijke leerreden van een' oud' man aan de jeugd van Nederland, over de woorden van Esra. Cap. III, bl. 12, ter gelegenheid van 't begin van de derde eeuw van de unie van Utrecht.* Comme dans les autres ouvrages de Van Haren, il y règne sous le rapport du langage et de l'orthographe une négli-

gence choquante; mais le style en est pompeux et rapide, et l'auteur y déploie les trésors de sa mâle éloquence en résumant d'une manière intéressante l'histoire de la république pendant les deux siècles qui venaient de s'écouler. Trois ans auparavant, l'orateur avait publié l'oraison funèbre de son auguste ami Guillaume IV, qui, comme morceau d'éloquence, est digne d'attirer l'attention. La mort de Van Haren lui-même arrivée en 1779, fournit à Simon Nauta, alors ministre de Wolvega, le sujet d'une oraison funèbre qui se distingue par la pureté et l'élégance de l'expression. Mais ce n'est qu'en se rapprochant encore plus de notre époque que l'on trouve des oraisons funèbres et des panégyriques vraiment éloquens. L'un des morceaux les plus remarquables du genre est sans doute le *panégyrique* dont Jacques Kantelaar honora, en 1794, la mémoire de son savant maître H. A. Schultens; on y admire une noble simplicité, des portraits peints d'une manière frappante et une éloquence qui s'empare de l'ame.

Une production non moins remarquable

est l'éloge du célèbre P. Nieuwland, composé et publié en 1795 par son maître et ami J. H. Van Swinden, grand mathématicien et naturaliste. L'excellent poète latin et archéologue, Jérome De Bosch prouva qu'il réussissait heureusement dans le panégyrique, dont il avait développé les principes avec tant d'art et d'exactitude (1), et publia en 1795 et 1808 les discours qu'il avait prononcés sur la tombe des savans médecins d'Amsterdam, H. G. Oosterdijk et A. H. Deiman.

J. De Kruyff, que nous avons vu figurer parmi les bons poètes, n'est pas moins avantageusement connu comme panégyriste, tant par le discours qu'il consacra en 1806 à la mémoire de J. Nieuwenhuizen, fondateur de la société *tot nut van 't algemeen*, que par celui qu'il composa sur C. P. Z. Hooft, père de l'illustre historien, et qui se trouve imprimé dans le premier volume des œuvres de la société hollandaise des beaux arts et des sciences.

(1) Dans une dissertation latine en réponse à une question de la Société de Littérature nationale, à Leyde, sur les qualités du panégyrique.

Si nous ne nous croyions pas obligés à passer sous silence les écrivains encore vivans, nous aurions à citer plus d'un morceau intéressant, surtout les chefs-d'œuvre qu'inspira à Van der Palm la mort de Van der Perre, de Borger et de Kemper.

Les nombreuses sociétés littéraires qui se formèrent partout vers la fin de cette époque, donnèrent naissance à une foule de discours intéressans sur l'histoire ou la littérature. On les retrouve dans les bons écrits périodiques du temps, tels que les *Vaderlandsche letteroefeningen*, etc., dans le Magasin des arts, des sciences et du goût, journal qui, suspendu pendant plusieurs années, a été continué depuis peu, et dans plusieurs autres collections; quelques uns aussi ont été publiés séparément. De ces derniers nous citerons les deux excellens discours sur Horace, *considéré comme homme et comme citoyen romain*, publiés en 1789, avec des notes explicatives, par Richée van Ommeren, en son vivant recteur du gymnase à Amsterdam. C'était un homme d'un grand talent et connu surtout comme poète, et son ouvrage est du plus haut intérêt tant,

pour ses réflexions philosophiques sur le siècle d'Horace, que pour la manière dont ce poète y est apprécié. Le style en est d'ailleurs noble et animé. Du même auteur parurent naguère trois discours que depuis long-temps on n'espérait plus voir publiés; les deux premiers sur *l'Oppression d'Athènes par les trente tyrans*, et *la délivrance de cette ville* furent imprimés dans la *Bibliothèque de littérature ancienne*, publiée par Mr J. Ten Brink, professeur à Groningue; le troisième consacré à Viglius Ayta de Zwichem, fut inséré dans la Mnémosyne de MM. H. W. et B. J. Tydeman. Dans ces trois morceaux l'auteur traite l'histoire en véritable philosophe, et l'on y admire des traits d'une éloquence mâle.

Il nous reste à parler des traductions des auteurs grecs et latins, ainsi que des ouvrages relatifs à la grammaire et à la partie théorique de la poésie et de l'éloquence. Quant aux premières, elles ne nous occuperont pas long-temps, ce que cette époque offre de bonnes traductions ne valant guère la peine d'être nommé, à moins que, dérogeant à notre habitude de ne point parler

des écrivains vivans, nous n'y comprenions les traductions des vies de Plutarque, par les professeurs Wassenbergh etŐsscha; de Salluste, des Catilinaires de Cicéron et de différens écrits de Xénophon, par le professeur J. Ten Brink, et les essais dans ce genre, insérés dans la *Bibliothèque de littérature ancienne*. Nous pourrions parmi les productions d'une date moins récente citer les vies de C. Népos, traduites par D. Van Hoogstraten, le tableau de Cébès, par P. Vlaming, imprimé à la suite de son édition du Miroir du cœur de Spieghel, les Consolations de la sagesse de Boèce et l'Octave de Minutius Félix, par M. Gargon, et plusieurs autres ouvrages de l'antiquité, qui parurent traduits dans notre langue; mais quel que soit le mérite de toutes ces compositions, elles ne peuvent soutenir le parallèle ni avec les traductions publiées de nos jours, ni avec le travail que Hooft fit sur Tacite, au dix-septième siècle.

Nous préférons donc nous occuper plus à loisir d'une autre sorte de traductions, qui, à notre avis, sont d'une extrême importance pour la littérature nationale. Nous voulons

parler des anciennes poésies des Hébreux, traduites de nos jours, compositions qui étant généralement assujéties à certaine mesure, forment comme une classe intermédiaire entre la prose et les vers. Parmi toutes ces productions nous distinguerons celle de Job, par Henri Albert Schultens, publiée en 1794, immédiatement après la mort de l'habile écrivain, par le savant Herman Muntinghe, et dont tous les juges compétens font le plus grand cas. L'éditeur de cet ouvrage se fit connaître avantageusement lui-même, par sa traduction des psaumes, des proverbes et de l'ecclésiaste de Salomon. On sait que dans ce genre aussi d'éminens services furent rendus par le premier de nos orateurs et de nos écrivains en prose, Van der Palm; dès l'année 1791, il fit paraître une traduction de *quelques cantiques de David,* accompagnée de notes et augmentée dans la seconde édition de 1815, de *tous les cantiques d'Azaf;* en 1805, il publia un semblable travail sur *Isaie,* et enfin, dans son grand ouvrage sur la bible, il traduisit avec autant de pompe que de force, tous les poèmes des Hébreux.

L'examen des ouvrages consacrés à régulariser et à fixer notre langue, nous mènera plus loin. Nous devons citer en premier lieu la *grammaire hollandaise* d'Arnould Moonen, que nous connaissons déjà comme poète et comme orateur sacré; elle fut publiée en 1706 et réimprimée plusieurs fois depuis; cet ouvrage malgré ce qu'il offre d'erroné et de défectueux, est d'un grand prix, pour le temps où il parut, et il est le premier dans lequel les règles de la grammaire se trouvent développées d'une manière complète. Peu de temps après Moonen, W. Sewel (1) publia aussi une grammaire hollandaise, qui n'efface point le mérite de celle qui la précéda. On trouve encore quelques bonnes remarques dans un petit ouvrage sur la langue et le style, que fit imprimer au commencement du dix-huitième siècle, un autre savant prédicateur, Jacques Nyloë, sous le titre d'Introduction à la langue hollandaise. On estime encore

(1) On a du même auteur un dictionnaire hollandais-anglais. C'est vers le même temps que parut le dictionnaire hollandais-français du savant libraire

davantage un écrit en latin d'Adrien Verwer, publié en 1707, sous le titre de *Anonymi batavi idea linguæ belgicæ;* le mérite de l'ouvrage engagea Everard van Driel, à en donner, en 1783, une nouvelle édition enrichie d'observations intéressantes. Au commencement de cette époque appartient encore l'utile travail où, à l'exemple de Vondel et de Hooft, Van Hoogstraten chercha à déterminer le genre des noms hollandais. Publié d'abord en 1700, sous le titre de : *Remarques sur le genre des substantifs*, il fut réimprimé deux fois avec les additions et les corrections de l'auteur, sous le nom de *tableaux des genres.* Il fut perfectionné ensuite par les soins de G. Outhof, et surtout par ceux du célèbre professeur A. Kluit. La sixième et dernière édition, publiée en 1783, fit oublier toutes les autres; elle est due au même professeur, qui l'augmenta d'une introduction très-intéressante sur les règles générales des genres.

Halma. Publié pour la première fois en 1710, il peut être d'un utile secours même encore aujourd'hui.

Cependant, Lambert Ten Kate, fils d'Herman, s'éleva bien au-dessus de tous ceux qui avant lui s'étaient livrés à des recherches sur notre langue, et ses ouvrages méritent une mention spéciale. En effet, de l'aveu de tous les juges compétens et impartiaux, c'est lui qui le premier, guidé par un esprit philosophique, recherche les vrais principes de la langue, en fit apprécier l'ensemble, le génie et les beautés et répandit principalement le plus grand jour sur la partie étymologique (1). Il prit une route sûre, et que personne n'avait tentée jusqu'alors : pour mieux découvrir la nature et les règles de notre langue, il la compara avec le meso-gothique, l'anglo-saxon et d'autres dialectes, presque tous originaires du nord et qui ont de l'analogie avec elle. Comme premier essai de ce beau travail, il pu-

(1) Avant lui on avait coutume de rapporter les racines de nos mots, au latin, au grec et même à l'hébreu. Ce faux système d'étymologie fut suivi, entre autres, par C. Tuinman, dans l'ouvrage peu digne du nom qu'il porte, le *Flambeau de la langue hollandaise*, publié en 1722.

blia en 1710, un petit ouvrage intitulé : *Rapports entre les langues gothique et hollandaise;* c'est une lettre adressée à son ami le philologue A. Verwer, que nous avons cité plus haut, et elle porte déjà la date de 1708. L'auteur avait trouvé les matériaux nécessaires pour cette brochure dans l'évangile méso-gothique, dont nous avons fait mention au commencement de ce livre, et qui fut publié en 1665, par François Junius. Ces recherches qui faisaient entrevoir tant de nouvelles lumières, il les poursuivit sans relâche, les étendit à d'autres dialectes, et les appliqua au système général de notre langue. Enfin, il fit jouir le monde savant du fruit de ses élucubrations philosophiques, en publiant son ouvrage principal, en deux volumes in-4.°, *Introduction à la connaissance de la partie transcendante de la langue hollandaise* (Aanleiding tot de kennisse van het verhevene deel der nederduitsche sprake). Cette production qui parut en 1723, est encore très-estimée aujourd'hui, et elle offre toujours une lecture instructive. Les bornes de ce livre me défendent d'entrer dans de plus grands détails

sur le contenu et le mérite de l'ouvrage, que je n'aurais pu mieux faire connaître qu'en citant quelques passages de la belle dissertation du célèbre professeur H. Tollius, sur Lambert Ten Kate (1), insérée dans la première partie de son musée. Je crois cependant à propos d'observer que, quoiqu'on ne puisse contester à Ten Kate la gloire d'avoir montré la route de la vraie philologie, principalement pour ce qui tient aux connaissances étymologiques, on ne peut cependant le regarder en tout comme un guide infaillible, et qu'il a laissé à ses successeurs des améliorations à essayer et des lacunes à remplir. Ce savant naquit en 1664, à Amsterdam, où il vécut dans le célibat, pourvoyant à son entretien en instruisant les enfans des meilleures familles, dans l'écriture, le calcul et la tenue des livres. Il s'occupait surtout d'enseigner l'algèbre et d'autres branches des mathématiques. Il mourut en 1731.

(1) Over Lambert Ten Kate Hermansz., den voortreffelyken hoofd-grondlegger der Nederduitsche letterkunst.

Après Ten Kate, le plus célèbre des philologues de ce siècle est sans contredit Balthasar Huydecoper, que nous avons déjà vu figurer avec distinction parmi les poètes. Il a fait preuve d'une profonde connaissance des langues et d'une judicieuse critique, dans deux ouvrages qu'on admirera aussi longtemps qu'on attachera quelque prix à la langue nationale. Le premier est un commentaire sur la traduction des métamorphoses d'Ovide, par Vondel (1), publié en 1730, en un volume in-4°. Il parut pour la seconde fois en 1782, en quatre volumes in-8.° avec les additions de l'auteur et les excellentes observations de François Van Lelyveld et de Nicolas Hinlopen, qui tous deux soignèrent cette nouvelle édition. Outre un grand nombre de remarques intéressantes sur la poésie, cet ouvrage contient une suite d'observations philologiques sur la vraie signification des mots, leur orthographe et leur étymologie;

(1) Proeve van taal- en dichtkunde, in vrijmoedige aanmerkingen op Vondels vertaalde Herscheppingen van Ovidius.

l'auteur y éclaircit les principales difficultés de la langue, dont il signale aussi les particularités; un jugement solide et un esprit philosophique le dirigent dans l'investigation des vrais principes, et il étale une érudition peu commune en rapportant à l'appui de ses assertions, des exemples tirés de nos écrivains anciens et modernes. Le second écrit de Huydecoper le fit connaître non-seulement comme grammairien, mais encore comme un homme qui a approfondi les sciences de l'histoire et des antiquités. C'est une nouvelle édition de la Chronique rimée de Mélis Stoke, enrichie d'observations étendues sur l'histoire, l'archéologie et la philologie; elle parut en 1772, en trois volumes. Dans ces annotations, pour autant qu'elles ont rapport à la langue, Huydecoper détermine avec beaucoup de sagacité la signification de tous les termes un peu vieillis, ou dont le sens a changé; il s'aide surtout de nombreux exemples qu'il va chercher chez d'autres écrivains anciens, dont il ne peut souvent consulter que les manuscrits. Dans la première partie des œuvres de la Société de littérature nationale, à Leyde, on

trouve enfin une lettre de l'auteur *sur l'ablatif absolu,* dans laquelle il s'attache à réfuter Ten Kate, et cherche à démontrer que cette locution des romains, appartient aussi à notre langue; cette diatribe, où l'auteur montre peut-être plus d'érudition que de jugement, se fait remarquer surtout par la crudité et l'impolitesse des formes.

Guillaume Othon Reitz, recteur des Ecoles latines à Middelbourg, nous arrêtera moins que Ten Kate et Huydecoper. Il publia en 1730 un écrit latin, sous le titre de *Belga græcisans,* sur l'analogie entre le grec et le hollandais. Au milieu d'une foule d'excellens détails, on y trouve des aperçus trop recherchés et des rapprochemens forcés, qui prouvent un attachement au faux système de ces savans, qui veulent faire dériver en grande partie notre langue de celle des Grecs.

Nous parlerons aussi en passant de François Burman, auteur des *Observations sur la langue hollandaise et sur quelques points d'antiquités,* petit ouvrage assez intéressant, surtout pour ce qui concerne les rapports de notre langue avec le français. Il parut en 1768, en deux

volumes petit in-8.° La route vers les recherches philologiques ouverte vers le milieu du dix-huitième siècle, par Ten Kate et Huydecoper, fut parcourue avec succès par des hommes habiles et savans, François Van Lelyveld, Nicolas Hinlopen, Zacharie Henri Alewyn, Adrien Kluit, Meinard Tydeman, Herman Tollius, Jean Fortman, Henri Arnould Kreet et plusieurs autres; leurs travaux sont pour la plupart consignés, tantôt sous le nom des auteurs, tantôt sous le voile de l'anonyme, dans l'intéressant journal mensuel connu sous le nom de *Taal- en dichtkundige bijdragen,* publié de 1759 à 1762, en deux volumes in-8.°; dans l'écrit périodique faisant suite au précédent, *Bijdragen tot opbouw der vaderlandsche letterkunde,* également en deux volumes in-8.°; dans les excellens *Essais d'archéologie, de philologie et de poésie,* par la société *Dulces ante omnia musæ,* à Utrecht, et enfin dans les œuvres de la Société de Littérature nationale, à Leyde, dont il parut sept volumes in-4.°, qui furent suivis plus tard par ses *Dissertations* et ses *Œuvres nouvelles.* Nous devons encore ajouter au sujet

de Jean Fortman, qu'il publia en 1772, un petit livre intitulé : *Mélanges poétiques, accompagnés de remarques sur la langue et la poésie.* Ces observations, dans le goût de celles que fit Huydecoper sur la traduction des métamorphoses de Vondel, attestent une grande érudition et elles donnent plus de prix à l'ouvrage que les mélanges, qui ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre. Citons encore le travail des savans éditeurs du Miroir historique de J. van Maerlant, Jacques Arnould Clignett et Jean Steenwinkel. Non-seulement on leur doit cette édition, dont nous avons dejà fait mention plus haut, mais encore des *Mélanges philologiques,* publiés de 1781 à 1785, en cinq cahiers comprenant six numéros, sous la devise *Linguæ patriæ excolendæ amore,* et destinés spécialement à débrouiller notre ancien langage (1). L'impulsion

---

(1) Clignet enrichit le *Theutonista* de van Schure, d'une préface étendue et très-intéressante, dans laquelle il cherche à démontrer l'étroite analogie qui existe entre le bas-saxon et notre langue; elle prouve une grande connaissance des anciens auteurs allemands

donnée aux travaux philologiques, fit éclore dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, une foule d'ouvrages sur la grammaire, que le manque d'espace nous force de passer sous silence (1). Dans ce nombre on distingue avec raison l'*Introduction abrégée,* etc., par Nicolas Styl, moins cependant pour le mérite de l'ouvrage même, que pour les excellentes notes dont l'enrichit le ministre de Groningue, Lambert van Bolhuis. La troisième édition, augmentée et retouchée par l'éditeur, parut en 1787 (2).

---

et *neêrlandais*. C'est encore à lui qu'on est redevable d'un travail sur notre vieux langage (Bijdragen tot de oude nederduitsche letterkunde), qui parut en 1819.

(1) Plusieurs écrits du même contenu parurent aussi vers cette époque, en Brabant et en Flandre. La grammaire du savant historien et archéologue Des Roches, fut celle qui obtint le plus de vogue.

(2) Peu de temps après, Bolhuis, à l'invitation de la société *Tot Nut van 't Algemeen,* donna une grammaire hollandaise de sa composition; son ouvrage fut couronné par cette société, qui le publia en 1792.

Cependant, il continuait à régner sur plusieurs points et particulièrement sur l'orthographe une grande divergence d'opinions, qui empêchait de ramener la langue à des principes fixes et uniformes. Nous ne rappellerons pas les heureux efforts tentés au commencement de ce siècle, pour faire disparaître cette dissidence et pour atteindre une uniformité désirable. Nous ne nous étendrons pas davantage sur le *Dictionnaire de la langue hollandaise* (Nederduitsch taalkundig woordenboek), de M. P. Weiland, ouvrage qui certes, comme premier essai d'un travail que le zèle réuni de plusieurs personnes peut seul conduire à la perfection, est digne des plus grands éloges, et nous ne pouvons que souscrire au jugement du professeur Ypey, qui y voit *un livre sans prix et indispensable à tous ceux qui aiment à se livrer à l'étude de la langue.* On peut rendre le même hommage à l'écrit si remarquable du célèbre poète et philologue Bilderdyk, *Traité sur le genre des substantifs dans la langue hollandaise;* publié d'abord en 1804, il parut pour la seconde fois en 1818, avec des additions et des notes

nouvelles, et quatre ans après, l'auteur le fit suivre d'un *Tableau des genres, d'après des règles fixes et positives* (Geslachtlijst der Nederduitsche naamwoorden, op stellige taalgronden gevestigd), en deux volumes. Il ne se borne pas dans le *Traité* à applanir les difficultés des genres, mais il y répand encore une nouvelle et vive lumière sur tout le système de la langue et sur la véritable étymologie des mots, et le *Tableau des genres* ne fait qu'ajouter au mérite de son travail. Ses *Mélanges de philologie et de poésie,* et ses *Nouveaux mélanges* sur les mêmes sujets, renferment aussi beaucoup d'idées neuves et originales, que l'on désire généralement voir développer plus amplement dans une grammaire complète de la langue. Quant aux autres écrits touchant la grammaire, publiés depuis le commencement de notre siècle, outre les *Essais philologiques sur le dialecte frison,* en deux volumes publiés en 1804 et 1806, par le fameux professeur E. Wassenberg, et où l'on trouve, entre autres, un *idioticum frisicum,* nous ne citerons que les deux petits ouvrages de M. Hoeufft, connu comme

savant et comme poète; le premier parut en 1812, sous le titre de *Remarques philologiques sur quelques anciens proverbes frisons,* et le second, intitulé *Recherches philologiques sur les désinences de noms de lieu hollandais,* fut publié en 1816.

Nous terminerons cette section par un court aperçu des principaux ouvrages que l'on composa dans cette dernière époque de notre histoire, sur la partie théorique de l'éloquence et de la poésie. Le nombre de ces écrits, surtout ceux qui traitent de l'art oratoire, est peu considérable, et nous n'aurons guère à citer que quelques traductions.

En 1725, parut un petit livre de l'estimable D. Van Hoogstraten, sous le titre d'*Elémens ou Abrégé de la rhétorique ;* on y trouve l'explication des tropes et des figures, avec des exemples tirés de nos meilleurs poètes. Huydecoper sema aussi son essai, que nous avons fait connaître plus haut, de quelques observations judicieuses sur la poésie. Mais ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle que l'on voit se multiplier les petits traités ou des ouvrages plus étendus, destinés

à répandre le goût du vrai beau; la plupart se bornent aux compositions poétiques. Les premiers essais dans ce genre sont dus aux auteurs du recueil *Bijdragen tot opbouw der vaderlandsche letterkunde*, dans lequel quelques articles sur la poésie se font lire avec plaisir. Nous passerons sous silence une traduction des *Observations critiques sur la poésie et la peinture* de l'abbé Du Bos, par P. Zweerts, pour arriver au beau traité *du sublime et du naif,* ouvrage du philosophe Israélite, Moïse Mendelssohn, dont le professeur d'Utrecht, R. M. Van Goens publia en 1774 une traduction, qu'il enrichit de remarques intéressantes. En 1780, parut une traduction de la poétique d'Aristote par un anonyme, suivie d'un *Traité sur la poésie et le théâtre des anciens*, par le professeur Curtius. H. Van Alphen s'efforça particulièrement à exciter ses compatriotes à l'étude philosophique de la poésie. Il publia à cet effet la traduction d'une *Théorie des beaux arts et des sciences,* d'après l'allemand de Riedel, à laquelle il fit des changemens notables et qu'il enrichit de ses propres re-

marques. Mais le succès ne répondit point à son attente : les uns blâmèrent dans l'ouvrage les raisonnemens abstraits, et la subtile finesse des distinctions; les autres crurent y voir une injuste prévention de la part du traducteur, en faveur des écrivains étrangers, aux dépens de la littérature nationale. Poursuivant toujours son but, l'auteur fit paraître encore, en 1782, un nouveau volume qui renferme deux traités sur la poésie (1); ils prouvent l'un et l'autre un esprit philosophique, une érudition vaste et un goût exquis.

Le célèbre poète latin et archéologue, Jérôme de Bosch, combattit les opinions de Van Alphen. Dans une dissertation couronnée par la nouvelle société de Teyler (Teylers tweede genootschap) et publiée par elle en 1783, il cherche à démontrer que la connaissance et l'observation des prétendues règles de l'art ne peuvent produire que de bien faibles avantages; mais il recommande avec chaleur la lecture assidue et l'étude des plus beaux mo-

(1) Over de middelen ter verbetering der Nederlandsche poëzij. — Over het aangeborene in de poëzij.

dèles de la Grèce et de Rome, comme le moyen le plus efficace de parvenir, à l'aide d'heureuses dispositions naturelles, au plus haut degré de perfection en poésie. Cinq ans plus tard, une dissertation de ce savant parut parmi les œuvres de la même société; elle contient une analyse du sujet et des principales beautés de l'iliade, mis à la portée des lecteurs étrangers aux langues anciennes, et on peut la considérer comme faisant suite à son premier traité. On lui devait déjà un petit ouvrage latin sur les *qualités du panégyrique*, en réponse à une question proposée par la société de littérature nationale à Leyde; une traduction hollandaise de cet opuscule, se trouve aussi dans le 5.me volume des *œuvres* de la même société. A propos de ces œuvres, nous devons rappeler encore que, dans les 7 volumes dont elles se composent, on trouve plusieurs dissertations intéressantes, écrites par J. Macquet, C. van Engelen, Höttinger, van Alphen, Bilderdijk et d'autres auteurs distingués. Macquet, que nous connaissons déjà comme poète, et qui fournit quelques morceaux remarquables sur la poésie dans le recueil

Bijdragen tot opbouw etc., publia encore, de 1780 à 1786, des *Essais d'études poétiques,* en trois volumes. L'ouvrage est rempli presqu'en entier par des réflexions sur des tragédies de Vondel, l'Ystroom d'Antonides, l'Abraham, le Patriarche, de Hoogvliet et quelques autres poèmes; le critique y fait preuve d'un goût pur et d'un jugement solide. Nous ferons aussi mention des quatre volumes sur la poétique, publiés par la société de Leyde *kunst wordt door arbeid verkregen,* sous le titre de *Dissertations couronnées* (prysverhandelingen). Nous dirons également un mot de plusieurs collections littéraires, dont on doit, surtout la publication au zèle du savant G. Brender à Brandis; outre quelques écrits importans sur la langue nationale, elles contiennent plusieurs morceaux consacrés à la théorie de la poésie et de l'éloquence (1). On trouve beau-

(1) Voici les titres de ces collections : Taal- dicht- en letterkundig kabinet; Taal- dicht- en letterkundig magazijn ; Proeve van geschied- en letterkundige oefeningen.

coup de bons articles relatifs au même sujet, dans le recueil que nous avons déjà cité, *Magasin des sciences, des arts et du goût.* Les dissertations de J. Lublink de Jonge (drie zeventallen verhandelingen) offrent également d'importans passages, qui se rapportent à cette matière, et qui donnent une haute idée de l'érudition, du jugement et du goût de cet homme estimable.

Nous avons à mentionner particulièrement les *Lettres sur différens sujets,* en six volumes, publiées par l'un de nos plus fameux poètes, R. Feith. Beaucoup de questions littéraires, et principalement de questions relatives à la poésie, y sont discutées avec habileté, dans un style aussi coulant qu'agréable. Le même auteur s'associa avec van Kantelaar pour la publication d'un ouvrage sur les arts et les sciences (Bijdragen ter bevordering der schoone kunsten en wetenschappen); rien n'est plus propre à former le goût que cet utile écrit. Nous venons de nommer van Kantelaar : ce serait une négligence inexcusable que de ne pas citer avec les plus grands éloges son *Traité sur l'églogue,* auquel la ci-devant Société *Kunst*

wordt door arbeid verkregen, à Leyde, décerna la médaille d'or, mais qui par un concours de circonstances particulières, ne fut imprimé qu'en 1813, parmi les *œuvres* de la Société hollandaise des beaux arts et des sciences, dont elle forme le second volume. Cette dissertation peut, sans contredit, être regardée comme un chef-d'œuvre; non-seulement le sujet y est traité à fond et avec la plus grande exactitude, mais encore l'auteur a su le présenter d'une manière neuve qui en rend la lecture non moins attachante qu'instructive.

Il nous reste enfin à parler de deux productions étrangères, que l'on a fait passer dans notre langue. L'ouvrage du célèbre prédicateur anglais Blair parut en hollandais de 1788 à 1790, en trois volumes in-8.°, sous le titre de *Leçons de rhétorique et de belles-lettres;* on sut depuis que l'auteur en était H. Bosscha, avantageusement connu par d'autres travaux littéraires. Par cette traduction, il rendit à son pays un service signalé : en effet, parmi tous les écrits de ce genre qui parurent dans ces derniers temps, il n'en est aucun peut-être où les matières soient développées avec plus de

clarté et de charme, avec plus d'indépendance et de solidité de jugement, que dans celui de Blair; il n'est point de manuel qu'on puisse recommander avec plus d'assurance aux jeunes gens livrés à l'étude de la poésie et de l'éloquence. *Les dialogues sur l'éloquence*, de l'immortel Fénélon, qui abondent en observations judicieuses et en utiles préceptes, roulant pour la plupart sur l'art de l'orateur sacré, méritaient à plus d'un titre de rencontrer un interprète aussi habile que le professeur J. M. Schrant. Cet excellent opuscule reçoit un nouveau prix des savantes remarques dont l'a enrichi l'élégant traducteur.

CONCLUSION.

Maintenant que nous avons atteint le terme de notre carrière historique, nous cryons à propos de jeter un rapide regard sur le chemin que nous venons de parcourir, et de considérer l'état de notre littérature, dans ses diverses phases, sous un point de vue philosophique. Nous ne nous arrêterons pas long-temps à la première époque. De même que chez la plupart des peuples anciens et modernes, la poésie fut cultivée parmi nous avant l'art d'écrire en prose. Une foule d'hommes vraiment distingués, Van Maerlant à leur tête, apparaissent au treizième siècle et pendant une partie du quatorzième; par leurs poésies ou plutôt par leurs ouvrages rimés, ils cherchent à répandre les trésors de l'histoire, de la philosophie et d'autres sciences utiles. Mais quel que soit, sous certains rapports, le mérite de ces écrits, quoiqu'ils soient d'un prix inestimable pour

la connaissance de la langue, qui y brille dans sa simplicité et sa pureté native, on doit les regarder comme d'informes essais, où pétillent tout au plus quelques rares étincelles de verve et d'imagination, et qui ne sont ni épurées par le goût, ni vivifiées par le génie. Quoiqu'il en soit, si un beau jour eût répondu à cette brillante aurore, notre littérature aurait en peu de temps jeté le plus vif éclat. Mais il n'en fut point ainsi. Dès le quatorzième siècle et plus encore au quinzième, sa splendeur s'était en grande partie éclipsée. L'abâtardissement de la langue, qui avait pris naissance sous la maison de Hainaut, se propagea de plus en plus lors de la domination des ducs de Bourgogne, et infecta partout la prose et principalement la poésie. Le goût et la pureté, loin de faire des progrès, rétrogadèrent considérablement. A ces retardemens, sans doute, ne furent point étrangers les troubles qui, au quatorzième et au quinzième siècle, affligèrent presque continuellement ce pays; cependant, lorsqu'on considère l'état prospère et paisible, où se trouvèrent les Pays-Bas sous le long règne de Philippe-le-Bon,

ce n'est point là qu'on peut chercher la principale cause du mal. La poésie ne manqua pas non plus d'encouragemens ni d'augustes protecteurs; même avant ces temps et surtout au quinzième siècle, elle avait pu se ranimer aux rayons vivifians de la faveur royale; mais cet appui tutélaire, qui suffisait pour multiplier le nombre des rimeurs, comme l'atteste assez le continuel accroissement des *Chambres de rhétorique*, ne rendit point à l'art la régularité et la noblesse. Même après l'invention de l'imprimerie, il s'écoula encore un temps considérable avant que les moyens de civilisation fussent assez répandus pour détruire le règne de la rudesse et du mauvais goût, et pour exercer une influence salutaire sur la littérature nationale. C'est donc par ce défaut de communications intellectuelles, pour ne point parler de l'oppression autrichienne et espagnole, qu'on s'expliquera pouquoi, jusque bien avant dans le seizième siècle, alors que l'exploitation toujours plus étendue des richesses littéraires de la Grèce et de Rome, et les progrès de la naissante réforme religieuse, favorisaient puissamment

le développement et l'essor de l'esprit humain, l'état de notre littérature offre encore si peu de traces d'améliorations. Si Anna Byns, et un petit nombre d'autres font briller une faible lueur au milieu des ténèbres universelles qui couvrent la plus grande partie de ce siècle, l'on trouve encore chez les meilleurs écrivains une versification tronquée et sans harmonie, un goût dépravé et un langage abâtardi, défauts auxquels des hommes même de talent, tels qu'un van Ghistele, un Houwaert, un Numan ne restèrent que trop asservis. Ce n'est que vers la fin de ce siècle, au moment où l'ardeur pour l'étude de l'antiquité se propageait de plus en plus, et où l'enthousiasme pour le maintien de la liberté civile et religieuse allait sans cesse croissant, que l'on voit paraître les Aldegonde, les Coornhert, les Spiegel, qui furent avec quelques autres, les réformateurs de notre langue et de notre littérature.

Leurs productions, il est vrai, portent encore quelques traces de rudesse, de dureté et d'un goût moins pur; mais il y règne déjà une élégance, une force et une élévation, qui

non-seulement les placent bien au-dessus de leurs contemporains, mais qui, même encore aujourd'hui, font trouver dans leurs ouvrages un aliment aussi agréable que substantiel. On peut donc avec raison les appeler les précurseurs de cette époque si glorieuse pour les lettres, qui s'ouvre avec le dix-septième siècle.

La lutte contre la puissante Espagne, commencée avec tant de courage, soutenue avec tant de constance et d'opiniâtreté et couronnée jusqu'alors du plus heureux succès, avait tout mis en mouvement. Elle avait inspiré aux membres d'une république à peine formée, et qui par sa précoce pospérité étonnait le monde, des sentimens de liberté et d'indépendance, une énergie, une force d'ame et une vigueur d'esprit, dont l'empreinte se reproduit d'une manière visible dans les écrits et surtout dans les compositions poétiques de cette époque. Dans ces ouvrages, en effet, tout est force, chaleur, vie et originalité; et ces éclatantes beautés rachètent bien ce qu'ils pourraient offrir encore d'imparfait et de trop peu châtié. La pureté et la perfection en sont telles, au reste, que même

sous ce rapport, ils peuvent aussi être regardés comme *classiques*. Ces qualités furent les fruits qu'on rapporta du commerce intime avec les auteurs d'Athènes et de Rome; commerce qui, pour ne point parler de quelques autres littérateurs, exerça sur le talent de Hooft et de Vondel, l'influence la plus favorable. Une éducation soignée avait initié Hooft, bien plus encore que Vondel, dans les lettres et les sciences, et à ce premier avantage il joignait celui de posséder la langue et la littérature de l'Italie. Mais épris des beautés et de la grâce des poètes de ce pays, il puisa aussi dans leurs écrits le goût de la recherche et l'amour des jeux de mots, défauts qui déparent surtout plusieurs de ses lettres, notamment celles qu'il écrivit à Huygens et à Tesselschade. La langue, qu'auparavant les termes bâtards avaient défigurée au point de la rendre méconnaissable, et qu'Aldegonde, Coornhert et Spieghel n'étaient parvenus qu'à épurer en partie, subit maintenant une réforme totale. Dans les écrits en prose comme dans les productions poétiques des princes de notre littérature, et dans les ouvrages de ceux

qui, dans des genres divers, rivalisaient avec ces maîtres ou marchaient dignement sur leurs traces, on la vit briller dans toute sa pureté et toute sa richesse; c'est là que, suivant la nature du sujet, tour à tour légère et gracieuse, majestueuse et énergique, elle apparut enfin avec ses précieuses qualités et ses immenses avantages (1).

Cependant, dès avant la fin du dix-septième siècle, cette littérature si florissante avait beaucoup perdu de sa fraîcheur et de sa force, et pendant presque tout le cours du dix-huitième, on la voit se traîner plus faible et plus languissante encore. C'est ici que se révèle de nouveau une étroite liaison entre

---

(1) C'est ici le lieu de réparer une omission. Parmi les ouvrages en prose qui honorent le dix-septième siècle, et qui font ressortir la beauté de notre langue, nous aurions dû distinguer la traduction de la bible faite par ordre des Etats (Staten overzetting des bijbels), et dont le synode de Dordrecht confia l'exécution à une réunion de savans théologiens. La première édition en fut publiée en 1637.

notre histoire politique et notre histoire littéraire. Lorsque la lutte glorieuse contre l'Espagne eut été entièrement terminée à notre avantage, et que les trésors réunis de l'orient et de l'occident ne cessèrent d'accroître les richesses et la prospérité de la république désormais solidement constituée, le luxe et l'abondance produisirent peu à peu leurs effets accoutumés, et leur influence devint générale. L'ancienne énergie s'affaiblit considérablement; une nonchalance apathique fit place à l'activité des jours précédens; le feu du patriotisme, dont pendant près de cent ans la flamme avait été si intense, s'assoupit de plus en plus, et à l'esprit d'indépendance et de nationalité, succéda celui d'une servile imitation. Ces tristes phénomènes, qui, pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle, ne frappent que trop clairement les yeux de l'observateur attentif aux événemens de notre histoire, se font remarquer aussi jusqu'à un certain point dans la marche de notre littérature. La hardiesse, la force et l'originalité, cette allure si vive et cette élévation d'esprit que nous découvrons avec tant

de ravissement dans les productions d'un Hooft, d'un Vondel, de quelques-uns de leurs contemporains et de leurs premiers imitateurs, disparaissent presqu'entièrement des écrits des temps qui suivirent. La poésie, car l'art d'écrire en prose fut généralement trop peu cultivé, pour fixer ici notre attention, la poésie acquit peut-être plus de netteté et de poli; mais quant aux beautés supérieures qui constituent proprement son essence, on doit reconnaître que depuis le dix-septième siècle, sa marche fut presque toujours rétrograde. Dejà vers la fin de cette époque, la littérature française avait exercé sur la nôtre une influence considérable. Pels, membre distingué de la Société *Nil volentibus arduum*, laquelle devint depuis célèbre et s'anima de l'esprit de ce poète, coopéra puissamment à cette innovation, que l'illustre Antonides, qui fut l'un des derniers à défendre l'héritage de gloire transmis par le grand siècle, combattit vainement. Cette influence se fit sentir de plus en plus, lorsque la fameuse révocation de l'édit de Nantes fit affluer vers notre pays une foule d'émigrés français. Ces

fugitifs surent inspirer à leurs nouveaux compatriotes, la prédilection qu'ils conservaient pour les mœurs et surtout pour la littérature de leur première patrie. Il en résulta qu'au lieu d'employer les forces de leur esprit à composer des poèmes originaux, beaucoup d'auteurs se contentèrent d'obtenir une gloire plus facile, en publiant quelque traduction du français. Ce ne fut pas tout; l'autorité des règles arbitraires du goût français fut généralement reconnue, et l'on croyait qu'une production poétique réunissait toutes les qualités, lorsqu'on y trouvait de la régularité, du poli et de la facilité. Personne n'eut plus de part à la propagation de ce nouveau système que Feitama, homme d'un goût exquis et d'une tournure d'esprit très-délicate, mais dépourvu d'originalité, et qui par son amour excessif pour l'élégance et la pureté, arrêta en lui et dans les autres, l'essor du génie. Diverses circonstances concoururent pour le faire honorer comme un Aristarque, par ses contemporains et par ses rivaux, et pour lui faire exercer ainsi une influence funeste au développement des facultés intel-

lectuelles. Cet esprit pénétra aussi dans beaucoup de sociétés où l'on cultivait la langue et la poésie, et qui, après le milieu du dix-huitième siècle, s'élevèrent parmi nous en grand nombre. C'est peindre l'état des choses sous des couleurs trop noires, que de soutenir, comme le font quelques-uns, que ces sociétés ne se distinguèrent par aucun genre de mérite; mais il est constant néanmoins qu'elles ne peuvent se laver du reproche d'avoir, en quelque sorte, par la manie des enjolivemens, énervé et refroidi la poésie, et d'avoir enchaîné le génie en lui imposant des entraves tyranniques.

Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, on vit, à cet égard, s'opérer une heureuse amélioration, et s'ouvrir pour notre littérature une ère nouvelle et glorieuse. Les troubles et les dissentions civiles, qui signalent si tristement les dernières années de ce siècle et les premières du siècle suivant, les nombreux désastres qui frappèrent le gouvernement de notre pays, et qui finirent par le renverser entièrement, eurent du moins ce salutaire effets, qu'ils réveillèrent, pour ainsi dire, l'es-

prit d'un assoupissement léthargique et qu'ils renouvelèrent ses forces en retrempant ses ressorts. On vit renaitre l'amour de la liberté et de l'indépendance; l'attachement aux anciens usages s'affaiblit; une tendance vers une plus grande perfection se fit généralement sentir. Quoique cette ardeur et ces efforts fussent quelquefois mal dirigés, et qu'on les appliquât à des chimères, on ne peut nier qu'au milieu des ravages qu'ils causèrent, ils ne produisissent les fruits les plus heureux. Ce mouvement général, cette tension plus forte des esprits, occasionnèrent, du moins dans la littérature, un changement favorable. Les compositions poétiques de cette dernière époque respirent plus de chaleur, se distinguent par un vol plus élevé, que les ouvrages que vit éclore la période précédente. On apprit à se former de la poésie des idées toutes différentes de celles qui avaient cours peu auparavant, et par là on commença à apprécier dignement des productions qui naguère étaient entièrement négligées. Une éclatante réparation fut faite, entre autres, à la mémoire des frères Van Haren, dont les

ouvrages étaient presque totalement tombés dans l'oubli, parce qu'on n'y remarquait pas cette excessive pureté, que l'on avait recherchée si long-temps avec tant d'extravagance. Les Français ne furent plus honorés comme les seuls législateurs infaillibles dans le domaine du goût. La littérature allemande, qui vers le milieu du dix-huitième siècle, et pendant les années suivantes, s'était élevée à une hauteur qu'elle n'avait point encore atteinte jusqu'alors, commença, vers la fin du même siècle, à faire sensation dans notre pays, et y exerça une influence, qui d'abord eut incontestablement des suites nuisibles, quoique momentanées, mais dont cependant les effets furent en général favorables. Elle contribua surtout à répandre plus d'esprit d'indépendance et d'originalité. Si cet esprit ne dégénera point en licence et en barbarie, on le doit en partie à la modération naturelle de la nation, et en partie à la haute estime qu'elle conserva toujours pour les monumens littéraires de la Grèce et de Rome. A la faveur de ces circonstances et de quelques autres qui ne furent pas moins avantageuses, sur-

girent, durant les quarante ou cinquante années qui viennent de s'écouler, un grand nombre de poètes, qui, dans les principaux genres, enfantèrent de nobles productions et même des chefs-d'œuvre, graces auxquels la patrie vit reluire avec un nouvel éclat les beaux jours de la littérature. Et ce ne fut point la poésie seule qui retrouva son ancienne splendeur; l'éloquence aussi, qui dans les temps antérieurs avait été généralement négligée, trouva alors plus d'un auteur qui lui dut d'honorables succès. Si les premières années du dix-huitième siècle n'offrent guère d'autres écrivains en prose que Van Effen et Wagenaar, nous voyons, pendant la période qui nous occupe, se presser autour de Styl une foule d'orateurs; tous égalent, à un degré plus ou moins élevé, la gloire si bien acquise de cet homme distingué : un seul peut-être est parvenu à obscurcir sa brillante renommée.

Dans ces derniers temps surtout, une meilleure direction imprimée aux études théologiques, et les progrès toujours croissans d'un goût plus noble, firent prendre à l'éloquence

sacrée un si sublime essor, que, sous ce rapport, notre époque peut être regardée comme unique dans les fastes de notre littérature.

Je termine ce court aperçu, en exprimant le vœu de voir le zèle et l'enthousiasme, que l'on met à maintenir et à accroître l'honneur de la langue et de la littérature nationale, ne point s'affaiblir par la tranquillité et la prospérité dont jouit notre heureuse patrie. Que la paix et l'abondance, loin de nous assoupir sur nos lauriers cueillis, ne servent qu'à entretenir cette ardeur. Et puissent les bornes plus reculées du nouveau royaume des Pays-Bas, et une louable émulation entre le Nord et le Midi, nous faire redoubler d'efforts pour étendre et élever de plus en plus la gloire de nos ancêtres.

FIN.

LISTE

DES AUTEURS CITÉS DANS L'OUVRAGE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Z.

FIN DE LA LISTE DES AUTEURS.

ERRATA.

Dans quelques exemplaires on trouve pag. 22 et 23 : depuis 1650 jusqu'à l'an 1619; *lisez :* depuis 1619 jusqu'à l'an 1650.

Pag. 131, lig. 25, et pag. 32, lig. 16, Berckmans; *lisez :* Herckmans.

Pag.	166,	lig. 18,	Heiman;	*lisez :*	Herman.
»	188,	» 5,	Charles Brandt;	»	Gaspard Brandt.
»	209,	» 14,	Wigastus;	»	Wigartus.
»	210,	» 3,	méritent;	»	méritassent.
»	224,	note,	149 — 147;	»	149 — 167.
»	257,	lig. 13,	naquit;	»	il naquit.
»	261,	lig. 1,	Kantelaart;	»	Kantelaar.
»	318,	» 3,	cryons;	»	croyons.
»	319,	» 6,	épurées, vivifiées;	*lisez :*	épurés, vivifiés.



SOUS PRESSE.

Lettres sur l'histoire de France, par [illegible] 1 vol. in-8°, papier vélin [illegible].

En vente chez [illegible]

Géométrie élémentaire à l'usage des [illegible] des Pays-Bas, d'après l'ouvrage hollandais de *P. J. Prinsen*, directeur de l'école [illegible] [illegible], in-1 [illegible]

Lettres sur [illegible], par [illegible] vol. in-8°, au lieu de fr. 15 . . . . . [illegible]

Examen des Doctrines médicales, par [illegible] 2 vol. in-8° . . . . [illegible]

Souscription ouverte d'une édition [illegible] des œuvres complètes de J. J. Rousseau, avec un commentaire de M. *Aignan*, [illegible] vol. in-18, papier fin satiné [illegible] imprimées, ornée du portrait de [illegible] et de M.me de Warens, gravé par [illegible] et de vignettes d'après [illegible] Devéria . . . . [illegible]

Les souscripteurs ont la faculté de retirer un ou plusieurs volumes par semaine.



